



LETTRES
ATHÉNIENNES.

LETTRES ATHÉNIENNES,

OU CORRESPONDANCE D'UN AGENT DU ROI DE PERSE, A ATHÈNES, PENDANT LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE;

Traduites de l'anglais;

PAR ALEXANDRE-LOUIS VILLETERQUE,
Correspondant de l'Institut national de France.

ORNÉES DE DOUZE PORTRAITS GRAVÉS AU BURIN; AVEC UNE CARTE DE L'ANCIENNE GRÈCE ET UN INDEX GÉOGRAPHIQUE.

SECONDE ÉDITION.

TOME QUATRIEME.

PARIS,
DENTU, Imprimeur-Libraire, Palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 240.

AN XI. (1803.)

LETTRES ATHENIENNES.

LETTRE CLVI.

Cléon et Démosthène, au sénat et au peuple d'Athènes.

Athéniens, aussitôt après l'arrivée de Cléon et des troupes qu'il commande, on prit la résolution de tenter le débarquement, si les lacédémoniens renfermés dans l'île de Sphacteria, ne consentaient à se rendre prisonniers de guerre à Athènes, jusqu'à la conclusion du traité ; nos propositions furent rejetées avec dédain.

La nuit suivante, huit cents athéniens surprirent et tuèrent ou firent prisonniers les spartiates qui gardaient un poste avancé. Les dispositions pour le débarquement du reste de nos soldats, furent exécutées avec tant d'ordre et

de célérité, qu'avant la pointe du jour, ils étaient tous à terre, sans la moindre opposition de l'ennemi. Le feu ayant pris, il y a quelques jours, à une grande partie des bois qui environnaient l'île, nous avions moins à craindre les embuscades, et nous découvrîmes que le nombre des lacédémoniens était beaucoup plus considérable que nous ne le pensions. Nous nous déterminâmes, en conséquence, à ne laisser à bord de nos vaisseaux, que les *Thalamitai* [1].

De très-bonne heure, dans la matinée, nos troupes commencèrent à s'avancer en ordre de bataille; l'avant et l'arrière-garde, les flancs étaient couverts par des soldats armés à la légère, à qui nous avions ordonné de fatiguer l'ennemi, par des attaques multipliées sur plusieurs points, d'éclairer les bois et de se replier sur le corps de l'armée, lorsqu'ils seraient poussés trop vigoureusement.

[1] Les rameurs des derniers bancs.

Un détachement considérable, composé de spartiates et d'hilotes, nous chargea à l'ouverture d'un défilé, et jeta quelque désordre dans notre avant-garde ; mais l'armée qui avançait la soutint, et nos *peltastai* et archers, placés sur les hauteurs, nuisaient beaucoup à l'ennemi, qui se retira en assez bon ordre à l'extrémité de l'île, et se réfugia dans une forteresse dont l'excellente situation la rendait, en quelque sorte, inattaquable.

Les spartiates réunis dans ce fort, firent une résistance si vigoureuse et si opiniâtre, que trois fois notre infanterie, pesamment armée, fut repoussée. Après quelques heures de combat, nos troupes étaient épuisées de fatigue et de chaleur ; nous pensions avec peine, à la nécessité de nous retirer, lorsque le chef des messéniens nous proposa de les attaquer d'un autre côté, avec des hommes armés à la légère. On lui donna huit cents targétiers et archers,

et en les conduisant par des passages escarpés et étroits, ils parurent tout-à-coup en arrière des lacédémoniens, prêts à tomber sur eux, et dans un endroit tellement défendu, qu'ils l'avaient regardé comme un de leurs plus puissans moyens de résistance.

Nous profitâmes de ce mouvement, pour faire proclamer à haute voix, que si l'ennemi voulait rendre les armes, il serait admis à capituler. Aussitôt, plusieurs de ceux qui étaient sur les remparts, jetèrent leurs traits, et manifestèrent leur consentement; l'attaque cessa, et Styphon, qui commandait les lacédémoniens, voulut obtenir la permission d'envoyer demander des instructions aux spartiates qui étaient devant Pylus; nous lui accordâmes seulement de faire sortir du camp, un héraut, qui, se tenant sur le bord opposé, à une très-petite distance de l'île, pourrait être informé de sa situation. En peu d'heures, le héraut revint et leur déclara,

au nom d'Agis et du conseil de guerre, qu'ils pouvaient accepter la capitulation, si elle n'offrait rien d'indigne des spartiates.

Les assiégés rendirent leurs armes; et stipulèrent seulement, qu'ils seraient traités avec humanité. Le nombre des prisonniers lacédémoniens est à-peu-près de trois cents; c'est tout ce qui reste des quatre cent vingt envoyés dans l'île, et qui tous, étaient des hommes choisis.

Après ce glorieux succès, nous adressâmes nos hommages de reconnaissance à Jupiter et à Minerve, divinités tutélaires de cet Etat; nous élevâmes aussi un trophée sur un lieu élevé, d'où l'on aperçoit le camp des ennemis. Demain, nous commencerons l'embarquement de notre armée et de nos prisonniers; nous laisserons ici une forte garnison, et au premier vent favorable nous retournerons à Athènes.

Les officiers et les soldats de l'ar-

mée ont montré dans cette circonstance, le talent, le zèle et le courage qu'on devait en attendre, et nous citerons particulièrement Philoclès, fils de Lachès, qui vous portera ces dépêches, Lamachus, chef des *peltastai*, et Théramène, triérarque de la Néréide.

Nous ne vous parlerons pas de nous; mais nous devons rendre une entière justice à vos deux généraux, dont l'un a justifié par le succès, une entreprise dont la proposition avait pu vous paraître présomptueuse, et dont l'autre conseilla et dirigea la descente qui a eu lieu.

Le courage et l'obstination de la garnison, l'avantage qu'elle pouvait retirer de la parfaite connaissance qu'elle avait de l'île, la proximité d'un camp ennemi, ses forces supérieures, tout nous autorise à dire, que jamais tentative plus utile ne fut exécutée avec moins de perte et plus d'honneur. Les conséquences heureuses qui peuvent en résulter



sont certaines, si vous persistez à refuser d'écouter les conseils de ceux qui voudraient, par une paix déshonorante, effectuer le mal que les forces réunies de nos ennemis n'ont pu nous faire.

P.

De notre camp dans l'île de Sphacteria, le 25 d'hécatombéon.

LETTRE CLVII.

Cléander, à Cratippus.

Les athéniens enorgueillis de leur victoire à Sphacteria, ont décrété que plusieurs *Hermæ* seraient élevés, pour en perpétuer la mémoire, ainsi que cela eut lieu après la défaite des mèdes près du Strymon.

Je fus dernièrement au Portique, où ils doivent être placés : je suppose, dis-je à un de mes amis, que l'état saisira cette occasion de témoigner quelque

reconnaissance à Démosthène, en inscrivant son nom avec un récit de l'action, sur les bases de ces statues.—Point du tout, me répondit-il ; il n'est pas d'usage, en ces occasions, d'inscrire d'autre nom que celui du peuple. — Il me semble, repris-je, que cette coutume est peu raisonnable. Les preuves de force ou d'adresse que vous applaudissez dans vos jeux, obtiennent donc plus d'encouragement que la sagesse et le courage de ces officiers qui défendent votre pays. Il faut que les athéniens aient une bien haute opinion de leurs concitoyens, s'ils les croient, par leur dévouement à la chose publique, audessus des récompenses, ou que vous me permettiez d'en avoir une bien faible des athéniens mêmes, si l'envie refuse ainsi les récompenses nationales à ceux qui se distinguent.

Ce n'est point à la jalousie, me dit mon ami, mais à la magnanimité du caractère des athéniens, qu'il faut attribuer

le goût qu'ils montrent pour les monumens publics, et leur répugnance pour les hommages particuliers. Les premiers sont préférables, parce qu'ils sont adressés à toute une nation; ils animent, ils excitent le zèle des esprits les plus faibles et les plus élevés.

Si vous lisez, par exemple, sur une de ces statues, que le peuple, en telle occasion, combattit vaillamment et avec succès pour sa liberté, celui qui a reçu la meilleure éducation, ou qui jouit de la plus grande fortune, se sent puissamment encouragé, et l'homme qui est privé de tous ces avantages, se rappelle que dans sa médiocrité, il a aussi sa dette à payer à la patrie.

Si, au contraire, une statue ou une inscription a seulement pour objet d'honorer un particulier, elle ne fait impression que sur un très-petit nombre d'hommes. Les uns désespèrent d'atteindre ce degré de mérite nécessaire pour l'obtenir, les autres ne se permet-

tent pas même de l'admirer. Ainsi donc le nom du peuple peut produire l'enthousiasme de tous, et celui d'un individu excite à peine l'émulation de quelques-uns.

Examinons encore la question sous un autre point de vue : ne serait-il pas dangereux, relativement à cette égalité qui est la base des gouvernemens libres, d'accorder trop fréquemment des distinctions de ce genre ? N'est-il pas plus sage de réprimer les élans de la vanité, en rappelant souvent, que l'avantage de chacun se trouve dans l'intérêt de tous ? Les succès des armes sont dus à la faveur des dieux, à la valeur des soldats, à l'expérience des officiers, à la fortune : pourquoi en prodiguer les éloges, seulement au chef habile qui a su profiter de cette heureuse réunion de moyens et de circonstances ? Quel droit particulier a-t-il donc aux couronnes d'or, aux statues et aux inscriptions ? Il ne pourrait résulter de cet usage, que les

excès d'un orgueil dangereux, ou les espérances fantastiques d'une vanité ridicule.

Ne peut-on ajouter encore que les meilleurs esprits ne sont pas à l'abri des vertiges ambitieux qui souvent suivent trop de récompenses honorables ; la vertu peut se laisser corrompre par la facilité de les obtenir, et il en naîtrait plus certainement l'esprit de faction, que l'émulation de la sagesse.

Je ne voulus pas continuer plus longtems cette discussion avec l'athénien, et je gardai le silence. Nous discourûmes ensuite sur plusieurs autres objets, et lorsque nous eûmes entièrement perdu de vue le premier sujet de notre conversation, je lui dis : qu'il y a peu de proportion entre les moyens de conserver la renommée et ceux de l'acquérir ! Cela ne prouverait-il pas que nous devrions peu nous occuper de celle qui doit nous survivre ? Les colonnes, les inscriptions sont, sans contredit, les

annales les plus certaines, puisqu'elles sont les plus durables. Dans les premiers âges, une pierre grossière fut souvent placée pour consacrer la mémoire d'un grand évènement ; mais comment en perpétuer l'occasion, le sujet, le résultat, par la tradition seule, qui bientôt s'altère ? Les conjectures ne tardent pas à succéder à la vérité des faits, et cela fut ainsi, jusqu'à ce que les lettres eussent donné les moyens d'acquérir quelques certitudes historiques.

Hérodote a écrit une grande partie de son histoire, d'après des marbres dont il dut la connaissance aux prêtres de l'Egypte, et c'est en consultant ces monumens qu'il nous a donné l'histoire des célèbres conquérans, tels que Sésostris, Hercule et Bacchus.

Oh! vraiment, s'écria l'athénien, je renoncerais bien volontiers à ces connaissances inutiles : je suis même fâché que leurs noms et leurs exemples soient parvenus jusqu'à nous. L'amour de l'é-

loge nous fit bientôt inventer les moyens d'en transmettre les effets à nos descendans, et presque tous les monumens anciens ont particulièrement pour objet, de perpétuer la gloire de quelques grands hommes; mais où les trouvet-on, ceux de cet éloge national dont je vous parlais tout-à-l'heure ? Serait-il donc si déraisonnable d'imaginer qu'ils n'ont pas été toujours élevés par la vénération due aux hommes célèbres, ou par la reconnaissance de leurs contemporains; mais plus souvent par la crainte qu'ils inspiraient, ou par la vanité même des oppresseurs.

Les monumens nationaux que vous préférez, lui répondis-je, ne purent avoir lieu, que lorsque les sociétés furent parvenues à un certain degré de courage, de sagesse et de liberté; mais ne pensez-vous-pas que ces témoignages rares de la reconnaissance publique, accordés à des particuliers, par leurs familles ou leurs amis, pourraient, avec

quelques ménagemens, devenir très-utiles? — Oui, reprit-il, si l'on pouvait autant compter sur l'impartialité des parens ou des amis, que sur celle du public. Mais si ces éloges sont prodigués; si chacun se croit en droit d'exalter le mérite de celui qu'il célèbre; que s'ensuivra-t-il? l'opinion du plus grand nombre sera que l'histoire des plus grands hommes n'étant pas, à beaucoup près, digne des louanges dont on veut les rendre l'objet, la perfection prétendue qu'on veut absolument imaginer, pour leur en faire hommage, est absolument impossible et idéale. Le précepte sera sans force, quand l'exemple sera sans vraisemblance.

La poésie, dans son origine, ne fut destinée qu'à honorer les dieux et les héros; mais cette malheureuse dégénération des choses humaines, n'a pas épargné l'art sacré. Il viendra peut-être un tems où l'on recherchera plutôt dans les inscriptions, la délicatesse et

l'élégance, que la simplicité et la vérité de l'éloge.

Par Jupiter! lui dis-je, je maudirais l'invention des lettres, si elles étaient destinées à transmettre seulement les flatteries contemporaines aux tems à venir. Mais si un homme ne peut souhaiter de laisser le souvenir d'une réputation méritée, parce que ceux qui n'en sont pas dignes, sont quelquefois l'objet des éloges, il ne peut se plaindre des incidens qui l'en privent; il faut donc attendre avec résignation dans l'autre monde que Minos, Eacus et Rhadamanthe aient cassé les faux jugemens qui ont été portés dans celui-ci; et, tandis qu'ils condamnent les monarques et les ministres à un éternel oubli, ils rappelleront à l'attention des générations futures, plusieurs hommes sages et humains, qui ont été ou inconnus ou oubliés.

C.

LETTRE CLVIII.

Cléander, à Hydaspes.

Je vous ai parlé, il y a quelque-tems, d'Euripide ; Socrate m'a procuré l'avantage de le connaître plus particulièrement. Il me parla l'autre jour de son *Oreste* : cette pièce est très - intéressante. L'auteur, après avoir porté au dernier degré de terreur, l'effroi du spectateur sur la malheureuse destinée d'Oreste, après le meurtre de sa mère, fait, dans la dernière scène, descendre Apollon du ciel, et tout se termine d'une manière beaucoup plus satisfaisante qu'on ne pourrait s'y attendre.

Tout cela est très-beau, lui dis-je, mais cependant je vous avoue que je n'aime pas au théâtre, ces divinités qui arrivent dans une machine, pour faire le dénouement de la pièce. Il y a, du moins dans le vôtre, une grande difficulté qui





Gravé par Adam.

EURIPIDE.

peut motiver sa présence ; mais je préfère les conclusions dramatiques, amenées par l'opération ordinaire des secondes causes, à celles qui ne peuvent avoir lieu que par une soudaine intervention des dieux.

Considérez le plan de ma pièce, me répondit Euripide, et vous verrez qu'il m'était impossible de la terminer d'une autre manière. N'est-ce donc rien aussi que de donner à une suite de malheurs, dont on ne peut prévoir la durée, une fin imprévue et consolante ? Je n'aime pas plus que vous les *célestes machines* du théâtre, et il est à remarquer que ceux qui en font l'éloge le plus exagéré, manquent d'imagination et veulent suppléer au défaut d'invention dans les moyens naturels, par l'emploi, sans talent, de ceux que cette misérable ressource leur présente. Je serais fâché de mériter cette censure. — Elle serait injuste et impossible à votre égard, lui dis-je ; il serait aussi ridicule de vous

accuser d'être l'ami de ces sortes d'extravagances, que d'accuser Socrate d'être celui des sophistes, et je suis persuadé qu'il n'y avait pas, comme vous me l'assurez, un autre moyen de terminer votre pièce.

Je sens bien cependant, reprit Euripide, que, dans aucuns cas, on ne peut faire l'éloge de ce moyen, et que s'il peut être autorisé par quelques raisons particulières, il n'est complètement justifié que par le goût des spectateurs, qui, presque tous, voient toujours avec indulgence ce qui les étonne le plus. — N'en appelez pas, Euripide, à ce goût vicieux ; vous avez de meilleurs argumens en votre faveur.

Soit, reprit-il, mais cette raison a cependant un grand poids. Un auteur dramatique et un orateur du peuple se trouvent à-peu-près dans le même cas ; il faut que chacun d'eux se soumette au goût de ses contemporains ; il en résulte des fautes, quelquefois néces-

saires, et il faut que la postérité les juge avec indulgence.

L'amourdes choses miraculeuses, lui dis-je, est un peu le goût du moment, et ceux qui désirent jouir de leur réputation, sacrifient quelquefois ce que leur jugement approuve, à ce que le caprice des autres applaudit. Hérodote n'a-t-il pas cédé ainsi, en plaçant dans son histoire, quelques-unes des rêveries de l'antiquité ? Les écoles des sophistes et des philosophes abondent en allégories. Le théâtre, au lieu de choisir dans l'histoire des événemens connus, comme le bannissement de la famille de Pisistrate, nous offre toujours, dans ses représentations, les héros et les demi-dieux de la fable.

L'histoire pourrait sans doute, reprit Euripide, fournir au théâtre des sujets intéressans ; mais, dans beaucoup de circonstances, le caractère de la tragédie et l'esprit national s'y opposeraient ; on réfroidirait par l'action théâtrale, un

grand nombre d'événemens dont le récit a un grand éclat. Il ne faut pas perdre de vue ces observations dans le plan d'une pièce ; souvent l'on n'obtient au théâtre de la vraisemblance et de l'intérêt, qu'en s'écartant de la vérité. Mais si cette licence peut être autorisée dans les sujets fabuleux, elle ne le serait pas dans les sujets historiques.

Je suppose, lui dis-je, que ce sujet soit pris dans l'histoire de Sparte ou de la Perse ; tout est connu ; les opinions sur les hommes et les événemens sont les mêmes : on peut donc tout dire. — Dans ce cas, reprit Euripide, on m'accusera de montrer dans ce choix, peu de considérations pour les grands hommes de la République d'Athènes. Le seul moyen d'éviter toutes les difficultés, est de se borner à ne représenter que ces hommes fabuleux, ancêtres présumés des anciens habitans de la Grèce.

Le seul poëte qui osa se diriger vers ce but que vous désirez, fut Eschyle ;

mais il faut vous rappeler qu'il n'écrivit rien de relatif aux individus [1]. Dans le drame qu'il inventa, il ne flatta ni Thémistocle ni Aristide; il ne parla ni de leur valeur, ni de leur conduite, ni de la vertu qu'ils montrèrent en oubliant leurs ressentimens particuliers, pour se réunir dans la défense de la cause générale. Cet hommage, mérité aussi par tous les grecs, fut la plus belle leçon qui résulta de cette guerre.

Ensuite, pour éviter la haine que des louanges particulières excitent toujours contre l'auteur, et mettre à l'abri de l'envie ceux qui en auraient été les objets, il place la scène le plus loin qu'il le peut, et dans le palais même de Xerxès.

Si je choisissais un sujet tel que vous le désirez, tous les partis qui divisent l'état en seraient alarmés; les uns me protégeraient, les autres m'accuseraient;

[1] Voyez *Les Perses*, tragédie d'Eschyle, écrite huit ans après la défaite des perses à Mycale.

il faudrait faire aimer ou détester Pisistrate; son caractère n'intéresserait pas, si je voulais rapprocher ces deux points de vue. Dans le premier cas, on dirait que mes principes tendent à faire l'apologie de l'esclavage, et, en ce sens, il serait condamnable; dans le second, je flatterais les opinions populaires, mais j'agirais contre mes propres sentimens, et ceux des hommes de bon sens; je serais même injuste à l'égard du héros de la pièce.

Pisistrate aima les lettres, il fut humain, et jamais Athènes ne fut plus heureuse que sous son gouvernement. Si je choisis encore une époque plus rapprochée, une action remarquable de Thémistocle, de Cimon, de Périclès, je déclare la guerre aux envieux de ces grands hommes, à leurs ennemis. — Vous m'étonnez, lui dis-je, il me semble que les poëtes dramatiques ne sont pas très-scrupuleux sur ce point, et que souvent ils se permettent même des al-

lusions aux circonstances et aux personnes du tems actuel.

Ces allusions, reprit Euripide, sont toujours conformes à ce que le peuple approuve ou tolère; mais si, une fois sorti du domaine de la fable, nous mettions l'histoire contemporaine sur le théâtre, les chefs de parti qui dominent dans nos assemblées publiques, en concevraient de la jalousie, et croiraient que nous voulons leur enlever la direction des affaires publiques. Les poëtes comiques, les satiriques privilégiés de l'état, osent davantage; mais ils ne hasardent cependant leur censure que sous le voile grossier des allégories les plus extravagantes.

Les athéniens, lui dis-je, ne seraient-ils donc pas satisfaits de voir leurs grands hommes recevoir sur leur théâtre, les honneurs de l'éloge public? — Je crois, répondit Eschyle, qu'ils seraient au moins très-divisés sur ce point. Les sujets que nous choisissons ont même

aussi cet intérêt; généralement ils sont pris dans l'histoire des fondateurs de nos villes, et, à l'abri des dangers de ceux que vous proposez, ils offrent les mêmes moyens au poëte.

Je voudrais seulement, lui dis-je, qu'on bannît la fable du théâtre. — Je le désire aussi, reprit Euripide; cependant, si dans ces pièces on trouve un mélange ridicule de vérité et de fausseté, de raison et d'absurdité, il faut remarquer quelque vraisemblance dans les moyens, beaucoup d'élégance dans les dialogues, et un grand intérêt dans les sujets. Ce peuple, avide de fables, aime à voir les passions exprimées avec vérité; il veut qu'on lui présente sur le canevas du merveilleux, les scènes ordinaires et vraisemblables de la vie.

Euripide, noble satrape, ne m'a pas convaincu. Il faut convenir que, telle est la constitution d'Athènes, qu'on ajouterait au désordre, si les événemens récens de leur histoire étaient

représentés sur le théâtre ; mais je crois toujours que ces sujets offriraient un champ plus vaste au talent, et qu'ils exalteraient moins les esprits que les écrits des mythologistes, toujours hors de nature. L'histoire de l'inimitable Cyrus, n'est-elle pas plus intéressante que les récits fabuleux de la vie de Thésée et de Mercure ?

Je voudrais qu'il y eût un théâtre à Suse, et si ce projet avait lieu, je voudrais qu'on y représentât une tragédie dans le genre de celles de Sophocle et d'Euripide, dont l'histoire de Crésus et la prise de Sardes seraient le sujet. J'ai ébauché un plan qui, entre les mains du mage Thiamis, poëte d'un grand talent, pourrait produire quelqu'effet ; je le soumets à votre examen : quelque chose qui en résulte, je voudrais que la Perse vous dût l'exécution d'un projet qui rendrait à l'admiration publique, les grands hommes de votre pays, et vous faciliterait les moyens de

faire fructifier ces excellentes leçons, toujours utiles à l'état et à ceux qui le gouvernent.

CYRUS A SARDES.

ACTE I.

Le chœur est composé d'habitans de Sardes; la scène est dans le palais de Crésus; le jour ne paraît pas encore.

La reine arrive sur le théâtre, en exprimant ses inquiétudes sur le sort de son époux qui est sorti vers le milieu de la nuit. Elle prie les dieux qui protégèrent Cyrus, à la bataille de Thymbra, lorsqu'il défit entièrement l'armée lydienne, de l'abandonner devant Sardes. Un envoyé arrive; il apprend que la ville est prise, que Crésus a échappé au plus grand danger, par un effort presque surnaturel de son fils muet, qui est parvenu à se faire entendre. La reine se rappelle l'oracle qui a déclaré

que le jour où le jeune prince parlerait, serait celui où les plus grands malheurs accableraient son père. Elle est au désespoir ; le chœur la console, en lui rappelant l'immense pouvoir de Crésus, ses richesses, les avantages qu'il peut espérer de l'alliance des rois contre Cyrus.

Acte II.

Crésus retiré dans son palais, exprime ses craintes, son indignation et sa profonde douleur ; il se rappelle plusieurs prodiges ; il hésite. Se rendra-t-il à Cyrus, ou, comme Sardanapale, se donnera-t-il la mort ? La reine l'exhorte à recourir à la clémence de Cyrus : il rejette ses conseils ; la reine s'éloigne. Crésus se plaint d'Apollon qui l'a séduit et déterminé, par ses oracles obscurs, à traverser le fleuve Halys ; le chœur l'engage à se soumettre. Le roi parle avec inquiétude des ambassadeurs qu'il a envoyés à l'oracle avec des

chaînes de fer [1], pour reconnaître les cruels bienfaits, par lesquels il a répondu aux présens religieux que précédemment il lui avait adressés. Le chœur lui reproche sa témérité ; le roi répond qu'il a voulu ainsi reprocher à Apollon, sa perfide ingratitude. Il sort pour s'occuper des moyens de défendre la citadelle et son palais. Le chœur lui dit qu'il doit écarter de vaines espérances ; il parle des dangers de la curiosité trop avide de connaître le sort qui l'attend ; il déplore les malheurs de Sardes.

ACTE III.

Un officier envoyé par Cyrus passe au milieu du chœur, à la tête d'une troupe de soldats, et dit qu'il lui est ordonné de chercher Crésus et de l'arrêter. Le chœur se dispose à la résistance, et ne veut pas répondre à ses questions. L'officier les menace et leur

[1] Hérod. lib. I.

dit qu'ils sont tous entre les mains du vainqueur. Le chœur finit par lui indiquer la retraite du roi. L'officier sort et revient bientôt avec Crésus enchaîné. Le roi paraît accablé de douleur. L'officier lui apprend qu'il doit être offert en sacrifice aux divinités protectrices de la Perse [1]. Crésus se récrie, avec amertume, contre la cruauté de Cyrus; mais, après avoir entendu le chœur, il se calme et se console, en pensant qu'il n'aura pas la douleur de survivre à sa prospérité. Le chœur s'éloigne de lui, en lui exprimant son affection et ses regrets. Crésus suit l'officier. Le chœur laisse entendre que Crésus, conformément à un ancien oracle, souffre des fautes commises par Gygès, un de ses ancêtres.

ACTE IV.

La reine éplorée est impatiente de connaître toutes les particularités de

[1] Hérod. lib. I.

l'arrestation de Crésus. Le chœur exalte la magnanimité de sa conduite. Elle imagine tous les outrages dont on peut l'avoir accablé, et s'abandonne à tous les transports des passions qui l'agitent. Quelqu'un arrive, et lui dit que Crésus est sauvé. Il parle de l'invocation de Solon, de la pluie soudaine qui a éteint le bûcher. Il annonce que Cyrus et Crésus se rendent dans ce moment au palais. La reine encore alarmée sur le sort de Crésus, destiné peut-être à périr d'une autre manière, ne veut pas voir le conquérant et se retire. Le chœur chante la sagesse de Solon, et la justice de cette providence qui, tôt ou tard, récompense toujours la vertu.

ACTE V.

Cyrus paraît suivi de ses principaux officiers, de Crésus et de quatorze jeunes lydiens qui devaient périr avec lui. En entrant, il ordonne de faire des offrandes aux dieux. Alors, il s'adresse à

Crésus : il lui reproche d'avoir rompu son traité d'alliance avec lui, et d'avoir cédé trop facilement à des conseils perfides ; mais il lui accorde un généreux pardon. Crésus ne fait aucune réponse. L'ambassadeur envoyé à Delphes par Cyrus, arrive et répète l'interprétation des oracles par la prêtresse. Crésus reconnaît la faute qu'il fit, en voulant les interpréter suivant ses desirs. Il dit à Cyrus, qu'il est enfin parvenu à cette connaissance de lui-même, que trop tôt il crut posséder, et qui devait, d'après l'oracle, commencer son bonheur. Cyrus apprend par l'exemple que lui offre la chute de Crésus, à conserver ce caractère de modération dans la prospérité, qui est ordinairement le fruit trop tardif des revers funestes qui la détruisent. Il promet à Crésus secours et protection, et lui accorde son amitié. Le chœur termine la pièce, en chantant les exploits et la clémence de Cyrus, et fait des vœux pour que le luxe de

l'Asie n'énerve jamais les mœurs des Perses.

C.

LETTRE CLIX.

Smerdis, à Cléander.

C'est en comparant les opinions qu'on en remarque les erreurs, et qu'on en distingue la vérité. Chaque homme en agit ainsi avec lui-même ; il se partage, il propose, il rejette, il argumente, il réfute ; et, quoique la question ne soit pas résolue, l'esprit est satisfait, et n'attend pas la persuasion, pour se pardonner ses incertitudes. Il en est de même des disputes d'amis : elles s'élèvent et se terminent, sans aucune apparence d'animosité.

Si une différence d'opinions a lieu entre vous et moi, les argumens cessent, quand l'amitié parle ; et je vous assure que vos erreurs sur quelques points,

m'ont toujours paru si excusables que, non-seulement je pouvais les entendre, mais quelquefois même les trouver intéressantes, parce qu'elles avaient un principe généreux, dont je ne pouvais blâmer que l'exagération.

Telles sont vos idées sur les oracles, et la divination, que vous ne regardez que comme des fraudes humaines. On ne peut cependant le nier; quelques présages ont été accomplis. Vous me direz que plusieurs prodiges de ce genre n'ont pas été vérifiés, et que presque tous n'ont été que de simples conjectures qui, trop vagues pour avoir des époques fixes, ont, dans un tems illimité, des évènemens multipliés, trouvé la circonstance due au hasard qui pouvait, en les réalisant, leur donner une consistance que la raison discute, mais que la crédulité se hâte d'admettre.

Cependant, supposera-t-on que les béotiens, dont on méprise la stupidité,

aient pu soutenir avec autant d'art, des fourberies aussi délicates? Attribuera-t-on à des hommes à qui l'on refuse le sens commun, des réponses qui paraissent être dictées par le dieu de la sagesse et de l'éloquence?

Je ne puis, comme vous, douter de la divination, quoique je ne pense pas qu'elle soit sans bornes. Je sais que le livre du destin est dans les mains d'Oromasde, et qu'il n'est permis qu'au tems de nous en découvrir les pages. Cependant le mauvais esprit peut trouver la suite de plusieurs évènemens soumis à des lois régulières, comme un médecin peut prévoir la maladie et la mort par des symptômes certains, qui en sont ordinairement les précurseurs. On peut donc attribuer à ces êtres malfaisans, quelques-unes de ces prédictions réalisées; mais lorsqu'ils veulent les hasarder, ils ne le peuvent que par des expressions vagues, parce qu'ils n'ont aucune certitude sur les évène-

mens futurs qui dépendent encore de la volonté d'Oromasde.

Arhyman doit protéger les oracles de la Grèce ; il s'en sert pour assurer sa puissance fondée sur l'erreur, en y mêlant la connaissance de quelques vertus cachées. Ce but et ces moyens sont dignes de lui ; il ne se satisfait qu'en multipliant ses efforts nuisibles.

Vous savez que l'homme, le dernier des ouvrages divins, ayant été formé, le créateur parla ainsi à Ahryman : « Tu ne peux être plus long-tems mon rival : voilà un être que j'ai tiré de la poussière pour disputer avec toi. » Aussitôt l'esprit méchant appelle tous ceux qui lui étaient subordonnés : « Observez, leur dit-il, cette nouvelle création, formée de parties divisibles, et conséquemment destructibles. Mêlez et confondez-en les élémens ; rapprochez ceux qui ne peuvent se réunir ; cherchez les germes de la corruption et de la dissolution. Si vous ne pouvez empêcher

la fertilité de la terre, faites-la tourner au préjudice de ses habitans. »

Aussitôt ces esprits méchans s'occupent de ces devoirs qu'ils se partagent : les uns corrompent l'air par des vapeurs dangereuses ; les autres compriment les vents dans les entrailles de la terre ; ils allument des feux souterrains qui doivent, avec le tems, la déchirer et causer la destruction des villes. Ils multiplient les insectes nuisibles ; ils jettent du sel dans les eaux, et, au lieu de calmer la soif, elles ne peuvent alors que l'accroître ; mais heureusement les esprits célestes sauvèrent les sources et les rivières, et s'opposèrent par des travaux de bienveillance à ceux de la malignité.

Il restait encore à Ahryman, un moyen dangereux, il l'employa. Il dit à Ashmug, le plus méchant et le plus adroit des esprits qui suivent ses ordres : Inspire l'erreur à l'homme. C'était le coup le plus funeste qu'il pût lui por-

ter ; et les esprits bienfaisans du ciel étaient sans puissance pour s'y opposer. Ahryman agit sans obstacles, et nuisit aux hommes, par les hommes mêmes qui devinrent ses victimes et ses complices. Tels sont ceux qui, ses ministres avoués, attachent à leurs autels l'esprit de divination, se soumettent à son influence, consultent ses volontés dans les songes, et vendent ses oracles trompeurs. Adieu.

H.

LETTRE CLX.

GOBRYAS, à CLÉANDER.

Persépolis.

L'ARRIVÉE de Chariclès a fait cesser nos inquiétudes : vous vous êtes conduit dans cette conjoncture embarrassante, avec l'intelligence, le zèle et le courage qu'on attendait de vous. Le roi, qui sent tout le prix d'un semblable ser-

vice, vient d'ordonner à Pisuthnes de vous assurer le revenu annuel de trois grands villages près de Sardes, et dont vous jouirez à perpétuité, ainsi que vos héritiers. Cet ordre porte que ce bienfait vous est accordé autant en considération de vos talens distingués, que de quelques services remarquables que vous avez rendus, en courant de grands dangers, et dont le souvenir doit être conservé dans les annales de la Perse.

Vos ennemis mêmes n'ont pas osé ne pas vous rendre toute la justice que vous méritez; et quel a dû être, mon cher Cléander, en cette occasion, l'empressement et la joie de ceux qui vous aiment, vous estiment, et n'ont pas cessé de répondre de votre fidélité, en vous protégeant contre les efforts de l'envie et de la calomnie! Permettez moi d'en appeler à votre propre cœur, pour vous exprimer tout ce que j'ai dû éprouver dans cette circonstance.

Avant de traiter avec vous d'autres

matières, je veux vous parler encore des craintes qui paraissent vous agiter, et du desir que vous avez d'être incessamment rappelé. D'abord, vous pouvez être assuré que le secret de votre dernière mission a été parfaitement gardé. Deux ministres du roi et moi, nous sommes seuls dans la confidence. La partie de la correspondance relative à cet objet, ne sera déposée dans les archives, qu'après un tems qui suffira, pour que la postérité seule puisse profiter de cet exemple, et que les personnes que cette affaire intéresse, soient hors de tout danger.

Cléon ne voudra pas perdre les avantages qu'il peut espérer, et ne pensera pas à vous nuire, si vous continuez à le ménager, en flattant sa vanité et son orgueil.

Le roi m'ordonne de vous dire que votre connaissance parfaite des affaires de la Grèce, et vos talens, lui sont tellement nécessaires dans cette conjonc-

ture, qu'il ne peut penser à vous rappeler; mais que pour diminuer les dangers que vous courez, il vous envoie une lettre particulière, par laquelle il vous nomme son agent à Athènes. S'il survenait quelque accident imprévu, cette lettre deviendrait, sans aucun doute, votre sauve-garde.

J'espère, Cléander, que votre attachement au roi, et votre soumission à ses volontés, ne vous permettront pas de murmurer d'un délai que votre amour pour la retraite vous fera peut-être trouver un peu long. Soyez persuadé, qu'aussitôt que je le pourrai, je ferai, à cet égard, tout ce que vous désirez.

Les commissaires de la marine ont enfin conclu un projet de traité de commerce avec Python, qui vient de l'envoyer à Athènes, pour le faire ratifier par l'assemblée. Vous en trouverez une copie ci-incluse. Vous remarquerez que la somme stipulée pour la

réparation des dommages est peu considérable. Mais nous regardons cet article, comme un aveu des torts de la République; et c'était sous ce point de vue, que nous avons insisté vivement pour l'obtenir. Lorsque deux états traitent, à avantages égaux, il est presque impossible de satisfaire les prétentions toujours exagérées des particuliers, sans abandonner des points d'un intérêt plus national.

Je pense que les clauses qui ont pour objet de confirmer les privilèges, et de régler la conduite des négocians athéniens dans nos ports, et celle des négocians phéniciens et égyptiens dans les ports de la Grèce, obtiendront l'approbation générale; elles sont également honorables et utiles pour les deux états. Il y a un autre article qui souffrira plus de difficultés; c'est celui qui est relatif aux avantages particuliers de leurs capitaines de vaisseaux, et nous voulons qu'il soit maintenu. Le roi a

déclaré à Python, que le rejet ou quelques changemens dans la rédaction de cet article du traité, le feraient rompre sans retour.

Cet article porte que les galères athéniennes ne visiteront pas nos vaisseaux marchands, à plus de deux lieues de distance d'un port ennemi. L'officier qui commandera, examinera les passeports. Dans le cas où il trouverait à bord quelques marchandises prohibées, elles seront confisquées ; mais on laissera le vaisseau continuer sa route.

Ce règlement détruit la source de tant d'abus, et il convient tellement à la justice naturelle et aux lois des nations, que je n'ai pas besoin de vous rappeler tous les argumens par lesquels vous pouvez réfuter Cléon, s'il voulait faire quelques représentations à cet égard. Il est très-important de lui faire approuver cet article ; obtenez de lui tous les efforts qui sont en sa puissance, pour en assurer la ratification.

Je n'ajouterai rien de plus sur ce sujet ; je vous dirai seulement, que si l'on voulait changer ou modifier quelques-uns des articles qui ont été déjà longuement discutés, il faut que vous vous y opposiez formellement, et que vous ajoutiez qu'une proposition de cette nature serait très-mal accueillie.

Je ne suis point étonné que la nouvelle de notre projet de traité avec les ambassadeurs de Sparte, donne des alarmes à Athènes ; mais Cléon a tort de regarder comme une violation de confiance, notre intention de traiter avec leurs ennemis, quand il connaît toutes les difficultés que nous trouvons à conclure un traité avec les athéniens, et lorsque le roi peut, à cet égard, conserver quelques ressentimens.

Je pense que Cléon est trop attaché à ses intérêts, pour renoncer à la protection et aux bienfaits du roi. Lorsqu'il sera de retour, vous lui apprendrez que les conférences avec les ambassadeurs

de Sparte, sont absolument terminées. On ne pouvait, sans oublier tous les égards qu'on doit à cette République, ne pas écouter ses propositions; mais elles sont si peu convenables, que le roi, malgré tous ses sujets de plainte contre Athènes, n'a jamais eu l'intention de les accepter, et de se déclarer contre un état qui conserve encore une grande part dans son estime et dans sa confiance. Vous pourrez ajouter que c'est donc d'Athènes seule, que dépend aujourd'hui le succès de ses négociations commencées avec la Perse.

Vous assurerez Cléon, que tout est terminé à l'égard de leurs ennemis, et vous tâcherez de l'engager à discuter avec vous quelques propositions particulières, relatives à un traité dont le projet, soumis à l'examen du sénat, serait le travail préliminaire et fondamental d'une négociation qui, l'hiver prochain, aurait lieu à Suse.

Insistez toujours sur le rapport des

deux articles du traité de la paix de Cimon, comme une condition sans laquelle le roi ne consentira à rien. Quant à la proportion relative des secours réciproques, conformez-vous, autant que vous le pourrez, au projet proposé par les commissaires du roi aux ambassadeurs de Sparte. Vous en avez reçu une copie dans ma dernière dépêche.

Ayez, sur-tout, la plus grande attention de ne pas trop précipiter ces propositions, afin de pouvoir toujours en accélérer ou en retarder les résultats, suivant les avis que vous recevrez des succès d'Artaphernes à Sparte. Le roi persiste toujours dans son intention de se déclarer en faveur de cette République, parce qu'il la regarde comme moins dangereuse pour la Perse que celle d'Athènes.

Ce satrape partira pour son ambassade très-incessamment. Vous trouverez, ci-incluse, la copie de la lettre du roi, qu'Artaphernes est chargé de remettre:

vous verrez quel est le but de ses instructions. Dans le cas où il vous informerait qu'il n'y a rien à espérer des lacédémoniens, le roi vous autorise à informer Cléon d'un projet qui serait très-préjudiciable aux intérêts d'Athènes : il a pour objet de leur enlever les colonies de la Thrace. Nous sommes très-certains des mesures concertées, à cet égard, et avec le plus grand secret. Au printems prochain, on enverra des troupes dans ce pays ; Brasidas doit en avoir le commandement. Un agent de Sparte est actuellement à la cour de Macédoine, et fait tous ses efforts pour rompre l'alliance de Perdiccas avec les athéniens. Ce prince n'est pas très-opposé à ce projet, parce qu'il voit que leurs garnisons dans la Thrace, sont aujourd'hui peu considérables.

Un parti se forme également à Amphipolis, pour y secouer le joug du gouvernement d'Athènes, aussitôt qu'il verra en campagne une armée prête

à le soutenir dans cette entreprise.

La découverte de ces circonstances importantes, accompagnée, au nom du roi, d'une offre de secours puissans, lorsque les athéniens seront attaqués dans ces contrées, doit les convaincre que le roi peut être pour eux l'allié le plus recommandable, s'ils veulent faire quelques sacrifices pour le fixer dans leurs intérêts.

Comme le roi sait très-bien qu'il est pour lui de la plus haute importance, quel que soit le résultat de toutes ces négociations avec les athéniens, d'avoir un ami secret dans leurs conseils, il s'en réfère à votre prudence, pour offrir, en son nom, une gratification annuelle à Cléon, et il remplira tous les engagemens que vous croirez, à cet égard, devoir prendre avec lui.

Telles sont les principales bases de votre conduite à Athènes, dans ce qui a rapport à la négociation d'Artaphernes, à Sparte; quant aux circonstances par-

ticulières, et aux dispositions nécessitées par des causes imprévues, elles dépendront entièrement de vous et d'Artaphernes. Le roi pense, et avec justice, qu'il peut avec sûreté, confier les intérêts les plus essentiels de sa couronne et de l'empire, à deux ministres dont il a si souvent reconnu les talens, l'exactitude et la fidélité. Adieu.

Artaxerxès, au roi, au sénat et au peuple de Lacédémone.

Nous avons constamment voulu maintenir nos alliances, remplir nos engagemens, conserver et resserrer les liens d'union réciproque, avec les états qui ont montré leurs bonnes dispositions pour notre personne et notre empire. Nous avons protégé nos alliés faibles contre leurs voisins ambitieux, et nous n'avons employé le grand pouvoir que nous tenons d'Oromasde, que d'après ces principes de justice, dont nous ne voulons pas nous écar-

ter, et qui ont toujours réglé notre conduite, à l'égard des différens ministres que vous avez envoyés à notre cour. Nous avons écouté avec une parfaite impartialité, les plaintes qu'ils nous ont communiquées en votre nom et au nom de vos alliés, sur les procédés arbitraires et les usurpations d'Athènes, la nécessité de vous y opposer, et le desir que nous vous aidions à rétablir la balance du pouvoir dans la Grèce, en assurant l'indépendance des états qu'Athènes voudrait soumettre.

Vos représentations sur ces divers objets, étaient si différentes de celles qui nous étaient adressées sur les mêmes faits, par les athéniens, que nous n'avons pu nous déterminer, d'après des aperçus aussi opposés. De plus, vos ambassadeurs n'ont pas consenti à des concessions fondées sur des droits incontestables. D'après ces motifs et plusieurs autres, nous vous avons, d'après l'avis des sept membres de notre conseil,

envoyé Artaphernes, l'un d'eux, pour vous informer de nos intentions, et connaître votre dernière résolution ; il a été employé dans les affaires les plus importantes, et par sa naissance, ses talens, ses services, il mérite de vous la plus honorable réception. Vos égards pour lui, seront la preuve que nous désirons le plus, de votre bienveillance pour nous.

P.

Le premier de la lune de chûrdad.

LETTRE CLXI.

CRATIPPUS, à CLÉANDER.

IL n'est point de préjugés plus fréquens, et en même-tems, plus injustes et moins généreux que ceux dont nous n'évitons point assez l'influence sur nos jugemens, à l'égard des hommes qui ont agi d'une manière opposée à la nôtre, dans des circonstances publiques

ou particulières. Les plus grands talens, l'intégrité la plus parfaite, ne sont que trop souvent exposés aux reproches les plus violens de cette disposition de l'esprit humain, toujours disposé à approuver ou à blâmer, d'après des intérêts particuliers, bien ou mal fondés. C'est cependant ainsi que se forme cette opinion, dont la puissance est quelquefois si méprisable.

Telles étaient les réflexions que je faisais dernièrement, dans le temple de Minerve : apprenez-moi, dis-je à celui qui m'accompagnait, s'il est vrai qu'Aristomène le messénien, dédia ici un bouclier à la déesse, avec une inscription où il était dit, qu'il faisait partie des dépouilles de Sparte. Je fus étonné de le voir hésiter à me répondre ; cependant, après un instant de silence, il me dit : Non, vous ne le trouverez plus dans ce temple ; nous avons voulu anéantir jusqu'au moindre souvenir de l'orgueil de ce rebelle.

Cette injustice est remarquable. Etait-il donc un rebelle, celui dont la famille donna des rois à la Messénie? méritait-il qu'on lui reprochât son orgueil, cet Aristomène, qui fut l'ami de son pays, et le plus modeste de tous les grands hommes? Telle eût été ma réponse à ce spartiate, si le lieu et la circonstance m'eussent permis de la lui faire, et s'il eût pu la sentir; mais je me contentai d'en appeler de l'injuste sentiment d'un lacédémonien, au jugement de Cléander.

Peut-être croirez-vous que c'est par esprit de contradiction, que j'entreprends un panégyrique qui peut vous paraître déraisonnable, et que je veux opposer l'éloge d'un héros de mon choix, à ceux dont Thésée, Cyrus, Léonidas ou Thémistocle, ont été si souvent l'objet; mais avant de prononcer, je vous prie de m'entendre.

Les messéniens ont toujours montré un grand courage, et, dans leur escla-

vage même, ils donnent des preuves continuelles de leur amour pour la liberté, de la justice de leurs droits, et de la sagesse de leurs vues à cet égard. J'ai conversé avec plusieurs d'entr'eux, qui, de la plus haute naissance, n'en sont pas moins condamnés, par les spartiates, aux fonctions les plus basses de la condition des hilotes. Sous cette cruelle oppression, où ils gémissent, ils conservent une énergie qui peut un jour éclater, et faire la ruine de l'état qui les opprime.

Ils respectent la mémoire d'Aristomène, autant que leurs maîtres la détestent, et ils apprennent à leurs enfans toutes les circonstances, toutes les actions de sa vie, afin que si l'occasion s'en présentait, ils pussent être excités, par une noble et courageuse émulation, à les imiter et à le venger.

Quarante ans après l'entière réduction de Messène, et lorsque les habitans furent contraints de porter tous les ans,

à Sparte, la moitié des produits de leurs terres, et d'accompagner, sans aucune distinction d'âge ni de sexe, les funérailles des rois de Lacédémone, et des sénateurs; dans la trente-quatrième olympiade, Aristomène parut, et il illustra son pays; il ranima le courage des messéniens, et lorsqu'il les vit disposés à secouer le joug, il communiqua ses projets aux arcadiens. Ces anciens alliés des messéniens, qui leur avaient donné des secours dans leur première guerre contre les spartiates, les écoutèrent avec intérêt. Aristomène ne perdit pas de tems; il se mit à la tête des troupes qu'il put rassembler, et marcha contre l'ennemi.

Sa petite armée lui décerna le titre de roi, mais il n'en voulut pas d'autre que celui de général. Quoiqu'on assure qu'il donna des preuves étonnantes de ses talens militaires, dans la première bataille qui eut lieu près de Deræ, il ne parut attribuer la victoire qu'à ceux des

autres officiers, afin d'éviter les ressentimens de l'envie, et d'encourager ses troupes. Aussitôt après, il vint à Sparte pendant la nuit, et consacra son bouclier à Minerve, en invoquant son appui au nom d'un peuple opprimé.

Les lacédémoniens, dans le mêmetems, consultèrent l'oracle sur cet événement. Il leur fut ordonné de demander un général à Athènes, qui leur envoya un poëte aveugle, Tyrtée. Les athéniens crurent, en témoignant ainsi leur mépris pour la demande des spartiates, se conformer aux intentions présumées de l'oracle, et que dans un moment semblable, Tyrtée ne pouvait assurément leur être utile.

Les conjectures de cette république furent déçues, on dit que le poëte Tyrtée, en exaltant par ses vers, le courage des spartiates, contribua à leurs succès. J'ai toujours regardé cette histoire comme fabuleuse; et il paraît même que Tyrtée ne retarda pas les progrès, et

n'empêcha pas les victoires d'Aristomène.

Les difficultés que ce grand homme surmonta; les triomphes qu'il obtint; les actions qui l'illustrèrent, la fin malheureuse de tant d'efforts et de succès; la disposition des messéniens, leur exil dans diverses parties du monde, les colonies qu'ils fondèrent, et la mort d'Aristomène à Rhodes, dans le palais de son gendre Demagetus, forment une trop longue histoire; je me contenterai de vous citer deux ou trois événemens remarquables.

Pendant la guerre, Aristomène fit de fréquentes excursions dans la Laconie, avec un très-petit nombre d'hommes; il tomba un jour dans une embuscade, qui devait, suivant toutes les probabilités, terminer ses jours, et devenir fatale à ses concitoyens. Dans le combat, il reçut un coup de pierre, et fut fait prisonnier avec cinquante de ses soldats. Les spartiates les jetèrent inhu-

mainement dans une fosse profonde; tous périrent en tombant. Aristomène, seul, échappa à ce premier danger; il resta pendant trois jours dans cette fosse, enveloppé dans son manteau; et supportant avec courage toutes les approches d'une mort lente et douloureuse.

Le troisième jour, un léger bruit le tira de son assoupissement. Il se leva, regarda autour de lui, et vit un renard, qui, se glissant par un passage étroit, venait dévorer les cadavres Il se saisit tout-à-coup de sa queue, et pour éviter les morsures de cet animal, il lui enfonça son manteau dans la gueule; les efforts du renard facilitaient ceux qu'il faisait pour le suivre dans ce passage, par lequel il était venu, et il sortit de son tombeau.

Cette anecdote, à laquelle je n'ajoute aucune foi, ne prouverait que son bonheur: en voici une qui est une preuve mémorable de sa vertu.

Quelques filles de la Carie, consacrées au culte de Diane, furent enlevées par Aristomène. En les conduisant à Andania, il passa une nuit dans un petit village, et ses soldats échauffés par le vin, voulurent attenter à l'honneur de ces jeunes filles, toutes très-riches et d'une haute naissance, et qu'Aristomène n'avait fait prisonnières, que pour forcer leurs parens à lui donner une rançon considérable.

Aristomène accourut, et voyant que ses représentations ne produisaient aucun effet sur ces soldats, qui méconnaissaient son autorité, il tira son épée, poignarda le plus furieux, condamna les autres à l'infamie, et sauva ces jeunes infortunées.

Aristomène était aussi bon qu'il était juste. Lorsque les ennemis eurent saccagé Ira, ce qui était un coup fatal pour les messéniens, ce général infatigable prit avec lui cinq cents hommes, et se détermina à attaquer Sparte pendant la

nuit. Il le proposa aux arcadiens, et il en obtint trois cents hommes. L'exécution de cette entreprise fut remise au lendemain, parce que les auspices n'étaient pas favorables. Pendant ce tems, le roi des arcadiens révéla ce projet au spartiate Anaximandre, dont la réponse fut saisie entre les mains de celui qui l'apportait, et présentée à l'assemblée du peuple.

Après une courte délibération, les arcadiens condamnèrent leur prince à la mort, et outragèrent son cadavre de la manière la plus cruelle et la plus ignominieuse. Ils voulaient que les messéniens, témoins de ces excès de férocité, en partageassent les coupables horreurs ; les regards de tous étaient fixés sur Aristomène, et semblaient attendre ses ordres. Il ne dit rien, baissa les yeux et répandit des larmes.

Si l'histoire eût recueilli toutes les actions d'Aristomène, si le théâtre de sa gloire eût été plus étendu, son nom

serait placé à côté des plus grands héros de l'antiquité.

C.

LETTRE CLXII.

Cléander, à Smerdis.

Vous vous rappelez, vénérable mage, que dans le compte que je vous rendis d'une conversation que j'eus avec Socrate sur les bords de l'Ilyssus [1], je vous exprimais quelques regrets de n'avoir pu l'engager dans une discussion plus approfondie sur une question importante, l'immortalité de l'ame. J'attendais, avec impatience, une occasion plus favorable: j'obtins hier cette satisfaction; dans une circonstance très-solennelle, j'admirai les consolans effets d'une doctrine si intéressante pour tous les hommes justes, et si digne d'Oromasde,

[1] Lettre LII.

qu'elle doit être vraie, et qu'il est même impie d'en douter.

Axiochus [1], un de mes amis, étant tombé malade, je fus le voir, et cet homme aussi recommandable par son caractère irréprochable, que par tous les avantages d'un esprit distingué, était dans un tel état de faiblesse et de crainte, que je redoutai l'influence funeste que le désordre de ses idées pouvait avoir sur sa vie, dans la situation dangereuse où il se trouvait. Il ne parlait que de l'extinction absolue de son être, du néant affreux dans lequel il allait être plongé : il en parlait avec une sorte de désespoir qui m'effraya.

Clinias, son fils, avait prié Socrate de venir rassurer son père, et il entra peu de tems après moi. Je ne vous répéterai

[1] *Voyez* le troisième des dialogues d'Eschine, publiés par M. Le Clerc 1711, in-8°. Phrynicus, cité par Photius, dans sa bibliothèque, cod. clviii, nous dit que ces dialogues et plusieurs autres qui sont perdus, étaient de Socrate.

pas tout ce qu'il dit à Axiochus, avec cette énergie, cette force de raisonnement, premier avantage de la véritable philosophie, et dont les favorables effets étaient plus remarquables encore dans cette dernière scène de la vie, qui exige dans la consolation, des espérances fondées sur les moyens de la raison.

Socrate, en parlant ainsi à Axiochus, eut bientôt dissipé ses craintes de la mort. « Les pouvoirs et les perfections de l'ame sont, lui disait-il, une invincible démonstration de sa nature divine et immortelle. Si cela n'était pas ainsi, d'où lui viendrait cette puissance courageuse qui brave et surmonte les obstacles? L'homme exécute les projets les plus vastes; il méprise, en les domptant par son intelligence, des forces supérieures; il traverse les mers; il bâtit des villes; il fonde des Républiques; il contemple les cieux; il calcule les révolutions des astres; il voit, il prévoit, il prédit. Si l'ame n'était pas animée par

un souffle divin, pourrait-elle embrasser dans ses contemplations, toute l'étendue de la nature ? et, si elle est une émanation de la divinité, peut-elle cesser d'exister?

« Non, Axiochus, vous ne tomberez pas dans l'abîme de l'oubli et du néant. Aucunes de vos jouissances immatérielles ne vous seront enlevées; elles s'accroîtront encore; elles seront plus parfaites, plus pures, et toujours sans altération, lorsque dégagé de cette prison corporelle, vous serez transporté dans un monde où il n'y a ni travail, ni chagrin, ni infirmité, ni vieillesse, ni incertitude.

« Axiochus s'écria: Vous me rendez à la vérité, à votre opinion, Socrate; je ne crains plus la mort, je la désire, je l'attends.

« Après avoir long-tems encore parlé sur ce sujet, Socrate dit à Axiochus: Je vais maintenant vous dire, de l'état futur des ames, ce que j'en ai appris par

le mage Gobryas. Il tenait ces instructions de son grand-père qui, à l'époque de l'expédition de Xerxès, fut envoyé à Délos, et consulta les tables d'airain qui avaient été apportées dans cette île par Opis et Ecaergus. Il y était dit que l'âme, délivrée du corps, se rendra dans un lieu invisible, au-dessous de la terre; cest le royaume de Pluton.

«Le portique de vie qui conduit à son palais, est fortifié par des verroux et des barres d'airain : au-delà sont l'Achéron et le Cocyte; plus loin la plaine de Vérité, où siégent les juges Minos et Rhadamanthe. Ils examinent la vie passée de tous ceux qui se présentent. On ne peut échapper à leurs questions pressantes. Les hommes vertueux sont placés dans des jardins délicieux, où sont réunis tous les moyens d'être heureux. Les méchans sont entraînés par les furies au travers du Tartare, et conduits dans des lieux pleins d'horreurs. Là, sont les filles de Danaüs, toujours

fatiguées d'un travail toujours inutile ; Tantale dévoré par une soif insatiable ; Tityus, Sisyphe ; tous les méchans, tous les supplices.

« Axiochus, je vous répète ce que m'a dit Gobryas ; je n'affirme qu'une seule chose qui me paraît fondée sur les principes infaillibles de la raison ; c'est l'immortalité de l'ame ; c'est la récompense, dans un autre monde, des bonnes actions qu'on a faites dans celui-ci. Soyez donc tranquille, Axiochus, vous serez heureux, parce que vous fûtes vertueux et bon.

«Socrate ! s'écria Axiochus, vous ne m'avez pas rendu à la vie ; vous avez fait plus, vous m'avez élevé à l'immortalité. J'attendrai maintenant, sans effroi, ce dernier moment qui doit commencer ma nouvelle existence. »

Vénérable Smerdis, je revins chez moi, pénétré d'un sentiment profond d'admiration et de reconnaissance pour la sagesse suprême et la bonté d'Oro-

masde, qui a doué les créatures humaines de ces moyens d'amélioration, fondés sur des espérances éternelles. Adieu.

B.

LETTRE CLXIII.

Cléander, à Gobryas.

Lorsque Cléon revint de Sphacteria, il entra dans le port, au son des flûtes et autres instrumens de musique; ses vaisseaux étaient ornés de trophées, les statues des dieux couronnées de fleurs, et les soldats étaient rangés en ordre de bataille. En jetant les ancres, il fit une libation à Neptune. Tous les habitans d'Athènes s'empressèrent de venir au-devant de lui; la multitude le saluait par des acclamations répétées.

Accompagné de Démosthène et des principaux officiers, il passa au milieu de deux rangs de soldats pour se rendre

au Prytanée : des femmes répandaient sur ses cheveux les essences les plus précieuses, et parsemaient le chemin de fleurs. Les prisonniers, enchaînés deux à deux, suivaient le triomphateur. Les magistrats le reçurent avec pompe ; on fit un sacrifice à Mars, et la cérémonie se termina par un festin somptueux qui se prolongea fort avant dans la nuit.

Le lendemain Cléon harangua l'assemblée : il éleva ses succès, beaucoup au-dessus des victoires de Marathon et de Platée. Nous avons combattu, dit-il, contre les plus braves des grecs, et nous ne pouvions compter que sur nos propres forces ; tandis que dans les autres actions, nous n'avions à vaincre que des troupes indisciplinées, et nous en partagions la gloire avec nos alliés.

Ensuite il proposa à l'assemblée de statuer sur le sort des prisonniers. Après quelques débats, il fut décrété que les spartiates seraient gardés en otages, jusqu'à la conclusion du traité de paix ;

mais qu'ils seraient mis à mort, si les péloponésiens faisaient une invasion dans l'Attique.

La réponse de Ménas, un de ces prisonniers, est remarquable. Un athénien lui demanda avec ironie, si les spartiates restés sur le champ de bataille, à Sphacteria, ne devaient pas être regardés comme les plus braves. — Une flèche, répondit Ménas, serait une chose admirable, si elle pouvait distinguer l'homme vaillant. — Il indiquait ainsi, que non-seulement il n'y avait aucune différence entre ceux qui avaient été tués et ceux qui s'étaient rendus ; mais encore que les athéniens ne se seraient jamais hasardés à les attaquer l'épée à la main.

Vous, le ministre d'un roi qui peut, sans dépeupler ses provinces, sacrifier un grand nombre de ses sujets pour soutenir la gloire de l'empire, vous serez peut-être surpris, en apprenant la consternation de Sparte, lorsqu'on y reçut la nouvelle de la perte de trois

cents citoyens. Malgré l'accueil plein d'orgueil qu'on a fait ici à leurs dernières propositions, ils ont encore envoyé dernièrement un héraut, avec une lettre adressée aux athéniens, pour demander instamment la paix, et ils ont même offert plusieurs villes pour l'obtenir.

On leur a répondu qu'ils ne devaient espérer aucun accommodement, avant la restitution de Pylus.

Le crédit de Cléon reçoit encore un nouvel éclat de l'expédition, sans succès, de Nicias à Corinthe. Ce général avait débarqué ses troupes à quelques lieues de cette ville, près de laquelle il eut à soutenir un combat opiniâtre avec les corinthiens. Nicias pouvait s'attribuer la victoire, puisque l'ennemi avait été forcé de se retirer, et que Batus, un des généraux corinthiens, avait été tué. Cependant, il pensa qu'il serait plus prudent de rembarquer ses troupes, la nuit suivante; et il est revenu ici avec son escadre.

Notre ami Cléon est tellement enorgueilli de sa bonne fortune, et du peu de succès de son rival, qu'il croit pouvoir tout se permettre. Le trait suivant vous montrera son audace, ainsi que l'indulgence de ce peuple.

Dernièrement, l'assemblée fut convoquée pour quelques affaires de la plus haute importance. On avait attendu Cléon, pendant deux ou trois heures. Il arrive avec une couronne de fleurs sur la tête, et il leur dit qu'il avait consacré cette matinée à un sacrifice domestique ; qu'ensuite il donnerait un dîner à quelques amis, et qu'en conséquence il espérait qu'on voudrait bien remettre les affaires à un autre jour. On rit aux éclats, et l'on se sépara sans murmure.

Je crois que le traité relatif à la marine, se terminera heureusement. Quand on en fit la proposition, il s'éleva une clameur générale, adroitement excitée par les triérarques et leurs amis, contre

l'article qui règle la visite de nos vaisseaux marchands. Cléon, lui-même, parut disposé à s'y opposer. J'eus, sur ce point, une discussion très-vive avec lui; mais dans les objections qu'on me faisait, je vis très-clairement qu'on ne redoutait que les obstacles que cet article opposait aux rapines de leurs officiers de marine; dont les gains particuliers ne doivent pas entrer en concurrence avec l'intérêt général et la sûreté du commerce des deux nations.

Cléon me promit enfin de faire tout ce qui dépendrait de lui, pour obtenir, sans exceptions, la ratification de tous les articles; il insista seulement pour en obtenir un autre, qui aurait pour objet de faire rechercher et punir ceux qui se permettraient de contrefaire les passeports. Je regardai cette proposition comme très-raisonnable; je l'aidai à rédiger un article sur ce sujet, et j'espère qu'il obtiendra l'approbation du roi.

Cléon a tenu parole, et s'est réelle-

ment donné beaucoup de soins pour éloigner les préventions qui s'étaient élevées contre quelques clauses du traité. L'assemblée l'a ratifié par un décret envoyé à l'agent d'Athènes, à la cour de Perse : il lui est recommandé de demander que les négocians d'Athènes soient aussitôt mis en possession des avantages et des privilèges dont ils jouiront en vertu de ce traité, et dont, en général, ils sont très-satisfaits.

En cette occasion, Python s'est conduit avec une impartialité digne d'un ministre qui veut sincèrement établir l'union entre deux états, en assurant leurs avantages réciproques. C'est à vous seul qu'il appartient de voir, si, pour le maintenir dans ses bonnes dispositions, il ne serait pas convenable d'avoir égard à sa conduite franche et loyale, dans une affaire qu'un homme mal-intentionné pouvait si facilement entraver par beaucoup de difficultés.

J'ai conféré avec Cléon sur les autres

points de mes instructions, et je vois qu'il a véritablement le desir d'accroître la puissance de cette République, par une alliance solide avec la Perse.

Lorsque je lui parlai des deux articles du traité de paix de Cimon, il me dit que le peuple ne consentirait jamais à les rapporter en termes formels, mais que si nous pouvions trouver quelques expédiens pour arriver indirectement au même but, il tâcherait de les faire réussir, quoiqu'il s'attendît cependant à une vive opposition.

Je lui répondis qu'il me paraissait difficile de trouver des moyens conciliateurs, sur un point qui touchait de si près la réputation et les intérêts des deux partis. J'ajoutai que les athéniens devaient donc uniquement considérer s'ils devaient s'assurer une alliance aussi importante que celle du roi, et d'une manière aussi facile, puisqu'il ne s'agissait que d'accorder volontairement ce que le roi pouvait obtenir aisément par

la force des armes, dans les circonstances actuelles.

Enfin, après avoir long-tems discuté sur cette clause du traité, nous avons pensé que l'article suivant était conforme aux intentions du roi, et pouvait ne pas trop déplaire à l'assemblée.

« Par le présent traité, toutes les anciennes juridictions, tous les droits et privilèges des deux états, seront confirmés et assurés. » J'ajoutai que mes instructions, m'enjoignant d'insister sur le rapport de ces deux articles du traité de Cimon, je n'avais pas le pouvoir d'adopter cet expédient, ni de donner l'espérance qu'il serait accepté en Perse, mais que je le transmettrais aux ministres, et que j'attendrais sur ce point de nouveaux ordres.

Nous avons eu aussi quelques discussions sur les secours que la République voudrait obtenir de la cour de Perse. Cléon demande une armée, destinée à protéger les possessions des

athéniens dans la Thrace. Je n'ai pas cependant découvert qu'il eût la crainte de les voir incessamment attaquées.

Il me dit, en me quittant, qu'il voulait communiquer les principaux résultats de cette conférence, à quelques-uns de ses amis, qui avaient beaucoup de pouvoir dans les assemblées, et qu'ensuite il me donnerait un autre rendez-vous.

Je ne le presserai pas à cet égard, avant d'avoir appris quel est à Sparte, le succès de la négociation d'Artaphernes. Nous trouverons toujours, si cela est nécessaire, quelques prétextes pour rompre ici, celles qui seraient commencées. Cléon m'a répété plusieurs fois, qu'il regardait comme le plus grand bonheur, l'avantage honorable de mériter la protection d'Artaxerxès, en diminuant les préventions injustes des athéniens, contre les perses. Il ajouta, qu'il osait espérer de la justice du roi et de son humanité, que si ses ennemis parvenaient à le perdre, ce qui, dans

une République où tout est variable, pouvait très-aisément avoir lieu, il trouverait dans son empire, une retraite assurée.

Je crois n'avoir pas outre-passé mes instructions, en l'assurant, que s'il éprouvait quelques revers semblables, il pouvait compter sur une réception méritée par ses talens et les services qu'il se proposait de rendre à la Perse.

Puisque vous exigez que je vous dise mon opinion sur la gratification annuelle que la cour projette de lui accorder, je pense que cinquante talens d'or, régulièrement payés, le fixeraient dans les intérêts de la Perse; il serait même à désirer qu'on daignât flatter sa vanité par quelques lettres du roi, un bijou ou des marques d'une faveur particulière.

Permettez-moi aussi de vous avertir que si l'amour de l'argent est une des passions dominantes de notre ami, parce que ses dépenses continuelles et désor-

données, excèdent beaucoup ses revenus ou les émolumens de ses emplois, il n'en est pas moins vrai qu'un ressentiment violent et sans bornes, est une partie remarquable de son caractère. S'il s'apercevait qu'il est dupé, lorsqu'il se croit le plus assuré de notre alliance, il est homme à prendre soudainement la résolution de faire la paix avec Sparte, pour se venger ensuite de la Perse. Il trouve sans doute son intérêt dans la guerre qu'il cherche à prolonger, mais il lui importe peu qu'Athènes ait à combattre les grecs ou les perses, et une rupture avec ceux-ci, serait la cause d'une guerre généralement approuvée par ses concitoyens.

Je ne mets assurément pas en question, la vigilance et l'adresse d'Artaphernes et de Cratippus, à maintenir les spartiates dans leurs dispositions favorables, et à prévenir tout accommodement avec Athènes; mais vous savez combien il est difficile de conserver

aux événemens, une direction qui n'est pas naturelle, et il faut comprendre dans le chapitre des événemens de ce genre, une alliance entre notre empire, et l'un des plus puissans états de la Grèce. Le plus léger changement, la révolution la plus imprévue dans les affaires, suffisent pour tout détruire.

En lisant plus attentivement votre dernière dépêche, je ne trouve point d'instructions sur ma conduite avec Cléon, dans le cas où l'alliance avec Sparte s'effectuerait. Il est cependant nécessaire de m'informer le plus promptement possible, de ce que je dois lui dire sur un événement qu'il regardera, sans doute, comme la ruine de ses espérances.

Je présume, noble ministre, qu'après avoir prévu tous les moyens les plus propres à continuer la guerre, par une alliance avec celle des deux Républiques qui offrira les plus solides avantages, vous avez aussi considéré quel

serait le plan le plus convenable d'une pacification générale, quand les affaires en laisseront entrevoir la possibilité.

Comme il faut, dans toutes ces probabilités, qu'elle soit conclue sous la garantie du roi, permettez-moi de vous présenter une condition essentielle; c'est que tous les états de la Grèce, continuent à jouir de leurs lois et de leur liberté [1]. Les deux principales Républiques ne redoutent rien, autant que le malheur d'être privées de cette autorité qu'elles exercent maintenant sur les autres états, et elle est véritablement nécessaire pour l'union et la tranquillité générale de la Grèce.

[1] On retrouve ces intentions de Cléander dans la paix d'Antalcidas conclue trente ans après; on sait aussi quelles furent celles de Flaminius, lorsqu'il eut vaincu les macédoniens : c'est ainsi qu'en excitant, par une adroite politique, des dissentions entre ces états, toujours dans l'impossibilité de se réunir pour se défendre, le sénat parvint à les maintenir sous le joug de Rome.

Il me semble aussi, qu'il faudrait que cette mesure fût popularisée, en accordant à toutes les villes de la Grèce, des droits semblables, et une égale indépendance. C'est le moyen le plus assuré pour affaiblir la force de la Grèce, et jeter les germes d'une division éternelle parmi ses habitans. Il faudra que, dans toutes les occasions, l'état le plus faible ait recours à l'assistance de la Perse, et en appelle avec empressement, à la médiation de son prince, qui, sans répandre de sang, ou prodiguer ses trésors, aura la satisfaction de dicter des lois à ceux qui refusèrent, avec tant d'orgueil, d'en recevoir de ses prédécesseurs.

P.

LETTRE CLXIV.

Cratippus, à Cléander.

Sparte.

Nicander ne pouvait traiter avec les ministres du roi ; il a toutes les opinions absurdes des grecs, toujours et si orgueilleusement prévenus contre les perses, et il a ici un parti puissant, J'avais hasardé sur cela quelques représentations, et je vois avec satisfaction que le conseil suprême y a eu égard, puisqu'il a pris la résolution d'envoyer ici un de ses membres.

La faction de Nicander voudrait la paix à tout prix, pour qu'on lui rendît les prisonniers de Sphacteria. Mon ami Brasidas s'est mis à la tête du parti opposé ; sa réputation militaire, et l'opinion, que généralement on a de sa justice, de son humanité et de ses talens, ont déterminé plusieurs des alliés d'A-

thènes, à se réunir aux péloponésiens. Il projette une noble vengeance de l'affront qu'ils ont reçu à Pylus, et il espère que son expédition dans la Thrace, les dédommagera de ce léger revers. Dans ce dessein, les secours de la Perse lui seraient très-utiles; et si Artaphernes obtient le rassemblement de quelques troupes de l'autre côté de l'Hellespont, il assurera le succès de toutes les demandes qu'il pourra faire.

Ce n'est pas cependant sur cette circonstance particulière, que je fonde mes espérances. L'orgueil des spartiates est flatté de voir ici le premier satrape de ce rang, qui ait paru en Grèce avec des intentions de paix; parent du roi, il parle en son nom avec une grande autorité. On ne craindra pas que les concessions qu'il fera dans le cours de cette négociation, soient ou dénoncées ou éludées. Je désire autant son arrivée que je redoute son voyage, qui peut n'être pas sans dangers. Les commis-

saires athéniens qui, dans ce moment, parcourent cette contrée pour lever les tributs, respecteront-ils assez le droit des gens, pour permettre que ce satrape avec sa suite extrêmement nombreuse, traverse leur territoire pour se rendre chez leur ennemi ? Il eût été plus prudent de prendre la route que j'avais indiquée.

Le premier avis qu'on eut ici d'une expédition projetée, fut une proclamation adressée aux hilotes, par laquelle on invitait ceux qui avaient honorablement servi, à se présenter devant les éphores, pour y recevoir la récompense due à leur bravoure, et se faire enregistrer de nouveau. Il s'en présenta un grand nombre, et les magistrats en choisirent deux mille, qu'ils couronnèrent de guirlandes, et promenèrent en pompe autour des temples ; par ces cérémonies, ils les déclaraient libres, et citoyens de Sparte.

J'étais dans la plaine, au pied du Tay-

getus, le jour où ils y furent rassemblés; je fus frappé de l'air guerrier de ces jeunes affranchis, et je félicitai les polémarques qui étaient près de moi, de l'avantage qui résultait pour leur ville, de la possibilité d'accroître ainsi ses forces. Ils reçurent mon compliment avec tant de froideur, que j'en fus étonné; mais j'en appris trop tôt l'horrible cause. Ces malheureux, choisis avec tant d'éclat, n'étaient que des victimes qui devaient être immolées avec mystère; ils disparurent bientôt, et on n'en parla même plus. Ils avaient été logés chez les principaux citoyens, et y avaient été secrètement assassinés.

Tel est l'exécrable effet de cette politique sauvage, qui regarde comme dangereux à l'état, l'accroissement de ses habitans, et n'hésite pas à traiter comme des ennemis publics, ceux qui leur ont été utiles en cultivant leurs terres. La peste ou une inondation serait un agent digne d'un tel gouvernement; mais il

ne peut voir que des ennemis, dans des esclaves qu'il traite avec barbarie.

Cet acte de cruauté n'a pas lieu ordinairement d'une manière aussi prompte, c'est lentement qu'on diminue le nombre de ces hilotes; mais dans la circonstance présente, on a cru devoir choisir un moyen plus expéditif. On craignait une révolte, et cet horrible massacre a eu pour objet de la prévenir.

Que nous sommes heureux, Cléander, de nous être attachés à cette contrée tutélaire, dont tous les habitans ont les mêmes droits à la protection d'un gouvernement, qui n'établit aucunes distinctions entre les lydiens, les mèdes, les bactriens, les ioniens, et qui estime et récompense ces hommes laborieux qui couvrent nos champs de graines nourrissantes, et nos montagnes de plantations utiles! Là, les affections domestiques s'étendent même jusqu'aux esclaves; ici, je ne vois que les bourreaux de ceux dont ils ont oublié les

services, et tel est l'empire de la coutume sur les plus nobles ames, que Brasidas lui-même ne montre ni inquiétude, ni remords, quoique quarante de ces malheureux aient péri sous son toît perfide et inhospitalier. Adieu.

W.

LETTRE CLXV.

Cléander, à Hydaspes.

Aristophane m'invita dernièrement à aller le voir; il voulait, dit-il, me lire une comédie nouvelle. J'acceptai avec empressement, et je me rendis chez lui. Après m'avoir montré plusieurs ébauches de différentes pièces sur lesquelles il eut la bonté de me demander mon avis, il me lut enfin celle qu'il se propose de soumettre à ses juges aux fêtes prochaines : elle a pour titre *Les Hippéis ;* ce sont eux qui composent le chœur.

Cette comédie est une satire violente dirigée contre Cléon et le peuple. Les premiers personnages qui paraissent, sont Démosthène et Nicias vêtus en esclaves. Ils se plaignent d'un maudit intendant qui s'est introduit dans la maison, et qui trompe, caresse et tyrannise leur bon vieux maître.

Pour vous donner une idée de cette singulière pièce, je vais vous citer quelques phrases du rôle de Démosthène. « Notre maître, dit-il, est vieux, sourd, irascible, capricieux, et il aime beaucoup les fèves [1]. Ne s'est-il pas mis dans la tête d'admettre dans sa famille un Paphlagonius [2] autrefois corroyeur, toujours intrigant et dénonciateur juré. Ce corroyeur a séduit notre maître par ses ruses, sa bassesse, et son caractère insinuant : Bon peuple

[1] Allusion à celles dont on se sert pour voter dans les assemblées.

[2] Pour désigner le caractère ardent de Cléon : παφλάζω, *ferveo*, je brûle.

d'Athènes, s'écrie-t-il, vous avez vraiment pris beaucoup de peine aujourd'hui; mangez, buvez, reposez-vous, venez chercher votre obole, je vous parlerai d'un banquet. Et c'est avec ces impertinences que ce malheureux triomphe et dépouille les autres esclaves de ce qui leur appartient. J'avais eu un succès à Pylus, mais il m'a enlevé toute la gloire de cette action. Avec cette courroie de cuir, qu'il porte toujours, il nous tient éloignés de lui; il amuse le vieux fou avec des oracles; il se plaît à mentir, et à nous faire battre; tout le monde tremble dans notre maison. Ne voyez-vous pas Hylas? s'écrie-t-il; je veux faire donner les étrivières à ce chien. Par Jupiter! si vous ne cherchez à me gagner, vous serez tous traités de la même manière. Si nous lui faisons des présens, il nous protège; si nous le refusons, notre maître tombe sur nous, il nous maltraite et nous punit de notre probité. »

Tel est le pitoyable style de toute cette pièce; c'est un absurde mélange de faits et d'allégories. Le poëte passe subitement, des fictions les plus grossières, aux vérités les plus hardies. La fable qu'il invente, se termine souvent par le fait même qu'elle indique.

Après les plaintes de ces deux personnages, ils s'occupent des moyens d'en faire cesser la cause, et veulent opposer à Cléon, un pauvre diable de la plus mince extraction, et qui a un très-chétif emploi; c'est Agoracritus: ils le rencontrent à l'instant où il va au marché, et le saluent avec un respect moqueur; sois, lui disent-ils, le sauveur de la ville, et le nôtre. Agoracritus ne comprend rien à tout cela; mais ils veulent absolument qu'il soit un grand politique; c'est envain qu'il leur dit qu'il sait à peine lire, et qu'il n'a aucunes des qualités d'un homme d'état. Ils assurent qu'il a tous les talens convenables, puisqu'il est querelleur et

très-impudent ; ils l'exhortent à ne pas craindre de voir le visage de Cléon, parce que personne dans Athènes n'a osé faire son masque ressemblant ; et ils lui promettent l'assistance du chœur, des dieux et des spectateurs.

Cléon vient, et, après plusieurs altercations entr'eux, en présence de Nicias, dans cet acte, et du vieux maître, dans le reste de la pièce, sur des oracles qu'ils forgent pour s'accuser réciproquement, ils se disputent à qui fera les meilleurs dîners pour le maître : Cléon s'avoue vaincu, et se retire. La scène qui prépare cette situation, est une parodie de la belle de l'OEdipe, de Sophocle, lorsque le roi interroge le prêtre sur sa naissance.

Agoracritus me semble désigner cet Hyperbolus, qui commence à obtenir quelque influence ; il produit un oracle, dans lequel les qualités du successeur de Cléon sont annoncées. Cléon se désespère. Agoracritus finit la pièce, en

rendant la liberté à deux femmes que Cléon avait fait mettre en prison, et qu'il appelle les anciennes alliances d'Athènes et de Lacédémone.

J'espère, dis-je, à Aristophane, que personne ne nous a entendus; je me rappelle encore la persécution que j'ai éprouvée sur le simple soupçon d'avoir eu part à vos vers satiriques; mais je vous assure, que je vous ai écouté avec autant de plaisir que d'effroi : votre hardiesse est étonnante. Cléon me répondit, en souriant : Si un athénien me parlait ainsi, j'exposerais sa faiblesse sur le théâtre, et le peuple le montrerait au doigt dans le parterre; mais vous êtes éphésien, et vous avez pris l'habitude de respecter et de craindre trop les hommes puissans. — Beaucoup d'athéniens, lui dis-je, ont aussi ce tort; ne dites-vous pas même dans votre pièce, que personne n'a osé faire le masque de Cléon?

Oui, reprit-il; je vous dirai de plus,

que nos deux meilleurs acteurs ont refusé ce rôle, et je m'en chargerai.

Le personnage le plus offensant, lui dis-je, me paraît être celui de ce vieux fou, jouet des ignorans. Cléon n'est qu'un homme; mais le vieux fou est le peuple. — C'est par cette raison, reprit Cléon, que tout le monde s'en amusera, et que personne ne croira être l'objet de cette satire. En attaquant Cléon personnellement, je veux me venger de lui, et je trouve dans son pouvoir même, un plaisir de plus à humilier son orgueil.

Maintenant, lui dis-je, parlons plus sérieusement. Lorsque je réfléchis sur l'origine des écrits dramatiques, et sur les progrès de cet art, je vois que la tragédie s'est perfectionnée au point de représenter avec assez d'exactitude, quelques grandes actions de la vie humaine; la comédie exagère ses difformités, ses ridicules, avec une licence qui rappelle trop souvent ses premiers

essais. Thespis et ses comédiens ambulans, n'avaient pas un autre objet? En existe-t-il aujourd'hui un autre? N'encourage-t-on pas même ce qu'alors on tolérait? Le ridicule qui ne menaçait que les vices des particuliers, dirige à présent ses traits sur les affaires publiques. Les poëtes comiques traitent les actions du gouvernement, avec la même légèreté qu'ils sévissaient autrefois contre les torts des individus.

Quel inconvénient y a-t-il donc, reprit Aristophane, à montrer les objets tels qu'ils sont, à les dépouiller de leurs fausses et brillantes couleurs? Vous gâtez l'esprit du peuple, si vous le flattez; vous l'habituez à craindre la vérité, les conseils, tout ce qui peut l'empêcher de mériter des reproches; vous nuisez à ses intérêts, en ne l'éclairant pas sur les événemens qu'il juge mal, sur les hommes qu'il approuve. Il faut, pour lui être véritablement utile, lui parler avec autant de liberté que de

franchise, et attaquer ses torts, pour conserver son honneur.

En vérité, lui dis-je, les athéniens portent le besoin des conseils, plus loin que les monarques de l'Asie; ceux-ci se contentent d'un seul esclave, qui, tous les matins, à leur réveil, leur dit : vous êtes mortels; mais il n'en paient pas d'autres pour se moquer de leurs manières, et leur répéter qu'ils sont des tyrans ou des fous, ainsi que cela se fait à Athènes.

Je vois, reprit Aristophane, que vous ne connaissez pas nos gouvernemens populaires. — Si, continuai-je, le peuple se corrigeait de ses erreurs, lorsqu'il les connaît, j'admirerais sa patience, sa sagesse et vos censures; mais il persiste dans ses torts, il les renouvelle et n'apprend avec vous, qu'à rire des reproches qu'il mérite.

Et votre ami Socrate, s'écria Aristophane, ne rit-il pas des pratiques superstitieuses du vulgaire, et cependant

il s'y conforme. Euripide ne méprise-t-il pas la théologie des poëtes, et cependant il en fait un grand usage dans ses pièces.

Nous ne serons jamais d'accord sur ce point, lui dis-je; mais expliquez-moi une autre chose que je ne puis comprendre. Vous reprochez souvent aux poëtes tragiques, leur impiété; vous condamnez dans vos écrits, la négligence de ceux qui ne se conforment pas au culte prescrit par vos législateurs, et, en même-tems, vous ne vous faites aucun scrupule d'introduire sur votre théâtre, ces mêmes divinités, sous les traits les plus vils, les plus odieux.

Par Hercule! dit Aristophane, vous devenez bien grave pour moi; au reste, votre objection n'est fondée que sur une méprise. N'avez-vous donc pas assez vécu à Athènes, pour savoir que les grecs ne pardonneraient pas plus à Aristophane, un ridicule sur la religion de leur pays, qu'à Euripide, une attaque

contre les vertus morales [1]. Pourquoi tolèrent-ils donc ce que je dis? C'est qu'ils connaissent la différence qui existe entre les fables des poëtes, et la théologie des législateurs, entre les dieux d'Homère et ceux de Solon. Le Jupiter de la poésie est un composé bizarre des passions les plus dépravées, mais le Jupiter de l'état est le père et le roi des dieux et des hommes. Vous voyez donc que les libertés que je prends à l'égard de ces divinités, créées par la licence des poëtes, ne doivent pas m'empêcher de rendre hommage à ces dieux, dont le culte doit être respecté.

Je ne sais pas, lui dis-je, si le peuple songe à faire toutes ces distinctions, lorsqu'il écoute une comédie; mais quoique vous traitiez si légèrement les fables d'Orphée, de Linus, de Musée et d'Homère, il me semble que vous devriez être plus juste à l'égard des ouvrages de leurs dignes successeurs,

[1] *Voyez* la Lettre XCIV.

Eschyle, Sophocle et Euripide, dont vous vous moquez avec autant de gaîté que de danger pour l'art même et pour vos succès.

Comment donc! s'écria Aristophane, une bonne parodie est un éloge de la pièce et du poëte, et il en est peu qui méritent cet honneur!

Après quelques réflexions sur les abus de la parodie, et la licence des moyens employés dans la comédie, je dis à Aristophane : Exposez donc le vice, attaquez-le, sans insulter le vicieux; ranimez la vertu dans une conscience dépravée, sans exciter le mépris général ou la haine. Un peintre nous représente Vénus sous les traits réunis des beautés les plus parfaites; de même, le poëte doit réunir les difformités morales, que la faiblesse humaine lui présente; il montre tous les caractères, et n'en désigne aucun. C'est ainsi que l'abeille fait son miel avec le

suc de toutes les fleurs et n'en déchire aucunes.

Cléander, reprit Aristophane, je ne veux pas disputer plus long-tems avec vous, quoique j'aie évidemment raison. Cela me rappelle ce que Thucydide disait de Périclès : lorsque je discute avec lui, je suis, même avec la certitude d'avoir raison, toujours tenté de revenir à son avis.

C.

LETTRE CLXVI.

Orsames, à Cléander.

Toaces.

Toutes les affaires cessent, comme vous le savez, pendant les fêtes qu'on célèbre au commencement de l'année [1].

[1] Suivant Hyde, dans son ouvrage *de Relig. Vel. Pers.* la principale fête des anciens perses se célébrait pendant les dix derniers jours de l'année, en mémoire de la création qu'ils plaçaient à cette époque.

Artæus passa ces jours de loisirs, au milieu de sa famille, presque tentée de murmurer quelquefois de la constante et utile assiduité avec laquelle il remplit les devoirs de sa place, parce qu'elle nous prive du plaisir de le voir. C'est la première fois qu'il est venu à Taoces, depuis que nous l'habitons. Il a paru satisfait des embellissemens déjà terminés, et de ceux que nous projetions. Souvent il nous donne, à cet égard, d'excellens avis, que toujours nous nous empressons de suivre.

Nous étions un soir assis auprès de lui, sur la grande terrasse d'où l'on a la vue du golfe. La fraîcheur de l'air, la tranquillité de la mer, les brillantes couleurs du ciel, dans le moment où le soleil est près de quitter l'horizon, avaient successivement été le sujet de quelques observations du vénérable Artæus ; ma Parmys, en jetant sur lui un de ces regards touchans, dont le charme est toujours nouveau pour moi, et après

avoir pressé avec affection, les mains de ce père tant aimé, lui dit : Je ne serai pas assurément soupçonnée de vouloir diminuer cette impression vive, que la contemplation des beautés de la nature, semble produire sur mon père; mais comment se peut-il donc que la multitude et l'importance des affaires dont il est constamment occupé, n'aient pas éteint ces goûts simples et heureux, ces amusemens, en apparence si frivoles, de ceux qui vivent loin du tumulte des cours?

Eh quoi! s'écria Artæus, n'est-ce donc pas assez d'en être souvent privé, et nous serait-il interdit d'en jouir quelquefois et de les désirer toujours ? Les occupations qui nous en éloignent, ajoutent encore au desir d'y revenir. Ce n'est pas seulement par leur variété, qu'ils nous plaisent, c'est par leur nature même; ils nous offrent autant de motifs d'admiration, que de moyens de délassement.

Il est un terme à nos travaux, et il commence cette retraite paisible, cette vie heureuse, qui est toujours le but qui nous console, et que nous désirons. Votre Cléander, continua-t-il, en s'adressant à moi, pense aussi de même. Il voudrait terminer sa carrière politique, il en parle souvent dans ses lettres à Gobryas, et, sans cesse, il jette ses regards sur les bords du Pactole, où le roi lui a assuré une récompense digne de ses services.

Il est donc, lui dis-je, sur le point de quitter la Gréce? — Non, reprit Artæus, les circonstances actuelles de nos affaires politiques dans ce pays, l'en empêchent ; mais sa conduite a été si parfaite, et son desir de se retirer est tellement sincère, que j'appuierai vivement sa demande, à la première occasion qui se présentera.

Le plaisir que cette promesse me donna, fut encore augmenté par la certitude que mon père, dans toutes

les occasions où il s'agit de rendre quelque service, fait toujours plus qu'il ne projette. Ainsi, Cléander, vous serez bientôt rendu à vos amis. Je suis impatient de vous faire connaître combien je suis heureux : mon cher Cléander ne croira pas que c'est parce que, successeur de Sisamnes, je suis, jeune encore, au nombre des premiers satrapes de l'empire, parce que je commande dans l'Hyrcanie, ou parce que mes possessions sont immenses. Sisamnes m'a donné plus encore, lorsque sa main mourante me donna sa fille. Sa figure, son maintien, sa voix, tout exprime en elle cette douceur aimable, cette modestie touchante, cette dignité de bienveillance, qui caractérisent d'une manière si distinguée son excellent esprit, son jugement solide, et cet art parfait à qui rien n'échappe. La fermeté de son caractère n'a été éprouvée que dans des circonstances peu importantes ; mais je n'en puis douter, elle serait la même

dans toutes les occasions. Elle est bonne, affable, délicate; je puis épancher dans son ame aimante, toutes les peines que j'éprouve, et j'oublie, en les lui racontant, les intrigues de cour, les affaires publiques, dont cette confiance intime me fait supporter les soins, les fatigues et l'ennui. Toujours mêmes plaisirs, mêmes goûts pour les mêmes amusemens, même bonté pour les accroître, même complaisance pour les partager; nous sommes toujours ensemble, et cependant toujours plus heureux.

Nous n'habitons pas seuls cet immense palais; des amis de choix ajoutent aux agrémens qu'il nous offre. Azane ne nous quitte jamais; elle a plus de vivacité dans l'esprit que Parmys, mais elle est bonne et aimable comme sa sœur. La fille de Destoor [1] de la Sogdiane, a été élevée dans cette

[1] Destoor est un titre de haute dignité parmi les mages. Hyde l'écrit *destur*, et dit qu'il y en avait un dans chaque province.

famille, et nous l'aimons comme une parente. Vous la connaissez par l'hymne à la Nuit, et en la nommant la dixième Muse, vous n'avez point exagéré l'éloge qu'elle mérite.

Mes anciens compagnons d'étude dans la Bactriane; quelques jeunes nobles qui me sont attachés: telle est notre société. Venez, Cléander, la rendre encore plus aimable. Parmys et Azane ne le désirent pas moins que moi.

Que j'aurais été malheureux dans une autre famille, et combien mon effroi et ma satisfaction semblent redoubler, lorsque je considère les femmes de la cour! Ce sexe s'est encore, plus que le nôtre, éloigné de l'ancienne sévérité des mœurs persannes. La modestie, les vertus domestiques, sont aujourd'hui les objets du ridicule. Les appartemens des femmes n'offrent plus cet air de pureté inviolable, qui autrefois les environnait. Les plaisirs frivoles, les craintes absurdes, les désirs sans bornes, des folies

sans nombre, contribuent trop souvent au désordre qui trouble la vie, et quelquefois au vice qui la déprave.

Vous ne verrez rien de semblable à Taoces; tout ici est calme, simple et naturel; les usages nouveaux ne valent pas les nôtres. Venez donc bientôt vous réunir à nous, à nos conversations, elles sont imparfaites sans vous. Nous écouterons avec un vif intérêt, le récit de chacune des circonstances de vos importantes négociations et de vos voyages. Nous ne vous laisserons point aller en Lydie. Libre, indépendant, vous serez avec des amis vrais, empressés, attentifs, et jamais importuns. Jetez-vous donc aux pieds d'Artaxerxès, et envoyez, mon cher Cléander, vos dernières dépêches au conseil des Sept.

W.

LETTRE CLXVII.

Cléander, à Harbahal de Sidon, amiral de Perse.

Athènes.

J'ai souvent été révolté de notre manière aussi inhumaine que dangereuse d'armer nos flottes et de recruter nos armées ; est-ce en enlevant de force les habitans des villages, ou en les conduisant enchaînés à bord des vaisseaux, qu'on peut en faire de bons soldats, ou des marins habiles ? Rebutés, mécontens, ils sont toujours disposés à se mutiner ou à fuir, et les provinces sont inutilement privées d'hommes dont les travaux enrichiraient le sol par la culture et l'embelliraient par des plantations.

Le relâchement de la discipline est encore un autre danger qui menace nos flottes ; on pourrait en citer plusieurs exemples dans la dernière guerre. On

m'a assuré que des commandans avaient fui devant des forces inférieures, abandonné les vaisseaux marchands qu'ils escortaient, et manqué les plus favorables occasions d'agir. Cependant aucunes punitions ne réprimaient de semblables fautes, et de légères réprimandes les faisaient à peine remarquer.

L'inactivité de la paix n'a pas peu contribué aussi à rendre nécessaires de très-grandes réformes. Le public les attend de vous, de votre fermeté, de votre sagesse, d'un vaillant officier qui n'est point parvenu au poste éminent qu'il occupe, par la faveur, l'intrigue, mais par ses talens, ses services, son expérience et son courage.

Vous me pardonnerez, mon brave ami, de vous parler avec cette liberté, sur un sujet qui m'est aussi étranger qu'il vous est parfaitement connu; mais j'ai dû être frappé de l'exemple que nous offre cette république qui, par ses forces navales, s'est élevée à un si

haut degré de réputation, de puissance et de splendeur.

Avant cette guerre [1] le commerce était dans l'état le plus florissant. Tous les vaisseaux marchands de la Grèce relâchaient en Syrie; ils y trouvaient le débit le plus prompt et le plus avantageux de leurs marchandises; ils les remplaçaient par divers objets qu'Athènes leur fournissait, tels que l'huile, le miel, le blé ou les marchandises étrangères qui se trouvent toujours dans les riches magasins de ses négocians. Leur correspondance avec la Sicile, Chypre et les côtes de l'Asie mineure, leur procurait tout en abondance et à un prix très-modéré. Athènes est le seul état où l'opulence générale ait l'avantage particulier de mettre dans l'aisance, les dernières classes du peuple. La multiplicité des sacrifices publics où l'on dis-

[1] Plusieurs observations de cette lettre sont confirmées par Xenophon dans son traité, περὶ πολιτείας et περὶ πόρων.

tribue aux pauvres des portions de viande et de pain; le grand nombre des édifices publics, tels que les bains, les gymnases élevés aux frais de l'état pour l'utilité de tous les citoyens, contribuent à cet effet très-remarquable de l'influence du commerce, sur le bonheur d'une nation.

Les athéniens ont sans doute beaucoup souffert, pendant cette dernière guerre; mais il serait aisé de prouver que leurs pertes, à cet égard, ont été moindres que celles du Péloponèse. Depuis l'événement de Pylus, les flottes athéniennes sont maîtresses de la mer, sans aucune opposition; non seulement elles sont supérieures aux escadres dispersées de l'ennemi, mais assez nombreuses pour assurer les avantages de leur commerce et nuire beaucoup à celui des autres états; ce qui est de la plus haute importance pour déterminer les puissances neutres à s'attacher exclusivement aux relations commerciales

qu'elles entretiennent avec cette République.

Une autre supériorité incontestable que les athéniens doivent à leurs forces navales, est de pouvoir toujours prévenir ou punir la révolte de leurs alliés, soit en alarmant leurs places maritimes, soit en attaquant leurs côtes, ou en s'emparant de quelques points importans, comme ils l'ont fait cette année dans la Laconie, et en rendant inutiles, par des invasions soudaines, celles de leurs ennemis, forcés de se retirer, pour s'occuper de leur propre défense.

Il ne faut pas opposer à ces avantages publics, les pertes éprouvées par quelques particuliers, l'appauvrissement instantané des propriétaires de terres. Le commerce des Athéniens s'est soutenu et s'accroîtra encore, s'ils n'exagèrent pas leurs espérances, et s'ils n'ont pas à supporter l'influence de la Perse dans le parti contraire.

Si les Athéniens transportaient leur

gouvernement, soutenu par leurs forces navales, dans une île voisine, lors même qu'elle ne serait pas aussi étendue que l'Attique, on peut assurer qu'ils doubleraient encore leur puissance. La difficulté des invasions dont elle est sans cesse menacée, tarirait la source de ces animosités perpétuelles des citoyens les uns contre les autres. Les cultivateurs, dans leur situation actuelle, voient sans cesse leurs terres ravagées; et tandis que la guerre les ruine, elle enrichit l'armée de mer et de terre. Les uns ont donc des motifs raisonnables pour demander la paix; les autres ne manquent pas de leur en faire un continuel reproche, ou de les accuser de souhaiter des succès aux lacédémoniens, et les dissentions se perpétuent. Elles seraient plus vives encore, si les alliés se rendaient maîtres de quelques forteresses considérables dans l'Attique, et il est étonnant qu'ils ne l'aient pas encore tenté.

On peut aussi conclure de ces observations, que sans un commerce étendu, jamais la Perse n'aura une véritable puissance navale. C'est le commerce qui produit cette race hardie et nombreuse de marins vigoureux et d'officiers habiles; c'est le commerce qui perfectionne la construction des vaisseaux, en exerçant le talent des ingénieurs, et en les tenant dans une activité continuelle: sans les demandes que le commerce occasionne, les magasins ne seront même jamais suffisamment approvisionnés de tous les objets nécessaires, pour réparer une défaite ou profiter d'une victoire.

C'est à vous qu'il convient de déterminer si le plus puissant et le plus riche monarque doit même penser à établir sa puissance sur les mers, s'il n'a pas long-tems auparavant encouragé tous les arts qui ont besoin de la paix, la navigation et le commerce. En agissant autrement, son empire imaginaire sur

cet élément inconstant, s'écroulerait au premier revers de fortune, et ressemblerait, dans sa frêle durée, à cet insecte éphémère de l'Hypanis [1] qui ne voit jamais la fin du jour où il est né. Adieu.

P.

LETTRE CLXVIII.

Cléander, à Smerdis.

Si la religion des perses avait besoin d'éloge, il se trouverait dans la comparaison qu'on pourrait en faire avec la religion des athéniens. L'une est fondée sur l'adoration unique d'un Etre suprême et les devoirs qui en dérivent, et elle s'est conservée pure au milieu d'une longue succession de siècles. L'autre, toujours variable, augmente sans cesse le nombre de ses divinités et elle

[1] Fleuve dans la Sarmatie, maintenant appelé le *Bog*.

altère conséquemment les cérémonies de son culte.

Les institutions religieuses des athéniens se sont ressenties des progrès successifs des institutions sociales. La complaisance avec laquelle ils ont adopté les Dieux étrangers, ajoute encore au nombre toujours croissant des Dieux nouveaux qu'il leur plaît de créer, par un acte solennel du grand conseil.

Les athéniens ne peuvent-ils concevoir un Dieu unique, dont la vue infinie embrasse toute la création, et dont le pouvoir régulateur dirige toute les parties de l'univers? Pensent-ils que tant de soins puissent troubler son bonheur, et ne soient pas dignes de sa toute-puissance?

Ils ont partagé le gouvernement du monde entre un nombre prodigieux de divinités tutélaires dont chacune a une juridiction particulière et très-distincte, son culte et ses intérêts particuliers, ses cérémonies et ses ministres. Mais en

limitant ainsi les attributions et l'autorité de leurs Dieux, ils observent avec soin les devoirs religieux qu'ils prescrivent. Rien ne se fait que par eux, et ils invoquent leur puissance dans toutes les occasions. Lorsqu'ils leur adressent leurs prières, ils ont à la main des branches vertes de laurier ou d'olivier; ils ont la tête couronnée de fleurs. Ils attachent à toutes ces cérémonies un sens mystique, dont peu de gens ont le secret.

La posture du suppliant n'est pas toujours la même; les circonstances la déterminent; elle est plus ou moins humble, suivant la détresse qu'on éprouve ou la puissance reconnue de la divinité qu'on invoque. Ils se prosternent quelquefois à la porte du temple; souvent ils embrassent les pieds ou les genoux de la statue; dans les cas pressans, ils veulent en toucher le menton ou les joues, et, comme on l'imagine bien, ces statues, étant destinées à être les représentans visibles des divinités,

ils prodiguent les ornemens, soit à la rareté de la matière ou à la délicatesse de l'ouvrage.

Elles sont bien plus imposantes, nos représentations mitriaques, et bien plus propres à exciter notre admiration, et à éclairer notre raison. Elles sont, non-seulement un magnifique symbole de la gloire divine et de sa présence, mais elles contribuent encore à l'instruction des adorateurs, en gravant dans leur esprit, une connaissance générale du système planétaire.

Les athéniens ont aussi des cérémonies particulières, pour exprimer l'espèce de service qu'ils demandent ou pour eux seuls, ou pour en partager les bienfaits avec leurs alliés. Les spartiates, à cet égard, sont moins exigeans, plus réservés; ils demandent seulement ce qui peut contribuer à leur gloire et à leur bonheur, sans spécifier d'une manière particulière et positive, les graces qu'ils sollicitent.

Dans les occasions importantes, toutes les affaires sont suspendues; leurs cérémonies religieuses les occupent uniquement, et les statues de leurs dieux, auxquelles ils paraissent supposer quelque degré d'intelligence, sont quelquefois placées sur des lits de marbre ou de bois, pour assister aux fêtes qu'on célèbre. Ils ont des hymnes, des prières pour les inviter à résider parmi eux. Leur arrivée est accompagnée de grandes solennités, qui se renouvellent encore à leur départ.

Lorsqu'ils se disposent à assiéger une ville, ils cherchent, par d'autres cérémonies, à mettre dans leur parti, les dieux qui la protègent; ils leur promettent une réception honorable. Il en est d'autres qui prétendent avoir des relations plus particulières avec les dieux, et qui leur parlent dans une langue inconnue. Leur intention est, sans doute, de tromper plus facilement le peuple ignorant, crédule, et toujours disposé à

écouter avec plus de respect, ce qu'il ne peut entendre.

Près du foyer, qui est la place consacrée aux dieux domestiques, ils ne prient point; leur silence, l'humilité de leurs attitudes, leur paraissent être les seules supplications convenables; cependant il est des cas extrêmes, où ils s'arrachent les cheveux avec fureur, et les offrent à leurs divinités.

Ils ont à Sparte, une odieuse coutume dont je ne puis parler sans indignation. Dans une de leurs principales fêtes, ils déchirent à coups de verges, des enfans devant un autel de Diane, et ils croient que le sang qu'ils répandent est très-agréable à la déesse; les parens de ces jeunes victimes, sont ordinairement présents à cette cérémonie, et les encouragent à supporter cette pieuse et atroce discipline, avec une fermeté digne de l'éducation lacédémonienne. N'est-ce pas, vénérable Smerdis, assimiler les dieux aux tyrans, et n'est-il pas

horrible de croire qu'on puisse plaire à la bonté et à la suprême justice, par la barbarie la plus atroce et la plus impie ?

G.

LETTRE CLXIX.

Cléander, à Smerdis.

Les cérémonies du sacrifice sont les plus solennelles de ce culte si bizarre ; mais les intentions ne paraissent plus en être les mêmes. Ils étaient un témoignage de reconnaissance et de soumission ; ils ne sont plus qu'un hommage, qui a pour objet d'obtenir la faveur des dieux, et de les engager plus particulièrement dans les intérêts de celui qui célèbre le sacrifice.

Autrefois on offrait des gâteaux, de l'eau pure, les productions de la terre, et l'on attachait moins d'espérance à la valeur des offrandes, qu'à la pureté

des motifs et à la reconnaissance ; mais aujourd'hui, plus les offrandes sont riches, plus on se croit en droit d'en attendre la récompense.

Les autels mêmes sur lesquels on sacrifie, n'ont rien conservé de leur antique simplicité. Ils n'étaient que de terre ou de gazon ; aujourd'hui ils sont remarquables par le luxe avec lequel ils sont construits, et par les ornemens dont on les enrichit.

Si l'on jugeait de l'état de la religion à Athènes par le nombre de ses autels, on aurait une trop haute idée de la piété de ses habitans. Les temples, les montagnes, les bois sacrés qui les environnent, en offrent un grand nombre, et l'on en trouve encore dans tous les endroits où l'on se réunit pour les affaires et les amusemens, dans les champs, les promenades, les grands chemins et l'hippodrôme. Il en est toujours et par-tout, quelques-uns qui sont prêts, pour ratifier les alliances

particulières, les traités publics, exprimer ses besoins ou montrer sa reconnaissance.

Les diverses situations de ces autels indiquent leur usage. Ceux qui sont consacrés aux dieux célestes, sont élevés au-dessus du niveau du terrain. Les autels des divinités infernales sont au-dessous. Le nombre des degrés qu'il faut monter ou descendre pour y arriver, indique le rang et la dignité qu'on accorde à ces divinités.

Ils s'approchent de ces lieux sacrés, avec des témoignages de vénération dont ils n'oseraient se dispenser. Ils assurent qu'un homme fut dernièrement frappé de la foudre, parce qu'il s'était permis d'approcher d'un autel de Jupiter, sans avoir lavé ses mains. Les esclaves, ceux dont la vie est immorale, ou la naissance illégitime, ne sont admis que dans le temple d'Hercule. On suppose que ce dieu doit être indulgent à l'égard de ces derniers, parce

qu'il n'est pas à l'abri de quelques soupçons sur ce point.

Les athéniens offrent aussi des sacrifices en reconnaissance des bienfaits qu'ils ont reçus de leurs dieux. L'espèce de ces offrandes varie ; chaque divinité paraît avoir son animal de préférence. Une circonstance assez bizarre semble montrer que les athéniens ont quelques doutes sur l'accueil dont ils espèrent que les dieux honoreront le sacrifice du bœuf; le sacrificateur qui le frappe, se sauve en jetant derrière lui la hache dont il s'est servi.

Ils ont aussi d'autres considérations relatives au rang de celui qui offre le sacrifice, ou à l'occasion plus ou moins importante qui en est le motif; et il est, à cet égard, des différences nombreuses dans ces cérémonies, depuis l'hécatombe, jusqu'au denier du pauvre, ou l'humble expression de la reconnaissance, en baisant sa main droite. Je souris quelquefois en admirant la ma-

gnifique et vaine ostentation de la pieuse reconnaissance de ce philosophe grec, qui sacrifia cent bœufs pour remercier les dieux qui avaient bien voulu l'aider à résoudre un problême de géométrie.

Elle était bien plus estimable, la simplicité primitive du culte religieux des athéniens; elle était aussi plus conforme à cette religion dont vous êtes le respectable ministre, et dont les préceptes sont de continuelles leçons de bonté, d'humanité et de reconnaissance.

G.

LETTRE CLXX.

Smerdis, à Cléander.

Les grecs, Cléander, se sont introduits dans nos armées; ils commercent dans toutes nos provinces; ils intriguent à la cour : on retrouve même leurs opinions dans la conversation d'un grand nombre de nos compatriotes. Un de

mes amis, qui, à la vérité, n'est pas un très-zélé observateur de nos institutions religieuses, me disait dernièrement : je me crois obligé d'être vertueux, quoiqu'Oromasde n'ait promis aucune récompense à la vertu.

Cette opinion me parut si nouvelle, que j'hésitai un moment pour savoir si je devais approuver ce désinteressement apparent, ou condamner cet oubli de la bonté d'Oromasde. La règle du juste et de l'injuste, continua-t-il, est applicable à tout; chaque société suppose toujours que tous ses membres la connaissent, et c'est sur cette règle que toutes ses lois sont fondées.

Mon ami, lui dis-je, j'avoue qu'Arimanius seul peut confondre la vérité et le mensonge, la lumière et l'obscurité; lui seul voudrait, pour étendre son pouvoir, détruire cette règle de justice qu'on remarque dans toutes les parties du royaume d'Oromasde. La sagesse de cet être lui montre essentiellement

cette loi, il l'approuve, et rien ne peut l'empêcher de la suivre; mais sera-t-elle un guide suffisant pour l'homme qui trouve tant de difficultés pour l'observer, et tant de moyens pour l'enfreindre?

Si nous supposions que l'homme vertueux la suivra toujours, n'en résulterait-il pas qu'il est donc au dessus même du créateur, puisqu'il se gouverne par les mêmes principes, avec de plus grands dangers, et un désintéressement plus parfait? Cette conséquence de votre supposition suffirait pour vous en montrer la fausseté.

Le bonheur est le principal but de la conduite de chaque individu; mais ce bonheur n'est pas assuré; les moyens d'y parvenir sont très-nombreux, et la connaissance de cette règle suffira-t-elle toujours pour le diriger dans le choix qu'il doit faire? Votre orgueilleux désintéressement, dans une créature aussi misérable que l'homme, n'est donc

qu'une folie ; il faut qu'il espère quelques avantages pour supporter les malheurs qu'il éprouve.

Je ne veux pas nier la vérité et l'universalité de cette loi du juste et de l'injuste ; mais je dois la considérer relativement à notre faiblesse, à notre indépendance, à notre modeste soumission à cet être qui nous créa : cela n'est-il pas de toute justice ? Je serai vertueux, non-seulement par amour de la vertu, mais encore par la crainte de déplaire au souverain dispensateur des récompenses que je dois tâcher de mériter, sans lui demander comment et dans quels lieux il daignera me les accorder.

H.

LETTRE CLXXI.

Cléander, à Gobryas.

Chariclès arriva la nuit dernière, et me remit vos dépêches avec un chiffre

dont je ferai usage dans les circonstances qui exigeront cette précaution. Je ne puis vous exprimer ma surprise et mon effroi, lorsque j'appris la maladie du roi. Toutes les funestes conséquences de l'événement terrible que je redoutais, se présentèrent à ma pensée. Mais comme je sentis vivement aussi la satisfaction que me donna la nouvelle surprenante des bons effets du remède d'Hippocrate !

Je partage vivement, mon noble protecteur, les chagrins que vous cause la conduite de Tériteuchmes. On ne peut imaginer comment un homme qui n'aurait avec vous que des rapports éloignés, et moins encore celui qui, long-tems employé sous vos ordres, a eu de si fréquentes occasions d'admirer ces preuves continuelles que vous donnez de votre fidélité et de votre désintéressement, ait répondu par tant d'ingratitude, aux bontés dont vous avez daigné l'honorer. J'oublie mes propres dangers, en pen-

brillante description de nos fêtes pour l'anniversaire de la naissance du roi. Hélas! mon cher Cléander, Hydaspes n'est plus; nous avons perdu notre aimable ami; nous le pleurerons longtems; il est regretté de tout le monde.

Il faut cependant vous parler de ces fêtes dont il a été la victime; elles ont été célébrées avec une grande magnificence. Après les jours d'audience publique, pendant lesquels le grand roi a reçu les présens des satrapes et des provinces, on a donné au palais du roi, un grand festin, dans cet espace qu'on appelle la cour des jardins [1]. Aucuns des anciens usages n'ont été oubliés; mais il en est un auquel on devrait renoncer;

[1] On trouve une description très-détaillée de ces fêtes dans le premier chapitre du livre d'Esther. On y voit aussi qu'Assuérus désapprouve l'usage de boire avec excès; et si Artaxerxès, comme on peut le croire, est le même qu'Assuérus, comment Hydaspes s'est-il cru obligé de se soumettre à cet usage?

c'est celui de témoigner notre joie, dans ces occasions, par des excès d'intempérance toujours dangereux et si souvent funestes aux hommes les plus sobres. Depuis long-tems Artaxerxès a renoncé à ce singulier usage, ainsi qu'à celui de figurer dans la danse persanne [1].

Hydaspes a été la victime de l'une de ces absurdes coutumes, et peut-être a-t-elle moins contribué à sa mort que la fatigue des soins qu'il se donnait pour bien remplir, dans cette occasion, les devoirs de sa place.

Je n'entreprendrai pas l'éloge d'Hydaspes, il est au-dessus de mes forces. Hydaspes eut toutes les qualités qu'on aime et toutes les vertus qu'on estime. Il jouissait d'un grand crédit et il n'excita point l'envie. Il obtint et conserva la faveur de son prince, parce

[1] *Voyez* Xenoph. sixième livre de l'expédition du jeune Cyrus, où il la décrit ainsi : τέλος δὲ τὸ Περσικὸν ὠρχεῖτο κροτῶν τὰς πέλτας, καὶ ὤκλαζε καὶ ἐξανίστατο.

qu'il la mérita sans recourir à la flatterie qui la déshonore et souvent la fait perdre. Jamais il ne trompa par ces protestations d'amitié, qui trop fréquemment couvrent le désir de nuire. Il montra du courage et du zèle dans toutes les occasions qui touchaient à l'honneur. Ses discours étaient décens, ses actions nobles, ses manières gracieuses. Aimable, gai et poli sans affectation, il n'oubliait aucuns des devoirs de la société. Il connaissait tous les usages et s'y conformait avec l'exactitude qui convenait à son rang et à la place qu'il occupait à la cour; mais dans la vie habituelle, il n'avait plus que cette simplicité toujours prévenante, qui exclut toutes les gênes inutiles, en respectant toutes les convenances.

Hydaspes, par la dignité de sa conduite, donnait aux étrangers, et aux ambassadeurs des puissances étrangères qu'il présentait au roi, la plus haute opinion de la politesse des perses. Il

faisait aimer nos coutumes à ceux qui étaient le plus attachés aux usages de leurs nations. Vous qui, par votre correspondance avec lui et une longue intimité, deviez le connaître, vous savez combien il était aimable avec ceux qu'il aimait. Tous ses souvenirs ajoutent à nos regrets, et ceux du roi dispensent de tout éloge. Je m'honore tellement d'avoir été son ami, que si mon nom est connu de la postérité, je voudrais qu'il ne le fût que par le souvenir d'Hydaspes, et qu'on dît seulement : Intaphernes fut son ami.

L.

LETTRE CLXXIII.

Cléander, à Hyllus.

Mon frère t'a placé dans mes domaines du Tmolus ; sois diligent, fidèle. Autrefois esclave laborieux dans les anciens jardins de Crésus, tu mériteras

l'emploi moins pénible de directeur des ouvrages que je projette de faire dans les trois villages dont le roi a daigné me faire l'honorable présent. Les habitans négligeaient de payer ce qu'ils doivent; exige cette portion de leurs récoltes qu'ils étaient obligés d'apporter aux collecteurs royaux. S'ils refusent, dis-leur que le gouverneur de Sardes t'enverra des soldats qui seront logés à discrétion chez les contribuables en retard.

A la dernière pêche de l'or, on a vu quelques habitans qui, bravant les officiers de la trésorerie, ont eu l'audace d'entrer dans le Pactole. Que les coupables soient connus et empalés : je serais ingrat si je ne réprimais pas un brigandage nuisible aux intérêts du roi.

Reçois Téléphanes comme mon ami. Il s'occupera de quelques changemens dans mon habitation ; il posera les fondemens d'un temple au feu sacré ; qu'il ait les matériaux et les ouvriers néces-

saires. Tu trouveras les pierres dans la carrière qui est de l'autre côté de la montagne ; mais qu'on cesse de dégrader le tombeau d'Alyattes [1]. Je veux même qu'on restaure ce vénérable monument. Téléphanes fera travailler à la base, aux cinq pyramides, et rétablira les inscriptions ; ensuite, tu planteras dans le milieu un bosquet de hêtres, entouré de pins, à des distances convenables.

Une double avenue de platanes, conduira du temple au château ; tu orneras par des arbres indiqués par la nature du sol, les bords du lac de Gygès. Les bustes en marbre du roi, de Mégabyze et de Gobryas, orneront le portique d'été. Téléphanes distribuera dans les jardins, les autres statues et les vases.

[1] Hérodote dit que cet ouvrage était prodigieux, sans être cependant comparable à ceux d'Egypte et de Babylone. Une montagne de terre, élevée sur un entassement de pierres, formait un cercle de 1,300 pieds de diamètre. Près de ce monument était le lac de Gygès.

Tu recevras d'Ephèse, douze chiens de Sparte ; l'hilote qui les conduit, est chargé de les nourrir et de les dresser ; tu lui procureras ce qui lui sera nécessaire. Prépare un enclos sur les bords de la rivière, pour y recevoir des chevaux de l'ancienne race persanne, qui sortent du haras royal de Nysæa ; et un autre pour des chameaux de l'Arabie, qu'Orsames doit m'envoyer.

Conserve aussi avec le plus grand soin, les arcs de Scythie et les sabres de Damascus que ce satrape m'a promis. Tu donneras pour lui à ses esclaves, dix mesures de safran, et qu'il soit bien choisi. Bon Hyllus, j'envie les soins dont je t'accable ; je voudrais partager tes occupations champêtres. Sois certain de conserver ton emploi, si tu le mérites par ton exactitude : ton maître attend avec empressement, l'instant où il ne sera plus que ton heureux compagnon d'agriculture.

W.

LETTRE CLXXIV.

Cléander, à Terybazus.

Je prévoyais depuis long-tems la mauvaise conduite de Timoclès; je voudrais avoir seul à me plaindre de sa perfidie, et que vous n'eussiez pas à lui reprocher son ingratitude. Sa fuite et la perte de vingt talens qu'il vous a dérobés, vous ont appris à connaître cet homme coupable, et à me rendre plus de justice. Je ne crains plus les menées sourdes de mes ennemis, vous m'avez promis votre appui, et je devrai plus encore à votre bienveillance, après tout ce qui s'est passé, que je n'oserais espérer d'une amitié dont rien n'aurait interrompu les trop favorables préventions.

Vous voulez savoir quelles sont les sources des richesses de cette nation et ses revenus. Les carrières de marbre du mont Hymette; les mines d'argent de

Laurium, entre le Pyrée et le cap Sunium, sont pour les athéniens des ressources considérables.

Ils fournissent du marbre aux autres états de la Grèce, et à quelques parties de l'Asie mineure : ils en font eux-mêmes un emploi considérable pour l'ornement de leur ville. Leurs mines enrichissent l'état et les particuliers : ils en permettent aussi l'exploitation aux étrangers. Leur but est de mettre beaucoup d'argent en circulation ; plus il s'en exporte, et plus le trésor public gagne par les droits établis sur les mines et sur les importations qui se font en denrées des autres contrées. Ce n'est que depuis Thémistocle qu'on a établi des taxes sur les mines. Il les proposa pour subvenir aux dépenses de la guerre que les athéniens avaient à soutenir contre le peuple d'Ægina.

Permettez-moi de vous parler d'un projet relatif aux travaux de ces mines. On se plaint de manquer d'ouvriers.

La République ne pourrait-elle acheter des esclaves qu'elle louerait aux entrepreneurs ? Distingués par une marque particulière, disciplinés avec soin, ils seraient en tems de guerre, employés sur les flottes ou dans les armées ; au moins on pourrait s'en servir pour défendre les forteresses d'Anaphlysium et de Thoricus, qui protègent les mines au midi et au nord, et qui sont séparées par une distance de soixante stades.

Ne pourrait-on, entre ces deux forts, en élever un troisième, qui serait un point de ralliement en cas de danger, et mettre ainsi les mines à l'abri de tous les dangers, si quelques invasions avaient lieu ? Ce fort serait situé à cinq cents stades de Mégare et à six cents de Thèbes. L'ennemi forcé de passer par Athènes, ne pourrait y envoyer des forces suffisantes pour s'en emparer. On ajouterait encore aux moyens de défense, de richesses et de population, en encourageant les établissemens des étran-

gers, soit à Athènes ou dans les environs, ou près des mines.

Les athéniens, par respect pour Thésée, tiennent à un préjugé qui leur est nuisible. Sans doute, à l'époque où Thésée réunit les douze villes de Cecrops, il agit avec sagesse; mais la Grèce devenue plus puissante doit agir d'après d'autres principes; et cependant les athéniens, dans la crainte d'affaiblir leur capitale, ne veulent pas qu'il s'élève d'autres villes dans l'Attique, et ils se bornent à fonder des colonies étrangères, comme cela vient d'avoir lieu à Thurium, pour obvier aux dangers qu'ils redoutent d'un trop grand accroissement de la population.

Les revenus annuels de la République sont de deux mille talens; cette somme se compose de la taxe sur les mines, des droits prélevés au Pyrée, des coupes de bois sur les bords de l'Ilissus et sur les montagnes; des divers impôts sur les marchands, les artisans, les étran-

gers et les affranchis ; des amendes judiciaires très-fréquentes, parce que ce peuple factieux et opiniâtre est aussi très-enclin à la chicane : le dixième de ces amendes est consacré à Minerve, le cinquième aux autres dieux, et le reste est versé dans le trésor public.

Telles sont les principales parties des revenus d'Athènes, mais la plus solide est la recette annuelle des contributions payées par les alliés. Elles commencèrent à l'époque de l'invasion de Xerxès, et continuent sous le prétexte de se mettre ainsi toujours en état de repousser celles que les perses voudraient encore tenter. Aristide fut le premier qui les recueillit, elles se montèrent à quatre cent soixante talens ; sous Périclès, elles s'élevèrent à six cents, et Cléon qui avait tant blâmé cette augmentation, les porta à huit cents. Elles s'augmenteront encore, si le peuple ajoute les dépenses qu'entraîne son amour pour les spectacles, les monu-

mens, les embellissemens, aux frais d'une guerre longue et ruineuse. Quel que soit le nombre des tribunaux et des juges, cent cinquante talens suffisent pour cet objet; les autres revenus de la République, sont la proie des chefs avides et corrompus qui en dirigent l'administration.

Le président des *Prœdroi* a les clefs du trésor, mais il ne les garde qu'un seul jour; telle est aussi la durée de sa présidence. On ne donne jamais les clefs deux fois à la même personne.

Le seul trésor de l'état est dans la citadelle. En Perse, Suse, Persépolis, Pasargada et Damascus, peuvent à peine contenir celui de l'état. Comment l'Asie si magnifique, si riche, si vaste, peut-elle craindre l'Attique, si pauvre, si peu considérable? Tels sont les dangers du luxe.

Les administrateurs des revenus d'Athènes, sont très-nombreux; cela ne peut être autrement : dans un gouver-

nement semblable, les ministres multiplient les emplois, pour se faire un parti considérable. Les divers impôts sont payés en monnaies d'or et d'argent. Cela n'est point ainsi en Perse ; nos pièces ne sont ni frappées, ni divisées de cette manière, malgré les avantages qui pourraient en résulter, et les tentatives faites à cet égard. Darius s'est immortalisé par les pièces d'or qui portent son nom. Aryandes qui essaya de mettre en circulation une dragme d'argent, déplut à son maître, et il périt. C'est à vous qu'il est réservé de faire de nouveaux essais plus heureux. Artaxerxès ne croira pas que sa gloire ait rien à redouter de tout ce qui peut contribuer à la splendeur de son règne, et à la félicité de son peuple.

Cependant on peut trouver plus de justice et même de grandeur, dans le paiement en denrées des contributions dues au roi. Chaque province lui présente les productions de son territoire.

L'Arménie fournit annuellement au haras de Nisæa, vingt mille chevaux ; l'Egypte donne une grande quantité de blés, et la Lydie mille lingots d'or. Trois villes très-riches sont distinguées par des noms qui indiquent l'emploi de leurs taxes ; *le voile, la ceinture* et *le manteau de la reine :* d'autres se nomment encore aujourd'hui *le pain, le vin, le vêtement* de Thémistocle, et seront ainsi des monumens durables de la magnificence royale.

C.

LETTRE CLXXV.

CLÉANDER, à GOBRYAS.

Athènes, le 14 de Pyanepsion.

VOUS savez qu'Artaphernes a été arrêté à Eione ; et vous serez moins surpris de son arrivée à Athènes, que je ne l'ai été moi-même, parce que j'ignorais ce premier événement de son voyage.

Je rencontrai hier matin un de mes amis qui allait au Pyrée, et il m'apprit qu'une galère persanne y avait conduit un satrape de la plus haute distinction. Je crus d'abord que c'était un ambassadeur envoyé par Artaxerxès; et comme son arrivée n'avait pas été annoncée, je présumai qu'il avait la mission la plus importante, puisqu'on avait jugé nécessaire de garder un aussi profond secret. Nous aperçûmes bientôt une foule très-considérable, au milieu de laquelle marchaient des soldats, et l'archonte Polémarque, qui conduisaient au Prytanée un vieillard d'une physionomie grave et noble; je reconnus bientôt Artaphernes, mon vénérable protecteur et mon ami.

Ne pouvant dissimuler mon trouble, je m'échappe, je fuis, j'arrive chez Cléon, je suis forcé d'y attendre longtems, parce qu'il était occupé d'affaires importantes avec quelques magistrats, et plusieurs chefs du parti populaire.

Aussitôt qu'ils furent sortis, il vint à

moi, et me dit qu'il voyait avec une peine extrême ce qui venait d'arriver à Artaphernes, parce qu'il craignait qu'il ne s'ensuivît une rupture avec le grand roi, qui ne pouvait s'attendre à un semblable traitement, après tous les témoignages du respect que la République avait manifesté à son égard. Il ajouta qu'il espérait cependant une conclusion plus heureuse, et peut-être une union plus intime entre les deux états, si l'on conduisait cette affaire avec beaucoup de modération.

Aristide, continua-t-il, petit-fils du grand Aristide, recevait les tributs dans la Thrace; soupçonnant avec raison qu'un satrape qui traverse cette contrée, était envoyé pour traiter avec les ennemis d'Athènes, il a osé l'arrêter et le conduire ici. Les papiers de l'ambassadeur justifient Aristide; une lettre d'Artaxerxès aux lacédémoniens, autorise Artaphernes à leur faire des propositions et à écouter celles qu'ils vou-

dront lui adresser : d'autres instructions plus détaillées indiquent les conditions de ce projet d'alliance avec Sparte.

Cléon me promit cependant qu'on aurait les plus grands égards pour Artaphernes ; il m'assura que les athéniens étaient disposés très-favorablement à cet égard, et que lui-même, reconnaissant des bontés du roi, ne négligerait rien pour qu'il n'eût point à se plaindre de cette apparente violation du droit des gens. Cléon me dit aussi que, dans peu de jours, on proposerait à l'assemblée du peuple, d'envoyer des ambassadeurs à la cour de Suse, et de prier Artaphernes de les accompagner. Pendant ce tems, ajouta-t-il, nous pourrons, dans nos conférences particulières, discuter le projet, les bases et les conditions d'un traité qui sera ensuite l'objet des discussions publiques.

Je l'avais écouté sans l'interrompre, et je lui répondis que je devais attendre les ordres du roi sur un événement aussi

imprévu, mais qu'il me paraissait de toute justice que les athéniens se hâtassent de désavouer et de punir la hardiesse coupable d'Aristide; je lui dis aussi que je croyais devoir suspendre nos conférences, jusqu'à ce que la volonté du roi sur cet événement fût connue, parce que tous les projets de paix que nous pourrions faire deviendraient inutiles, si Artaxerxès jugeait à propos de recourir à la voie des armes, pour obtenir justice de cet attentat.

Cléon m'embrassa en me quittant, et me dit : Cléander, conduisez cette affaire avec modération, et elle se terminera mieux que vous ne paraissez le croire. Je lui répondis que je devais rendre un compte exact de ce qui venait de se passer, mais que la sagesse du roi ne devait laisser rien à craindre, ni attendre de mes observations.

J'ai vu Artaphernes au Prytanée; il y est traité d'une manière plus distinguée que les ministres des autres états

La lettre qu'il vous adresse cette nuit par un astanda, contient tous les détails de cet événement, et les raisons qui le déterminent à accompagner les ambassadeurs qu'on projette d'envoyer à la cour de Perse.

Vous désirez, sans doute, savoir si Aristide a reçu des ordres secrets pour arrêter Artaphernes, ou si, comme Cléon me l'a affirmé plusieurs fois, il n'a suivi que sa propre volonté, enfin s'il est bien certain que les magistrats n'ont appris ce fait que par l'arrivée d'Aristide au Pyrée avec son prisonnier.

J'ai fait beaucoup de recherches à cet égard. Les hommes les plus distingués par leur sagacité, ne m'offrent que des conjectures incertaines ; les uns assurent qu'Aristide n'a agi que d'après les ordres secrets de Cléon et les conseils de ses amis ; les autres disent secrètement à tout le monde, que c'est une ruse de Nicias pour contraindre les athéniens à

conclure la paix avec la République de Sparte. Je crois qu'Aristide, audacieux, entreprenant et inconsidéré, n'a consulté que la violence de son caractère et sa haine pour la Perse; il porte jusqu'à un excès ridicule ce sentiment injuste, qui a toujours distingué cette famille.

D'après tout ce que je vois, je présume que les athéniens désavoueront Aristide, mais ne le puniront pas. Cependant j'espère que les ambassadeurs seront chargés de faire des propositions plus satisfaisantes, et les dispositions des athéniens à cet égard, sont telles qu'on peut les désirer. Les lacédémoniens, d'un autre côté, feront tout pour obtenir une préférence qui peut leur être éminemment avantageuse, et Artaxerxès verra, les premières nations de l'Occident, prosternées devant lui, attendre et solliciter son auguste protection.

P.

LETTRE CLXXVI.

Cléander, à Gobryas.

Vous aimez, Gobryas, les débats de ces assemblées d'Athènes où se montrent dans toute leur hideuse effervescence, toutes les passions et tous les talens, qui animent ou soutiennent les factions, dans les états démocratiques.

Hier, Cléon, comme principal trésorier [1] présenta au peuple le tableau des dépenses de l'année prochaine : elles s'élevaient à-peu-près aux deux-tiers des revenus, et elles avaient pour objet l'armement d'une escadre de soixante galères, destinée à une expédition secrète, avec deux mille hommes d'infanterie et trois cents de cavalerie. Les chefs des deux partis se distinguèrent

[1] Επιμελητὴς τῶν κοινῶν προσόδων, ου ταμίας τῆς διοικήσεως.

dans les discussions très-vives auxquelles cette proposition donna lieu.

La harangue de Cléon était remarquable : il dit avec cette rudesse audacieuse qui le caractérise, que son projet était un des résultats naturels de sa haîne pour la paix; qu'il fallait assurer à Athènes l'empire de la Grèce, par une attaque imprévue qui porterait un coup terrible aux lacédémoniens.

La conservation de l'île de Cythère, leur dit-il, est de la plus haute importance pour Sparte, et cette République ne paraît pas même s'en occuper; cette conquête est possible, et sera éminemment avantageuse. L'attaque de Corinthe, tant désapprouvée, a eu quelque succès; la descente dans l'île de Sphacteria, qu'on regardait comme une entreprise ridicule, avait été complètement heureuse et protégée par les dieux, et celle-ci ne réussira pas moins. Athéniens, continua-t-il, croyez celui qui n'a pour objet que vos intérêts. Vous

ne m'avez jamais vu, comme certain personnage que je ne veux pas nommer, me montrer heureux des succès de vos ennemis, gémir des vôtres, détester vos véritables amis. Je m'attends à des contradictions; mais, en vous proposant ce projet, j'ose espérer que vous voudrez bien en appeler de la perfide adresse des hommes qui le combattront par des raisonnemens, à l'expérience de ceux qui en ont fait réussir de plus difficiles.

Cléon fut vivement appuyé par deux de ses amis, Lisyclès et Eucrates. Diodotus parla ensuite, et dans un sens tout opposé. Il termina son discours, en leur disant qu'il n'était à désirer ni pour la Grèce, ni même pour le grand roi, de réduire Lacédémone, ou l'un des autres états actuellement en guerre, parce que le vainqueur serait bientôt l'objet de toutes les craintes et de tous les efforts réunis pour s'opposer à sa tyrannie; que les résultats heureux du

projet proposé seraient aussi nuisibles que les moyens en étaient hasardeux, et peut-être impraticables, parce que les spartiates s'y opposeraient de toute leur puissance, et avec l'extrême désir de faire oublier l'affront qu'ils avaient reçu à Sphacteria.

Quant à ceux, ajouta-t-il, qui se vantent de désirer la continuation de la guerre, qu'il me soit permis de leur représenter que les hommes sages qui ne savent ni montrer de la valeur quand elle est encore inutile, ni de la terreur quand le danger approche, se bornent à braver les périls quand ils commencent, et à tâcher de les prévenir par la sagesse de leurs conseils.

Ce discours prononcé avec beaucoup d'énergie et écouté avec attention, avait produit quelque effet sur le peuple; mais il fut de nouveau entraîné par l'éloquence d'Epigènes. Il dit, qu'il s'était flatté de voir approuver le projet relatif aux propositions des commis-

saires de Sparte, par ceux qui autrefois désiraient la guerre et applaudissaient la conduite de Périclès ; qu'à cette époque, ils s'opposèrent vivement à l'opinion de ceux qui voulaient envoyer des ambassadeurs à Sparte ; mais qu'après l'appui qu'ils avaient cru devoir accorder aux intentions des envoyés de Sparte, il n'était pas étonnant qu'ils s'opposassent au nouveau projet de Cléon. Athéniens, leur dit-il ensuite, assurez votre supériorité par tous les moyens qui sont en votre puissance : il est de la plus haute importance pour vous, que le projet proposé soit unanimement approuvé ; c'est ainsi que vous ranimerez les espérances et le courage de vos alliés et que vous porterez la terreur à Sparte.

Alcibiade parla après Epigènes, et fit présager les talens qui devaient un jour le distinguer. Je vous ai, leur dit-il, rarement occupé de mes opinions sur les divers sujets qui ont été traités ici, et

peut-être même garderais-je encore le silence dans cette occasion, si mon respect pour la mémoire de Périclès ne me forçait de le rompre, pour justifier les amis de ce grand homme. Lorsqu'il conseilla de ne point envoyer d'ambassadeurs à Sparte, la peste était dans Athènes, la désolation dans toute l'Attique; la seule paix que, dans des circonstances aussi déplorables, on pouvait obtenir, n'aurait été qu'une calamité de plus. Il compta sur vos forces, pour réaliser ses espérances. Il voulait un succès pour faire ou recevoir des propositions plus dignes d'Athènes. Ceux qui parlent de paix dans le malheur, et de guerre dans la prospérité, sont les ennemis de leur patrie.

N'écoutez pas l'orgueil qu'inspire la victoire. La jalousie de Perdiccas n'est plus un secret; on sait aussi que les lacédémoniens cherchent à exciter des révoltes dans la Thrace. Si vous n'accordez pas la paix à cette République,

tous ses efforts se réuniront contre Eione et Amphipolis. Le projet proposé est injuste; quand autrefois on vous disait de continuer la guerre avec vigueur, vous répondiez : La peste ravage Athènes, la guerre nous ruine, une paix défavorable est encore à préférer aux malheurs que nous éprouvons et à ceux que nous avons à craindre. — Aujourd'hui, vous pouvez faire une paix honorable et assurée par vos succès ; et de toutes parts, j'entends qu'on m'objecte et les malheurs de Platée, et l'orgueil des spartiates, et l'empire de la Grèce.

Si vous n'échappez à la funeste influence de l'homme qui vous entraîne dans l'abîme, vous y périrez avec lui. Je ne consulterai point l'oracle, pour appuyer ce que je vous dis, j'abandonne ce moyen à ceux qui savent y recourir; mais je vous rappellerai ce mot d'Hésiode, il est plein de vérité et d'avenir: « Les conseils perfides d'un mauvais ci-

toyen, sont souvent la cause des plus grands malheurs. »

Alcibiade fut très-applaudi ; bien des gens ne croient pas que sa conduite mérite toujours de l'être. Il m'a étonné par l'empire qu'il a sur lui-même. Si l'argument qu'il cherche ou l'expression qu'il désire ne se présente pas, il s'arrête, il hésite ; et lorsqu'ensuite il continue, il fait oublier ce léger retard. Cependant Cléon et Epigènes l'emportèrent. Les dépenses furent approuvées, ainsi que l'entreprise projetée contre l'île de Cythère.

Nicias n'a pris aucune part aux débats. On dit qu'il avait annoncé à son parti, qu'il ne s'opposerait à aucuns des plans qu'on proposerait pour la continuation de la guerre, puisqu'il était évident que le peuple ne voulait pas la paix. On dit aussi qu'il n'a pas voulu faire sentir les dangers d'une expédition dont il espère être chargé : cette dernière considération est moins conforme que

la première, au caractère de Nicias.

On a plus d'occasions d'étudier le cœur humain, au milieu des factions qui divisent un état populaire, que dans une cour où les oppositions silencieuses, où tous les mouvemens se dissimulent et manquent souvent de tems et de moyens : le destin d'un grand seigneur peut y dépendre de la volonté imprévue d'un eunuque, et ses plaintes, ainsi que celles de ses amis, y sont étouffées par la chaleur suffoquante de la tour des cendres.

C.

LETTRE CLXXVII.

Sapho, à Cléander.

Il est vrai, Cléander, que j'ai lu votre ode sur le myrte attique ; mais je ne me crois point obligée de vous remercier des choses flatteuses que vous me dites. Corynna veut que je vous réponde ; elle

me fait l'éloge de votre talent ; et je ne vois dans ces vers que vous m'adressez, qu'un hommage qui m'afflige, une indiscrétion qui m'offense, une louange qui m'humilie. Vos vers parviendront vraisemblablement à la postérité, et cette idée rend encore plus vive la douleur qu'ils me causent. Un sculpteur sans talent peut défigurer nos traits, son ouvrage sans avenir est aussi sans danger; mais la main d'un Phidias immortalise l'erreur.

Je préfère, Cléander, la modestie, la douceur, les grâces qui rendent plus aimables les vertus de notre sexe et dont l'éloge nous convient, à ces avantages frivoles dont on se plaît à parer les louanges dont on croit nous enivrer. Rappelez-vous nos lectures d'Homère, dans les bosquets de Salamine ; ce grand poëte agitait votre cœur, par les descriptions touchantes des vertus simples ; et le galant Anacréon amusait à peine votre imagination par celles des plaisirs

et des frivoles occupations de sa vie. Adieu Cléander, j'accepte l'hommage de votre ode, j'en rejette les flatteries; en me donnant les qualités brillantes de l'ancienne Sapho, vous ne m'avez rappelé que l'inconstance de son amant.

T.

LETTRE CLXXVIII.

Sapho, à Cléander.

Abandonnerai-je encore à ces tablettes perfides les secrets de mon cœur ? aurez-vous une seconde fois l'indiscrétion de les divulguer ? N'ajouterez-vous pas par un silence perfide, aux conséquences que la calomnie voit toujours dans ce qui a l'adroite apparence du mystère, sans en avoir la sévère délicatesse.

Le nom de Sapho, le vôtre nous ont également trompés. La bonne foi, l'honneur, la constance, la discrétion, la

sensibilité, sont aussi des noms vides de sens, qui n'expriment pas plus l'opinion qu'on doit avoir de Cléander, que le nom détesté de Sapho ne rappelle dans la fille de Palamède, la conduite coupable de celle qui autrefois le déshonora. Ce que je vous dis vous étonne, sans doute; votre orgueil ne me permet plus un autre langage avec vous; ce n'est cependant que celui du ressentiment, et non pas de la haine.

Oui, Cléander, votre vie était en mon pouvoir. Votre correspondance m'a été confiée par la trahison d'un homme qui a sacrifié à un amour insensé, des lettres que l'intérêt seul de sa patrie devait..... Et moi, Cléander, je vous sacrifie cet intérêt même. La copie de votre lettre coupable à Bagoas ne m'arrête pas; et je vous le répète: songez à vous.

C'est ainsi que les idées que nous avons de la fidélité nous dirigent à l'égard de celui que nous aimons: mainte-

nant enorgueillissez - vous de ma faiblesse, publiez la, humiliez celle à qui vous devez la vie. Les dieux protégeront mon pays ; ils le défendront contre vos perfides projets ; ils n'en permettront pas le succès. Quant à ma réputation, elle sera, lorsque vous lirez ces tablettes, sous l'inviolable et tutélaire protection de Minerve. Je consacre le reste de mes jours à cette déesse. Le voile sacré me dérobe à vos regards. Adieu, étranger. Puissent les eaux de l'oubli effacer le souvenir d'une faute qui n'offensa pas la vertu, mais que la prudence n'excuse jamais !

T.

LETTRE CLXXIX.

Cléander, à Gobryas.

LORSQU'ON sut ici qu'Artaxerxès, en apprenant l'arrestation d'Artaphernes, avait suspendu son ressen-

timent et s'était contenté d'ordonner à Typhon de rester chez lui, jusqu'à l'arrivée des détails plus étendus sur cet événement, tous les athéniens approuvèrent cette généreuse modération. Ils sont enfin persuadés que la seule manière de prévenir les suites funestes de la conduite d'Aristide, est de la désavouer et d'en attribuer tous les torts à l'audace inconsidérée de cet homme ; ils assurent de plus, ainsi que vous le verrez dans la lettre d'Artaphernes, qu'Aristide ne sera plus employé dans cette partie : cette sorte de censure est la seule punition que dans un semblable gouvernement, on puisse espérer comme une réparation satisfaisante.

Puisque le roi, dans sa volonté d'accorder sa protection à Sparte et à Athènes, est déterminé à ne consulter que l'étendue des sacrifices que chacune de ces deux Républiques se dispose à faire, il devient inutile de demander qu'Artaphernes continue son voyage et puisse

se rendre à Lacédémone. Cette proposition qui sans doute serait refusée, exciterait aussi de violens soupçons : on ne manquerait pas d'en conclure que les négociations commencées ici, n'ont pour objet que d'empêcher l'attention de se fixer sur le projet d'alliance entre le roi et la République de Sparte.

Si les lacédémoniens envoient des ambassadeurs avec des pouvoirs plus étendus, les négociations qui auront lieu à Suse, dispenseront de celles qu'on projetait d'ouvrir à Sparte. Plus conformes à la dignité de la Perse, elles se termineront avec plus de célérité et de calme dans le palais d'Artaxerxès, qu'au milieu des orages et des factions d'un gouvernement populaire. Artaphernes et moi, nous espérons, noble ministre, que d'après ces considérations, nous n'avons pas été coupables, en ne suivant pas exactement des ordres qui, dans la circonstance actuelle, pouvaient avoir des résultats nuisibles.

Je ne suis pas surpris que, dans vos lettres de Sparte, on vous dise que ce qui vient d'arriver à Artaphernes est attribué à la méchanceté de Cléon. Cette République voudrait diriger le ressentiment de la cour de Suse contre un homme qui est regardé comme l'ennemi de Sparte, et se venger ainsi de n'avoir pas eu l'avantage d'y recevoir un ambassadeur dont l'importante mission flattait leur orgueil.

Le peuple, après avoir pris la résolution d'envoyer incessamment des ambassadeurs, vient enfin de les nommer : Epigènes, de la tribu d'Ejax, Hipponicus, de celle de Cecrops, et Hyperbolus de la tribu d'Erecthée, ont été choisis.

Celui qui vraisemblablement sera chargé des instructions secrètes, est Epigènes, l'ami le plus intime de Cléon. Il a une éloquence facile et piquante, beaucoup d'adresse dans la conversation, une grande présence d'esprit pour surmonter ou faire naître subitement

les difficultés ; il est souple, adroit, insinuant ; mais très-avide de richesses, peu délicat sur les moyens de les accroître : enfin il a beaucoup de talent, de célébrité ; mais il montre peu de probité, de fidélité dans ses engagemens, et nous devons cependant regarder comme très-avantageux pour nous, le choix qu'on a fait de cet homme, parce qu'il déteste les lacédémoniens dont il a eu beaucoup à se plaindre, lorsqu'il fut envoyé à Sparte, avant la guerre. Hyperbolus, dont l'esprit audacieux et mordant ne ménage rien, lui disait dernièrement : « Votre haine pour les Spartiates est trop vive : ne serait-ce pas parce que leur monnaie de fer est trop lourde ? vous n'avez pu emporter de ce pays là que vos ressentimens. »

Hipponicus prétend descendre d'Harmodius et d'Aristogiton ; mais ces deux grands hommes ne lui ont pas transmis leurs vertus. On ne dit pas qu'il soit un méchant homme ; avec beaucoup d'or-

gueil, de fortune et un grand nombre d'amis, il n'a jamais pu sortir de cette médiocrité de moyens qui le fait regarder comme le personnage le plus inutile de la République. On l'a toujours vu dans le parti opposé à Périclès, et les mauvais plaisans disent que c'est pour imiter ses ancêtres, ennemis déclarés de Pisistrate, à qui Hipponicus compare souvent Périclès. Cléon, en flattant son orgueil, en paraissant déférer à toutes ses opinions, a pris sur lui beaucoup d'empire, et l'a fait choisir, parceque son immense fortune le rend très-propre à soutenir avec magnificence, l'extérieur imposant qui convient à un ambassadeur.

Nos amis pensaient qu'il fallait tâcher de réunir l'aménité, la politesse distinguée et l'aimable gaîté de Chlorus, à l'adresse insinuante d'Epigènes et à la magnificence d'Hipponicus, et ils proposèrent à cet aimable athénien de se mettre sur les rangs des candi-

dats. Chlorus en était ravi ; il désire vivement l'honneur d'être connu de vous ; il pressait Artaphernes de lui donner des lettres de recommandation pour les principaux satrapes. Sa joie n'a pas duré ; Nicias a détruit toutes ses brillantes espérances, en faisant nommer Hyperbolus, ennemi déclaré de Cléon. C'est un homme de la plus basse extraction, son père est affranchi, et lui même est encore un artisan, il vend et fait des lampes. Ses mœurs sont basses ; son caractère est ignoble ; il n'a pas le talent nécessaire pour exercer le plus médiocre emploi, et cependant le peuple l'aime. Il a une sorte de franchise très-audacieuse, dont on se sert pour modérer l'impétuosité de Cléon, et faire quelquefois sortir Nicias de cette timidité trop circonspecte qui a besoin d'être aiguillonnée. Il est ouvertement opposé à toutes les mesures proposées par Cléon ; quand il sera à Suse, on pourra donner une autre direction à ses idées. Mais

il est important de ménager l'efferves-cence de sa tête et de tromper sa méchanceté.

Croirez-vous, noble ministre, que le plus efficace de tous les argumens employés par Cléon, dans cette circonstance, est un oracle de la prêtresse de Delos. Les Athéniens députés dans cette île, pendant la célébration des fêtes, ont, dit-il, entendu ces mots : Quand l'oiseau de Minerve et celui de Jupiter seront réunis, la terre sera couverte d'oliviers, et le hibou s'élèvera sur le dos du dauphin, d'où l'on conclut que la puissance et le commerce d'Athènes s'accroîtront encore par son alliance avec la Perse. Le désir que les athéniens ont de l'obtenir, est encore augmenté par l'adresse, le zèle et l'habileté d'Artapherne, qui, en si peu de tems, a obtenu plus de considération et de confiance que ce peuple inquiet n'en accorda jamais aux ministres des autres états. Ses dépêches contiendront des

éclaircissemens sur plusieurs points très-importans. L'assemblée du peuple s'occupe en ce moment des instructions des ambassadeurs : aussitôt qu'ils les auront reçues, ils n'attendront plus qu'un vent favorable pour les conduire à Ephèse[1].

[1] Les auteurs anglais ont jugé à-propos de terminer ici la correspondance de Cléander : ils ne disent pas ce qu'il devint après le départ des ambassadeurs. Les accompagna-t-il ? Se rendit-il à Taoces, chez son ami Orsames, où dans ses terres de Lydie, pour y jouir du repos que depuis long-tems il désirait? Les auteurs anglais ajoutent dans une note, que vraisemblablement Cléander cessa dès ce moment d'être à Athènes l'agent secret du roi de Perse, parce qu'il lui était impossible de conserver un emploi semblable, à une époque où les désordres qui troublèrent l'empire après la mort d'Artaxerxès, et les changemens qui eurent lieu dans le ministère, durent encore ajouter au desir qu'il avait de se retirer. Quant aux ambassadeurs athéniens qui se rendaient en Perse, Thucydide, cité par les auteurs anglais, dit dans le quatrième livre de son histoire, qu'en arrivant à Ephèse,

LETTRE CLXXX.

Cléander, à Smerdis.

J'ai souvent soumis à votre excellent jugement quelques essais de philosophie: mais aucunes de mes méditations sur ce sujet ne m'ont conduit à des résultats aussi singuliers que le rêve que j'ai fait cette nuit.

J'avais été occupé de quelques idées que je voulais vous communiquer sur

ils apprirent la mort d'Artaxerxès, et qu'ils revinrent à Athènes.

La lettre suivante ne peut être regardée comme faisant partie de l'ouvrage, et il me semble que tous les motifs allégués par les auteurs anglais pour la placer à la fin de cette correspondance, devaient suffire pour les déterminer à la supprimer tout-à-fait. Je la traduis cependant, parce qu'avec le seul défaut de n'avoir aucuns rapports avec le reste de l'ouvrage, elle offre de l'intérêt et une sorte d'originalité assez piquante.

l'origine et les intentions de ce culte institué en l'honneur de Vesta, considérée dans ses deux attributs : la terre [1] et le feu. [2] Tant de difficultés se présentèrent à mon esprit, que je désespérai de les surmonter, et je me couchai. Je devais craindre quelques impressions extraordinaires de cette longue et fatigante méditation ; mais bientôt je m'endormis.

L'imagination secondée par ces sensations moins agitées qui produisent les rêves du matin, me découvrit dans un songe ce qu'avec tant d'efforts, ma raison entrevoyait à peine. J'explique facilement la première partie de ce songe, parce qu'elle résulte évidemment des ré-

[1] Καὶ γαῖα μῆτερ, Εστίαν δέ τοὶ σοφοὶ
Βροτῶν παλῦσιν, ἡμένην ἐν αἰθέρι. Eur.

[2] Νυμᾶς δὲ λέγεται καὶ τὸ τῆς Εστίας ἱερὸν ἐγκύκλιον περιβαλέσθαι τῷ ἀσβέστῳ περὶ φρουρὰν ἀπομιμούμενος ὐ τὸ σχῆμα τῆς γῆς, ὡς Εστίας ὔσης, ἀλλὰ τοῦ συμπαντος κοσμου, οὗ μέσον οἱ Πυθαγορικοὶ τὸ πῦρ ἱδρυσθαι νομίζουσι, καὶ τοῦτο Εστίαν κάλουσι καὶ μονάδα. Plut. in Num. p. 67, t. 1, ed. Franc. 1599.

flexions dont je m'étais précédemment occupé ; mais quoique les rapports et les combinaisons de la seconde, ne puissent présenter aucune obscurité à votre entendement éclairé, elle en a beaucoup pour moi, et je ne sais si mon esprit n'était pas tout-à-la-fois agité par les souvenirs du passé et les inspirations prophétiques de l'avenir. Je rêvais que tout-à-coup, je me trouvais transporté sous les murs de Corinthe [1], dans une plaine où s'élevait un temple consacré à Vesta. Il avait la forme d'une rotonde et de grands portiques dirigés vers les diverses parties du monde ; une extrémité seule de ces portiques touchait au temple, et ils semblaient être les rayons d'un grand cercle dont le temple était le centre.

Ces portiques étaient soutenus par des colonnes élégantes et de l'ordre le plus simple, et n'étaient surchargés

[1] Cette ville avait un temple dédié à Vesta. *Voyez* Pausanias Cos.

d'aucuns ornemens inutiles. Je contemplai une foule immense qui admirait l'extérieur de ce temple, et j'y entrai par la porte orientale [1]; quoique toutes les autres fussent ouvertes pour recevoir les hommages de tous ceux qui voulaient s'y présenter, il me sembla que celle-ci offrait un plus grand nombre d'adorateurs.

A peine arrivé dans le portique, je rencontrai un personnage qui, par un certain air de supériorité et le respect que chacun avait pour lui, me parut être le grand-prêtre du temple. Son visage était sillonné par l'âge; mais la dignité de ses manières, la gravité imposante de sa physionomie inspiraient la vénération. Il portait à la main, une baguette dont les géomètres se servent ici pour tracer des figures sur le sable. Le nombre trois, appelé *l'harmonie parfaite*, était brodé sur les bords de

[1] L'astronomie et les sciences physiques commencèrent dans les contrées orientales.



son vêtement qui, en flottant derrière lui et s'entrouvrant quelquefois, découvrait à mon grand étonnement une cuisse d'or.

Je reconnus Pythagore. Il me reçut avec politesse et me pria de le suivre. Lorsqu'il vit que cette politesse inattendue me causait quelque embarras, et que je paraissais redouter les conditions sévères auxquelles les pythagoriciens étaient forcés de se soumettre, il m'assura qu'il me dispenserait du silence qu'il imposait souvent à ses élèves, et il daigna m'encourager à lui parler librement.

En approchant de la rotonde, nous vîmes un grand nombre d'astronomes chaldéens [1], de prêtres égyptiens, de navigateurs phéniciens et de mages persans qui offraient leurs hommages à la déesse. Vénérable Smerdis, parmi ces

[1] Dans ce songe, on a suivi les progrès de la philosophie, depuis les tems reculés jusqu'à nos jours.

derniers, je crus en voir un qui vous ressemblait.

La déesse était représentée assise [1], pour exprimer la stabilité ; d'une main elle portait une torche et de l'autre une coupe ; l'une indique que le feu est la base du système de la nature ; l'autre que, comme déesse de la philosophie, elle attendait les hommages continuels qui devaient lui être offerts, parce que la philosophie est le plus noble exercice que chacun puisse faire de sa raison. Le feu sacré était toujours allumé sur un autel placé devant elle. Six prêtresses formaient par leurs danses, des figures mystérieuses. Mon guide me dit qu'elles imitaient ainsi les mouvemens des corps célestes.

En avançant dans le temple, je fis à Pythagore, quelques questions sur l'antiquité de cet édifice et les cérémonies qu'on y remarquait. Il me répondit que lui même l'avait élevé, et que tous ceux

[1] Ces symboles sont consacrés par l'antiquité.

qui avaient un peu contribué aux progrès des sciences physiques pouvaient y être admis.

En revenant vers le portique oriental, je fus surpris de voir plusieurs hommes vêtus de l'habit grec, en conférence secrette avec des égyptiens [1] et particulièrement avec l'un d'eux qui s'était arrêté près de la rotonde, et tenait un livre sous son bras. Ils me dirent que son nom était Hermès-Trismégiste.

Ils reparurent ensuite à la porte occidentale, et s'avancèrent pour offrir leurs présens à la déesse. Le premier fut Thalès [2] que Pythagore reçut avec le respect qu'on doit à son maître. Thalès renversa sur l'autel, une coupe remplie d'eau, et il éteignit la flamme. Les prêtresses furent dans la plus grande consternation ; mais cependant cet évè-

[1] On sait que les philosophes grecs voyageaient en Egypte, pour s'y instruire à l'ecole des prêtres.

[2] Thalès fut le maître de Pythagore.

nement n'eut aucunes suites fâcheuses pour le philosophe ; son grand mérite à tant d'autres égards, parut un motif d'indulgence pour une opinion bizarre qu'il soutenait avec esprit : l'eau, selon lui, était le principe de tout.

Après lui, on vit s'approcher Anaximène [1] et Méton [2]. Le premier déposa sur l'autel un gnomon, et l'autre un calendrier. Pythagore parut recevoir ces présens avec distinction, et je remarquai que dans ces diverses scènes qui se succédaient rapidement, les hommages de la philosophie expérimentale étaient mieux accueillis que ceux de la philosophie systématique.

Alors Démocrite [3] s'avança, suivi d'un homme dont je ne connaissais ni le nom, ni la personne. En approchant de

[1] Anaximène fit, en Grèce, le premier cadran solaire ; il le porta à Sparte.

[2] Méton, qui vivait au commencement de la guerre du Péloponèse, fit le premier calendrier.

[3] *Voyez* la Lettre XXVII.

la déesse, il jeta sur l'autel une poignée de sable. L'assemblée murmura et il sortit aussitôt avec son élève. Pythagore déclara qu'il avait encore plus d'aversion pour le disciple [1] que pour le maître. Son système des atômes est absurde; il méprise les Dieux : et malgré sa sobriété il encourage dans les autres tous les vices de l'intempérance ; il se nourrit de légumes et permet l'usage immodéré des viandes.

Anaxagore [2] parut. Quoiqu'il ne reconnaisse pas la divinité de Mithras, il lui rend un culte plus sincère que le plus ferme croyant des mages qui sont dans le portique oriental.

En jetant les yeux sur l'entrée occi-

[1] Epicure, philosophe d'une grande modération dans sa vie; mais ses principes ont des conséquences dangereuses. Ses disciples furent généralement remarquables par la licence de leurs mœurs.

[2] *Voyez* la Lettre XXXVIII. Il fut accusé d'impiété à Athènes.

dentale, je crus voir Socrate [1] qui, en s'éloignant, jetait sur nous un de ces regards moqueurs dont il a contracté l'habitude. Deux de ses disciples étaient près de lui [2]. Le premier le suivit; mais le second, après l'avoir d'abord accompagné, le quitta et revint au temple. L'autre disciple l'appela, le réprimanda; mais il n'y fit aucune attention. Il était vêtu avec beaucoup d'ostentation et il avait dans sa démarche, dans son maintien, dans ses gestes, une sorte de dignité presque théâtrale. Plusieurs personnes accoururent près de lui et s'empressaient de lui offrir leurs hommages.

Je remarquai avec étonnement un de ses disciples [3] d'une physionomie assu-

[1] Socrate méprisait les sciences physiques; la morale était le seul objet de ses observations.

[2] Xenophon et Platon. Le premier fut constamment attaché à Socrate, et il reprochait à Platon d'avoir altéré les principes de son maître. Ils avaient l'un pour l'autre une grande aversion.

[3] Aristote, dans tous ses ouvrages, se plaît

rée et dont les discours annonçaient une extrême vivacité et un grand sens ; il heurta rudement son maître et prétendit qu'il avait plus de droits à l'approbation générale. Au lieu de l'indignation que cet orgueil me semblait devoir exciter, je m'aperçus qu'il captivait par sa manière de raisonner, l'attention et les suffrages de tous ceux qui l'écoutaient, et qui tout-à-coup firent tant de bruit que Pythagore s'en offensa. La gloire de la déesse, leur dit-il, s'accroît par le silence et la contemplation, et non par de semblables disputes, ou de vains sophismes [1]. Il les menaça de les faire sortir du temple, s'ils ne voulaient pas être plus calmes. Celui à qui ce reproche était plus particulièrement adressé, vou-

à montrer des opinions opposées à celles de Platon, qui fut son maître.

[1] Le chancelier Bacon regardait la manière d'argumenter des partisans d'Aristote, comme une des causes qui avaient le plus retardé les progrès des sciences.

lait se retirer et se réunir à Socrate. Il s'éloignait, après avoir cependant encore conversé avec quelques géomètres ; mais Pythagore l'arrêta et le recommanda à quatre de ses disciples [1] qui lui découvrirent tous les mystères de la philosophie. Alors il nous quitta et ne reparut plus dans ce temple.

Vers le portique occidental le nombre des adorateurs de la déesse semblait s'accroître d'un instant à l'autre. Quelques - uns se présentaient avec des dissections de plantes et d'animaux ; ceux-ci portaient des catalogues d'étoiles ; ceux-là des sphères, et tous ces présens étaient offerts à la déesse.

Parmi ceux qui se promenaient avec des baguettes blanches et qui souvent s'arrêtaient pour tracer des figures sur la terre, je distinguai un personnage qui, d'une main, tenait un cylindre e de l'autre une poulie ; il dit, en passant près de nous, que s'il avait un point

[1] Acrion, Timée, Architas et Euritus.

d'appui, il ébranlerait le monde [1].

Peu de tems après, il en vint un autre [2] dont la démarche était noble et la physionomie agréable; il avait sur la tête une couronne de lauriers. Sa robe, d'une forme nouvelle, attachée sur son épaule gauche, flottait négligemment. Tous ceux qui se trouvaient sur son chemin, se rangeaient pour lui ouvrir un passage, et s'attendaient qu'il daignerait montrer quelques égards pour les spectateurs qui méritaient d'être distingués dans cette foule nombreuse; mais il ne parla qu'à Méton; ensuite il s'approcha de l'autel, y déposa un nouveau calendrier et sortit.

Tandis que j'exprimais à Pythagore ma surprise, toute l'assemblée disparut [3], et je me trouvai seul.

[1] Ce mot est d'Archimède.

[2] Jules-César réforma le calendrier.

[3] Quand le système de Ptolomée fut plus universellement accrédité, les écrits et les opinions des anciens tombèrent dans l'oubli.

En regardant vers la plaine, j'aperçus un nouveau temple. Je voulus m'y rendre, et mon guide fit de vains efforts pour m'en empêcher. N'accordez, me disait-il, aucune croyance à ces erreurs populaires. Le temple où vous êtes obtiendra la vénération de la postérité, cet édifice nouveau sera bientôt détruit.

Quand j'arrivai près du temple, j'eus quelque peine à traverser la foule de ceux qui l'environnaient. Il était consacré à Vesta, considérée dans ses attributs terrestres. Un autel de gazon était élevé devant la déesse qui, ainsi que dans l'autre temple, était encore représentée assise. Sept prêtresses l'entouraient en dansant; mais les figures qu'elles formaient offraient si peu d'ordre et de régularité [1] que j'en fis l'observation à un de ceux qui étaient près de moi. Le grand-prêtre qui m'entendit

[1] Les cycles et les épicycles de Ptolomée. Il vécut sous Antonin le philosophe; il fut géographe et astronome célèbre à Alexandrie.

et qui dirigeait ces danses, montra quelque ressentiment ; mais je fus secondé par un roi [1] qui venait des contrées éloignées de l'occident, et qui déclara publiquement que s'il eût été consulté sur l'édifice et sur les danses, tout eût été beaucoup mieux disposé.

L'adorateur le plus pieux était un satrape de Babylone [2], suivi d'un grand nombre d'arabes, tous également admirateurs du grand-prêtre et dévoués à la déesse.

J'aperçus, dans ce moment, un personnage très-extraordinaire, vêtu d'une robe blanche, ceinte d'un cordon. Lorsque le voile qui couvrait sa tête, tomba, elle éblouit mes yeux comme si elle

[1] Alphonse, roi de Castille, s'étant fait expliquer le système astronomique de Ptolomée, dit que si Dieu l'eût consulté, il aurait imaginé un système beaucoup plus simple.

[2] Almamon, calife de Babylone, fit traduire en langue arabe les ouvrages de Ptolomée.

eût été d'airain poli [1]. Il examina avec la plus scrupuleuse exactitude toutes les parties de ce temple, et dédaigna les instructions qu'on voulait lui donner. Cette conduite excita autant de jalousie que d'étonnement. D'une main il portait des cristaux taillés de diverses manières, et de l'autre des échantillons de différentes espèces de minéraux. En s'approchant de l'autel, il dit qu'il voulait contempler à loisir les cérémonies et les moyens avec lesquels les prê-

[1] Le moine Bacon eut un génie hardi et inventif dans un siècle d'ignorance et d'asservissement à l'autorité des grands noms. Il fut regardé par le peuple comme un magicien, et il s'ensuivit la fable de la tête d'airain qui rendait des sons articulés. Il écrivit sur l'optique, la chimie, etc. Il croyait un peu à l'astrologie. Le pape Nicolas IV, à l'instigation même des moines de son ordre, le fit renfermer; mais les sollicitations de quelques hommes puissans lui rendirent sa liberté. Il est probable, d'après quelques passages de ses ouvrages, qu'il fut l'inventeur de la poudre à canon.

tresses séduisaient les adorateurs de la déesse et en augmentaient le nombre [1].

La liberté de ses discours lui avait fait beaucoup d'ennemis ; ils s'empressèrent de le retenir près de la porte et l'éloignèrent autant que cela leur fut possible, des mystères du temple. Dans cet instant, j'entendis un grand bruit et je distinguai ces mots : C'est un sorcier, un magicien, un enchanteur. Plusieurs personnages vêtus comme cet homme, en disaient beaucoup de mal à tous ceux qui composaient cette foule immense, au milieu de laquelle ils s'étaient dispersés pour le calomnier. Les uns montraient une vive indignation, les autres, croyant qu'il était véritablement un magicien, voulaient l'entendre ; ils l'accablaient de questions et voulaient qu'il leur donnât secrètement des leçons de divination. Il s'en défendit

[1] L'astrologie dut sa naissance et ses succès à la fausse astronomie, et donna naissance aux plus misérables superstitions.

et fit tout ce qui dépendait de lui pour expliquer et justifier sa conduite. On ne voulait pas le croire.

Dans ce moment le grand-prêtre ordonna à un de ceux qui étaient près de lui et qu'il paraissait honorer d'une faveur plus particulière, de charger de chaînes l'homme qui avait excité tant d'attention et troublé le pieux recueillement des adorateurs du temple.

Celui qui se disposait à exécuter cet ordre, avait un riche vêtement sacerdotal, et portait à sa ceinture, un trousseau de clefs qui vraisemblablement étaient celles des diverses portes de ce temple.

L'extrême compassion que je ressentis en faveur de ce personnage malheureux, me détermina à m'en approcher et à lui offrir quelque consolation. En discourant avec lui, je vis qu'il éprouvait un vif ressentiment, et tout à-coup il éclata en menaces : Par Jupiter, me dit-il, je connais une certaine matière

inflammable avec laquelle, si je le veux, je détruirai ce temple jusqu'en ses fondemens, et j'enterrerai dans ses ruines le prêtre et sa Vesta. Quelques personnes arrivèrent, le mirent en liberté, et il se retira précipitamment avec un homme qu'on me dit être son disciple le plus intime [1].

Quelque tems après, on entendit dans le dôme du temple un craquement terrible. La plus grande partie de l'assemblée eut le tems de se sauver; le temple s'écroula, et l'on n'entendit plus parler du prêtre ni de la déesse.

Je ne pouvais, en y réfléchissant, justifier ce personnage à la tête d'airain, pour lequel je commençais à concevoir presqu'autant de respect que pour mon ami à la cuisse d'or; je ne voulus même avouer à personne ce qu'il m'avait dit; et je me hâtai de retourner au temple de Pythagore.

Je fus étonné d'y trouver les plus cé-

[1] Thomas Bungey.

lèbres philosophes qui précédemment étaient dans le portique occidental [1]. Il en arriva même un très-grand nombre par le portique septentrional. Ils furent reçus avec distinction. Leur vêtement n'était point celui des grecs ni des perses. Le premier [2] qui se présenta se vanta d'avoir renversé le temple de la fausse déesse pour ramener ses adorateurs trompés au culte de la véritable Vesta, et raconta comment il en avait miné et détruit les fondemens; et je ne soupçonnai plus l'homme à la tête d'airain.

Pythagore l'accueillit avec intérêt et voulut partager avec lui les fonctions de grand-prêtre.

Celui qui se présenta après lui, déposa un télescope sur l'autel [3]; un au-

[1] Rétablissement de l'ancienne philosophie.

[2] Lorsque Copernic parut, le système de Ptolomée fut oublié, et l'opinion de Pythagore qui plaçait le soleil au centre du monde, est aussi la base du système de Copernic.

[3] Galilée inventa le télescope.

t...[1], d'un maintien orgueilleux, traça les mouvemens des corps célestes sur la voûte de la rotonde. Ensuite il voulut prouver à Pythagore la possibilité de réunir les deux cultes de l'ancien temple et du moderne; mais sa proposition fut rejetée avec mépris.

Le quatrième[2] était vêtu en guerrier. Il tenait à la main un double cube, et il était suivi d'un grand nombre de chimistes. En s'approchant de l'autel, il poussa avec rudesse celui qui avait de même heurté son maître. Il s'ensuivit

[1] Tycho-Brahé habitait une petite île que le roi lui avait donnée. Il était d'un caractère sombre. Il passa vingt ans, et il dépensa 5,000 rixdales, pour faire une sphère, où il avait marqué avec la plus grande exactitude les divers mouvemens des corps célestes. Il en a donné une description très-détaillée dans ses ouvrages. Son systême a pour objet de concilier ceux de Ptolomée et de Copernic. *Voyez* Huet.

[2] Descartes fut soldat avant d'être philosophe. Il contribua à détruire les erreurs et la réputation d'Aristote. Sa géométrie est très-estimée,

une vive contestation : les suffrages des spectateurs se partagèrent ; mais le philosophe militaire, ayant les géomètres dans son parti, paraissait avoir la supériorité dans la dispute. Tous deux étaient également avides de renommée, et attentifs aux suffrages et aux critiques de ceux qui les environnaient.

Tout-à-coup on vit s'avancer par le même portique un homme [1] qui critiqua les opinions de l'un et de l'autre. Il portait une robe d'une forme particulière. J'appris qu'il avait occupé de hautes places dans son pays, et que cependant, au milieu des grands travaux de ses importantes fonctions publiques, il avait, dirigé par son génie vaste et actif, et entraîné par son goût, trouvé le tems de se livrer aux sciences et à l'étude de la philosophie. Il voulait rendre aussi ses hommages à la déesse.

[1] Le chancelier Bacon a été le précurseur de la philosophie. Voyez son *Novum Organum* et son livre de *Augm. scientiarum.*

En s'éloignant, il donna à Pythagore un projet d'étude qui avait pour but de contribuer à faciliter et accroître les progrès des connaissances humaines.

Celui qui lui succéda avait un air très-recueilli. Il tenait à la main une machine pneumatique [1]. Il discourut vivement avec Pythagore sur le projet qui venait de lui être remis par celui qui l'avait précédé. La foule de ceux qui le suivaient était considérable. Plusieurs d'entr'eux portaient des machines et des instrumens nouveaux. Je distinguai, parmi eux, deux hommes [2] qui s'approchèrent de l'une des vestales qui étaient en dehors de la rotonde, et qui

[1] M. Boyle suivit la méthode du chancelier Bacon avec un grand succès, dans l'étude de la philosophie expérimentale. Il entreprit une histoire de l'air, et il inventa la machine pneumatique.

[2] Huygens et Cassini découvrirent les cinq satellites et l'anneau de Saturne.

lui présentèrent cinq pages et un anneau d'or.

Le personnage qui entra ensuite dans le temple, avait la figure la plus étrange et deux aîles sur le dos. [1] Il s'approcha de l'autel et jeta sur une jeune vestale des regards si tendres, que des éclats de rire durent lui prouver qu'on remarquait quelque folie dans la gravité qu'il affectait. Cependant des personnes qui le connaissaient mieux, assurèrent qu'il méritait d'être honorablement distingué, parmi les adorateurs de la déesse.

Il parut alors un autre personnage qui fixa les regards et l'admiration de tous ceux qui étaient dans le temple. Il recevait avec tant de modestie les hom-

[1] L'évêque Wilkins se persuada qu'on pouvait découvrir un art de voler, et tenta plusieurs essais pour un voyage qu'il projetait de faire à la lune. Quoiqu'il eût un esprit judicieux et géométrique, il se pardonnait fréquemment des fantaisies de cette nature. Voyez ses *Math. Magick*, etc.

mages qu'on rendait à ses talens, qu'il désarmait l'envie et la critique. Tous les géomètres furent au-devant de lui. On remarqua qu'il distinguait avec respect l'un d'entr'eux [1] et il ne cessait de répéter qu'il lui avait les plus grandes obligations.

Les deux philosophes qui avaient été précédemment en contestation, furent les seuls qui parurent s'affliger de le voir. Ils se réunirent dans cette circonstance, et sortirent ensemble.

Lorsque le génie du nord se présenta, Pythagore le pria de prendre sa place dans le temple, parce que lui seul était digne de l'occuper. Ce grand homme le refusa avec modestie, mais il parut désirer qu'on admît à en partager les honneurs, un de ses amis à qui il devait de savantes observations, et qui avait montré le plus grand zèle dans l'étude des sciences.

[1] Isaac Newton était un des admirateurs d'Euclide.

Aussitôt après, Pythagore accueillit avec honneur un personnage [1] qui lui présenta un aimant et une outre pleine d'air. Ensuite il déposa aux pieds de la déesse un prisme de cristal et un pendule [2]. La statue de la déesse, par un signe de tête, approuva ces hommages; la flamme se ranima et parut plus brillante.

Je vis Socrate parmi ceux qui l'environnaient. Je m'approchai de lui pour savoir ce qui pouvait l'engager à revenir dans le temple, après y avoir passé précédemment avec dédain. Il me répondit: Toutes les vérités sont unies. Ce grand homme a porté les sciences naturelles à un tel point de perfection, que la philosophie morale doit espérer des progrès semblables.

[1] Docteur Halley. *Voyez* sa théorie de l'aimant, de l'air, dans les Transactions philosophiques.

[2] Allusion à ses découvertes et à son grand principe de la gravitation.

Dans ce moment, je me réveillai. Vénérable Smerdis, que signifie ce songe? n'est-il que l'effet du hasard qui confond tous les souvenirs du passé, ou d'une inspiration prophétique qui m'a dévoilé quelques parties de l'avenir?

C.

INDEX

GEOGRAPHIQUE. (1)

ABA, ville de la Phocide ; elle avait un temple d'Apollon, enrichi d'offrandes et plus ancien que celui de Delphes ; il fut détruit par Xerxès : ses oracles étaient encore célèbres, du tems d'Hérodote.

ABDERA, *Abdère,* très-ancienne ville de la Thrace, située près des côtes de la mer Egée, à l'est de l'embouchure du Nestus, et vis-à-vis l'île de Thasus ou Thasos. Les uns disent qu'elle fut fondée par Hercule, les autres par la sœur de Diomède. Sa population, considérablement diminuée, fut suc-

(1) Ceux qui connaissent l'ouvrage anglais, remarqueront quelques changemens dans cet Index : je les ai faits d'après la table géographique de la nouvelle édition de l'histoire d'Hérodote par M. Larcher, et la géographie ancienne de M. d'Anville.



cessivement renouvelée par une colonie de clazoméniens et les teyens. Clazomène était une des six villes ioniennes situées en Lydie sur le golfe de Smirne. Son nom actuel est Bourla: les teyens, ou taosiens, habitans de Taos, une des douze villes des ioniens, situées vers le milieu de la côte méridionale de la péninsule, qui est au nord de l'île de Samos. Le port de cette ville est maintenant connu sous le nom de Sigagik.

ABYDUS, *Abydos*, ville de la Troade, bâtie par les milésiens sur les bords de la partie la plus étroite de l'Hellespont, vis-à-vis l'île de Sestus ou Sestos; on ne voit plus que ses ruines sur une pointe nommée Nagara.

ABYDUS, *Madfumé*, ville de la haute Egypte, sur le côté occidental du Nil, dans le nôme thinitique; on y voyait le célèbre palais de Memnon et un temple d'Osiris. Elle est en ruines.

ACANTHUS, *Acanthe*, ville de l'Athamanie, qui, suivant Strabon,

la Dolopie, sépare l'Etolie de l'Acarnanie, et se jette dans la mer vis-à-vis des îles Echinades : il se nommait anciennement Thoas, aujourd'hui il porte le nom d'Aspro-Potamo, ou fleuve blanc.

ACHERUSIA, lac dans la Thesprotie, province de l'Epire, que l'Achéron traverse, pour se jeter dans la mer, au sud de l'île de Corcyre. Il y a deux Acherusia, l'autre est une péninsule.

ACROCORINTHUS, *Acrocorinthe*, montagne qui défendait la ville de Corinthe. Sur le sommet on voyait un temple de Vénus, au-dessous duquel était la fontaine de Pirène.

ACTIUM, *Azio*, ville de l'Acarnanie ; c'est dans un bassin antérieur au plus grand enfoncement du golfe, et que deux pointes opposées resserrent au-delà d'Azio, que s'est livré le fameux combat naval, qui décida de l'empire du monde entre deux rivaux qui se le disputaient. Elle était célèbre par

l'est les locriens-ozoles, (qu'on distinguait aussi par le surnom d'*Hespérii* ou d'occidentaux, de ceux qui habitaient à l'orient de la Phocide, vis-à vis de l'Eubée;) au sud et au sud-est, la mer Ionienne et le golfe Corinthiaque; elle a pris son nom d'Ætolos, fils d'Endymion. Elle se nomme aujourd'hui Vlakia.

AGRADATES, *Cyrus*, *Kur*, ou *Mtkuari*, fleuve de la Perse, qui se jette dans le golfe Persique, vers son extrémité orientale.

AGRIGENTUM, *Acragas*, *Agrigente*, ville bâtie sur une montagne de la côte méridionale de Sicile, à peu-près dans le milieu de la distance qui est entre les promontoires de Lilibæum ou Boeo, et de Pachynum ou Passaro.

ALPHEUS, *Alphée*; ce fleuve prend sa source dans l'Arcadie, traverse l'Elide et se jette dans la mer Ionienne.

tentrional de la Thébaïde, sur le bord oriental du Nil.

ANTHEMUS, ville et canton de la Macédoine, probablement à l'est de la Mygdonie.

ARABIA, *Arabie ;* à l'ouest, la mer Rouge ; à l'est le golfe Persique, au sud la partie de la mer Erythrée qui les sépare. Elle est divisée en trois parties, l'Arabie heureuse, l'Arabie pétrée et l'Arabie déserte. L'Arabie heureuse forme presque la totalité de la péninsule ; les autres parties peu considérables la bornent au nord et s'étendent vers l'extrémité des deux golfes. L'Arabie pétrée touche aux limites orientales et méridionales de la Palestine ; et l'Arabie déserte est entre les déserts de Palmyre et les montagnes de la Calcédoine.

ARAXES, fleuve de la Perse, qui se jette dans le golfe Persique. Il prend sa source aux monts Matianiens.

ARCADIA, *l'Arcadie*. Elle est

située au milieu du Péloponèse, et éloignée de la mer de tous côtés. Elle a l'Achaïe au nord, la Laconie au sud, l'Argolide à l'est, et l'Elide à l'ouest.

AREOPOLIS, ville de l'Arabie pétrée, sur les rives orientales de l'Arnon.

ARGEIA, *Argolis, l'Argolide;* contrée du Péloponèse, bornée à l'ouest par l'Arcadie, au nord par le territoire de Corinthe, au sud par la Laconie, à l'est par le golfe Saronique, à l'ouest par le golfe Argolique.

ARGOS, la capitale de l'Argolide, près du fleuve Inachus. Cette ville était autrefois la principale de toutes celles de l'Hellade ou Grèce. Homère l'appelait Argos Hippoboton, parce qu'on nourrissait des haras dans les pâturages des environs, pour la distinguer d'Argos Amphilochium, ville d'Epire, et de plusieurs autres places du même nom.

ARGOS AMPHILOCHIUM,

appelé aussi *Argia*, ville bâtie dans l'Acarnanie, sur le golfe d'ambracie, par une colonie d'argiens, sous la conduite d'Amphilochus, fils d'Amphiaraus.

ARIA, grande province de la Perse; ses limites sont incertaines; elle était, suivant Pline, à l'est de la Parthie, et selon Ptolémée et Strabon, à l'ouest du mont Paropamise, au sud de la Margiane et d'une partie de la Bactriane. Pline parle d'un pays nommé *Ariana regio*, il lui donne plus d'étendue qu'à l'Arie: il l'étend à l'est jusqu'à l'Indus, et au sud jusqu'à la mer. Il en est de même de Strabon.

ARMENIE, contrée de l'Asie. On distingue la grande et la petite Arménie. La grande était bornée à l'ouest par la petite Arménie et l'Euphrate, au midi par le mont Taurus qui la sépare de la Mésopotamie, à l'est par les deux Médies et au nord par l'Albanie et l'Ibérie.

ARMENIE (*la petite*) est à l'ouest

ASIE MINEURE, vaste contrée, bornée au nord par le Pont-Euxin et la Propontide ; a l'ouest par la mer Egée ; à l'est par le fleuve Halys et le mont Taurus. Elle comprenait vers l'Euxin et la Propontide, la Paphlagonie, la Bithynie, la grande et petite Mysie, la Phrygie Hellespontienne, dans laquelle était la Troade ; vers la mer Egée, l'Eolide, l'Ionie, la Carie. L'espace environné par ces diverses contrées portait le nom de la grande Phrygie, et contenait les subdivisions connues sous celui de Gallo-Grèce, ou Galatie, de Lycaonie, de Lydie et un canton appelé depuis *Phrygia Epictetos*, qui s'étendait le long des frontières méridionales de la Bithynie et autour du mont Taurus dans la Mysie. Telle est la division que Strabon fait de l'Asie mineure ; quoiqu'ailleurs il place ce dernier canton dans la petite Phrygie, qu'il compose de la Phrygie Hellespontienne et de la Phrygie Epictetos. D'au-

tres géographes ne sont pas de cet avis. On ne sait si la Pisidie doit être placée dans l'Asie mineure.

La Galatie dont il est question ici, touche vers le nord à la Bithynie et à la Paphlagonie. Le Sangare et le Halys traversent les extrémités limitrophes de ces provinces. Environ 270 ans avant l'ère chrètienne, une poignée de gaulois, détachée d'une grande émigration, qui avait eu Brennus pour chef, passa en Asie, en traversant l'Hellespont. Après avoir mis à contribution tous les pays en deçà du mont Taurus, ces gaulois se cantonnèrent dans une partie de la Phrygie jusqu'aux confins de la Cappadoce; et parce qu'ils s'appelaient galates, le pays prit le nom de Galatie. Comme il y avait antérieurement des établissemens formés par des grecs, avec lesquels ils furent mêlés, on les nomma aussi quelquefois Gallo-Grecs et la Galatie Gallo-Grèce.

ASOPUS, *l'Asope*, fleuve de la

Béotie, qui prend sa source près de Platée, traverse la plaine de Thèbes et se jette dans l'Euripe entre Oropus et Tanagra. On l'appelle aujourd'hui Asopo.

ASOPUS, *l'Asope*, rivière de Thessalie. Elle a deux sources vers les frontières E. de la Dryopide, et se jette dans le golfe Maliaque, au nord des Thermopyles.

ATHENES, capitale de l'Attique, entre le Céphise ouest et l'Ilissus est. Elle fut d'abord appelée Cecropis, du nom de son premier roi. Elle prit le nom d'Athènes, lorsqu'Amphiction, son troisième roi, l'eut consacrée à Minerve.

ATHOS (la presqu'île du mont) est la Thrace. Elle s'étend en longueur de l'ouest-nord à l'est-sud, et le mont Athos y règne d'un bout à l'autre. Ce mont est assez élevé pour faire ombre à l'île de Lemnos, quoiqu'il en soit éloigné, dit Pline, de quatre-vingt-sept milles.

B.

de la Susiane, à l'est, par l'Euphrate et le Tigre ; et bornée au midi par l'Arabie heureuse et le golfe Persique.

BABYCA, le Delphique Ρητρα d'après la constitution du sénat lacédémonien, suivant Plutarque, dans la vie de Lycurgue, ordonnait que les assemblées générales du sénat et du peuple se tiendraient entre Babyca et le Cnacion. Plutarque ajoute [1] que de son tems le Babyca et le Cnacion étaient appelés Ænûs, ce qui détermine la situation au sud-est de Sparte. Polybe parle de l'Ænûs comme traversant une plaine entre les monts Eva et Olympe. Dans la vie de Pélopidas, Plutarque dit [2] que les grecs apprirent les premiers que ce n'était ni l'Eurotas, ni le sol qui est entre Babyca et Cnacion qui produisait de

1 Την δε Βαβυκαν, και τον Κνακιωνα νυν Οινουντα προσαγορευουσιν.

2 Εκεινη δε μαχη πρωτη και τους αλλους εδιδασκεν Ελληνας, ως ουχ' ο Ευρωτας, ουδ' ο μεταξυ Βαβυκας και Κνακιωνος τοπος ανθρωπους εκφερει μαχητας και πολεμικους, κ. λ.

bons soldats ; et ces passages semblent indiquer que le Babyca et le Cnacion étaient deux rivières : cependant Aristote [1] appelle le Cnacion une rivière et le Babyca un pont.

BACTRIA, BACTRIANA, *la Bactriane*, province de l'empire Persan, bornée à l'ouest par la province de la Margiane, au nord par l'Oxus, à l'est par les Massagètes et les Scythes, au sud par les monts Paropamises. La Bactriane fait partie du Khorassan. Sa capitale est Bactre, qu'on nomme actuellement Balkhe. On donne aussi le nom de Bactre à la Bactriane, l'un et l'autre viennent du mot Bakhter, qui signifie en général l'orient, selon d'Herbelot, dans la bibliothèque orientale.

BARCE, *Barcé*, ville de la Pentapole Cyrenaïque, à cent stades de la mer et près de Ptolémaïs qui en était le port. Elle conserve le nom de Barca.

1 Αριστοτελης δε τον μεν Κνακιωνα, ποταμον. την δε Βαβυκαν, γεφυραν.

Elle est cependant plus connue sous celui de Tolométa, qui vient de Ptolémaïs.

BÆOTIA, *la Béotie*, contrée de la Grèce; bornée au nord par la Locrie, à l'ouest par la Phocide, au sud par l'Attique et à l'est par l'Euripe qui la sépare de l'Eubée.

BUBASTUS, *Bubastis*, ville d'Egypte, capitale du nôme du même nom; située, selon Strabon, près de la pointe du Delta et de la branche Pélusiaque. Il y avait dans cette ville un temple d'Artémis (Diane) appelée aussi Bubastis.

BYBLUS, *Byblos*, ville de la Phénicie située sur une éminence près de la mer; Cinyrus y résidait : elle était consacrée à Adonis.

C.

CADMUS, citadelle de Thèbes, ainsi nommée par son fondateur Cadmus.

CADMUSIA, canton montueux, au

nord-ouest de la Médie ; il touche à la mer Caspienne.

CAPPADOCIA, *la Cappadoce*, grande contrée de l'Asie, qui s'étendait de l'ouest à l'est, entre l'Halys et l'Euphrate, et du sud au nord, entre la source de l'Halys et les côtes du Pont-Euxin. Elle était divisée par les perses en deux satrapies : ses limites n'étaient pas connues du tems de Strabon.

CARIA, *la Carie*, province de l'Asie mineure, bornée à l'ouest et au sud par la mer Icarienne. Ses limites continentales ne sont pas faciles à déterminer, parce qu'elles ont fréquemment varié. Elle était peut-être séparée de la Lydie par le Méandre, et de la Lycie par le Xanthe.

CARMANIA, *la Carmanie*, province de l'empire persan. A l'ouest, elle avait la Perse, à l'est la Gédrosie et au nord les déserts de la Carmanie.

CARTHAGE, capitale de la Zeugitane, canton de l'Afrique ; au nord

et assez loin de la petite Syrte, au sud-est et près d'Utique, sur le bord de la mer et dans un isthme formé par le promontoire Hermæum (cap bon), qui regarde la Sicile. La citadelle qu'on nomme Byrsa, était au centre de la ville.

CARYA, ville de la Laconie, sur les confins de la Messénie. Diane avait le nom de *Caryatis*, d'un temple qui lui était dédié dans cette ville, et d'une fête qu'on y célébrait en son honneur.

CASIUS. (le mont) Il y avait en Asie deux montagnes de ce nom, qui étaient aux deux extrémités de la Syrie ou Palestine qu'elles bornaient, l'une au nord et l'autre au sud. Celle dont il est question ici, était une montagne d'Arabie, entre la Syrie et l'Egypte, assez près du lac Serbonis et à trois cents stades de Péluse, selon Strabon. M. Larcher la place à quarante milles de cette ville. Ce fut près de là, que Pompée fut égorgé.

aller d'Athènes à Eleusis. Ce fleuve assez considérable en hiver, était quelquefois à sec en été.

CHALCIS, ville considérable en Eubée, située vers l'endroit de l'île, le plus avancé dans l'Euripe, et le plus près de la Béotie, au nord-ouest d'Erétrie, et au sud-est d'Anthédon, en Béotie. M. Larcher parle aussi d'un autre Chalcis, ville de la Chalcidique en Thrace, à l'est d'Olynthe et à l'ouest de la plaine de Sylée.

CHAONIA, *la Chaonie*, canton septentrional de l'Epire, séparé de l'Illyrium par les montagnes Acro-Cérauniennes, *Acro - Ceraunii montes*, bornée à l'ouest par la mer Ionienne, au sud par la Thesprotie et à l'est par Molosis, le pays des molosses, nation dominante en Epire, et s'étendait le long du golfe d'Ambracie, auquel Ambracie, ville royale des épirotes, donnait le nom.

CHEUNNIS ou CHENNIS,

lie, jusqu'à la Syrie ; ayant à l'ouest et au nord le mont Taurus, et à l'est le mont Amanus ; accessible seulement par d'étroits passages au travers de ces montagnes ; divisée en deux parties, l'occidentale et l'orientale, ou la Cilicie *Aspera*, du côté de la Pamphylie, et la Cilicie *Campestris* du côté de la Syrie ; elle comprenait la Cataonie au nord-est, et la Comagène à l'est.

CYRRHA, ville située au sud-est de la Phocide, sur le golfe de Corinthe, près des confins du pays des *locriens-ozoles*, dont il a déjà été question dans cet index.

CIRTA, *Constantina*, capitale de la Numidie.

CLAROS, forêt, temple d'Apollon, et probablement aussi le nom d'une ville située entre Lébedos et Colophon.

CNACION, *voyez* BABYCA.

CNIDUS, *Cnide*, ville maritime de l'Asie mineure, célèbre par la victoire de Conon sur les lacédémoniens :

CORINTHE, ville autrefois puissante et très-commerçante, au sud de l'isthme qui joint le Péloponèse au reste de la Grèce. Elle avait deux ports, le Lechæum et le Cenchreæ. Il n'y a plus sur l'emplacement qu'elle occupait que quelques habitations que les gens du pays appellent Corito. Méletius dit qu'elle est très-peu peuplée, mais qu'elle conserve son ancien nom.

COS, île, près des côtes de la Carie, et la principale de celles que les anciens nomment Calydnes. Cette île fut aussi nommée Ceos; Cea et Méropa. Thucydide l'appelle Cos la Méropide. Elle était abondante en excellent vin. C'était la patrie d'Hippocrate et d'Apelle; elle conserve son nom sous la forme de Stan-co, où l'on reconnait l'article et la préposition de lieu abrégés. C'est par une dépravation étrangement grossière que ce nom est écrit Lango.

CRÊTE, *Candie*, grande île située entre la mer Égée nord, et la mer de

par le Hérodote, l'avait rendue célèbre; mais elle le fut encore plus par le grand nombre de philosophes pythagoriciens qu'elle produisit.

CUMA, *Cyme, Cume*, ville maritime, la plus puissante des colonies éoliques, dans le fond d'un golfe qui en prenait le nom de Cumæus-Sinus. On a trouvé des vestiges de cette ville dans un lieu appelé Nemourt. On dit que Cuma fut bâtie par Pelops, à son retour de la Grèce, après sa victoire contre Œnomaüs.

CYANEES, ou *Symplégades*, deux petites îles formées de rochers, dans le Pont-Euxin, près de l'embouchure du Bosphore de Thrace.

CYCLADES, îles de la mer Egée. Elles étaient au nombre de douze, suivant Strabon: Ceos ou *Zia*, Cythmus ou *Thermia*, Seriphus ou *Serpho*, Melos ou *Milo*, Siphanus ou *Siphanto*, Cmolus, Naxos, Paros, Syros ou Syra, Myconus ou *Miconi*, Tenos, Andros.

CYRTÆ, dont parle Ctesias, (in Pers. c. 39). comme πολις εν τῃ ερυθρᾳ θαλασσῃ εις ἡν υπερωρισεν Αρταξερξης Μεγαβυζον.

CYRUS, grand fleuve qui traverse l'Ibérie et l'Albanie, et se jette dans la mer Caspienne.

CYTHERE, île peu éloignée de Malea, promontoire méridional de la Laconie; elle était d'une grande importance pour les spartiates par son excellent hâvre près de la ville de Scandæa où ils avaient une garnison et un arsenal. Selon les interprêtes de Ptolémée, cette île s'appelle aujourd'hui Cythno ou Cauro. M. d'Anville dit qu'elle a changé son nom en celui de Thermia.

D.

DAMASCUS, *Damas, Demesk*, capitale de la Syrie, située près de la source du Chrysorrhoas ou courant d'Or, autrement *Bardine*, d'ou dérive le nom actuel de *Baradi*. Les agrémens de sa situation, dans une vallée que des

ses et de la Thesprotie. Ce lieu fut ainsi nommé, ou de Dodon, fils de Jupiter et d'Europe, ou de Dodoné, une des nymphes Océanides, ou selon le géographe Etienne, d'une fontaine voisine du temple de Jupiter et d'une petite rivière que formait cette fontaine: son eau était très-froide; elle éteignait les flambeaux allumés qu'on y plongeait, et rallumait les flambeaux éteints qu'on en approchait; elle était à sec à midi, elle croissait ensuite jusqu'à minuit, puis elle recommencait à décroître jusqu'au midi suivant. La ville de Dodone est détruite, il n'en reste aucun vestige. Cependant Meletius parle en ce pays d'un lieu nommé Dodon.

DOLOPIA, *la Dolopie*, canton de la Thessalie, suivant Homère et Strabon, au nord-est de Pthia. Il y a aussi une dolopie dont parle Thucydide, sur les confins de l'Epire, près de la source de l'Acheloüs.

DORIS, *la Doride*, petite contrée

reculée dans les montagnes de l'intérieur du pays, elle renfermait quatre villes, Erineus ou Erinée, Bojum ou Boion, Pindus ou Pinde et Citymum. Ces quatre villes lui avaient fait donner le nom de Tétrapole. Tzetzès l'appelle Héxapole, parce qu'il ajoute à ces quatre villes celles de Lilæa et de Scarphia. Ce pays a au nord le mont Æta, au sud Crissa et une partie de la Phocide, à l'est les Dryopes, les locriens-epicnemidiens et les locriens-opuntiens, et à l'ouest l'Etolie.

DORIS, *la Doride*, petit canton de la Carie, où des doriens établirent des colonies. Il était près de la Chersonèse Byblésienne et comprenait originairement six villes, il s'appelait alors Héxapole. Suivant Ptolémée, Halicarnasse, Cnide et Caunus devaient y être comprises. Caunus qu'on croit être un lieu nommé Kaignez, est peu loin de l'embouchure d'un fleuve qui était appelé Calbis. Cette ville était décriée par l'in-

salubrité de l'air, qui a fait dire, en parlant de ses habitans, que les morts y marchaient.

E.

ECBATANA, *Ecbatane, Agbatane*, capitale de la Médie. On dit qu'elle fut bâtie par Sémiramis, embellie et fortifiée par Dejoces, et, après être tombée en ruines, rétablie par Seleucus. Les rois de Perse y faisaient leur résidence pendant l'été, à cause de la fraîcheur de l'air. Diodore de Sicile la met à douze stades du mont Orontes, dans une plaine, et Ptolémée la place à-peu-près de même. On convient encore de rapporter à Hamedan l'emplacement d'Ecbatane dont le nom est employé au pluriel. Sur la route qui, en partant de Bagdad, conduit à Hamedan, ou Amadan, un monument d'une haute antiquité, sculpté dans une montagne, appartiendrait à Sémiramis sur le témoignage de l'antiquité même, et ce lieu a porté

le nom de Bagistana, qui désigne un jardin.

ECBATANA. Pline parle d'une ville de ce nom en Perse, habitée par les mages, qui furent contraints ensuite par Darius, de se retirer dans les montagnes.

EGYPTE. Quelques géographes comprennent sous ce nom les parties de la Lybie, de la Marmaricie et des autres contrées dont les rois d'Egypte firent la conquête. Elle s'étend depuis Philæ et Eléphantine, jusqu'à la Méditerranée. Selon quelques auteurs, elle se divise en deux parts, la haute et la basse Egypte; et suivant d'autres, en trois, qui sont la Thébaïde, l'Eptanomide et le Delta. La première et la troisième étaient subdivisées en dix nômes, la seconde en sept par Ptolémée, et son nom l'indique. Strabon la partage en six et la nomme ἡ μεταξὺ χώρα. Autrefois l'Egypte était si peuplée qu'on y comptait vingt mille villes. L'Egypte était

anciennement nommée Aéria et Potamia ; en hébreu Mezor, Mizraïm. Les grecs la nommaient Egyptos et les latins Ægyptus.

EION, ville de la Thrace, sur la rive orientale du Strymon. Etienne de Byzance la nomme Ægialus. On l'appelle aujourd'hui Rendina ou Pondino.

ELATEA, *Elatée*, ville de la Phocide, qui, en grandeur, approchait le plus de Delphes. Le Céphise la traversait ; ce n'est plus qu'un petit village qui porte le nom de Lenta.

ELBO, *Helbo*, île dans la Basse-Egypte et dans l'Eléarchie; elle avait été formée, dit-on, avec du charbon de terre, au milieu d'un marais, dans un endroit où les sujets du roi Anysis le conduisirent secrètement, à sa demande, et nourrirent cet infortuné qui était aveuglé, pendant sa longue retraite. Les successeurs d'Anysis firent de vains efforts pour trouver cette île ; elle ne fut découverte que long-tems après par

ELIS, l'*Elide*, canton du Péloponèse, ayant la mer Ionienne à l'ouest, l'Achaïe au nord, l'Arcadie à l'est, la Messénie au sud.

EPHESUS, *Ephèse*, une des douze villes des ioniens, située dans la Lydie, près de la mer et au sud du Caystre. On dit qu'elle fut fondée par les amazones. Hérodote la comprend dans la Lydie. Le superbe temple de Diane était entre la ville et le port; il fut brûlé par un fou, le jour de la naissance d'Alexandre le Grand, et rebâti ensuite avec plus de magnificence : un tremblement de terre entr'ouvrit le terrain sur lequel il était situé et l'engloutit. Ephèse fut la patrie d'Héraclite et du fameux peintre Parrhasius. On y voit encore des ruines considérables.

EPHYRA, ancien nom de Corinthe.

EPHIRA, nom d'une ville, appelée aussi Cichyrus, dans la Thesprotie, près de l'Achéron.



Adriatique, aujourd'hui la vieille Raguse, Ragusi Vecchio.

ERETRIA, *Erétrie*, ville très-ancienne et très-riche à l'ouest de l'île d'Eubée, située sur l'Euripe, vis-à-vis le port de l'Attique, nommée Delphinium. Dans le territoire d'Erétrie, sur la côte il y avait un temple, avec un bois sacré. Cette ville, qu'on connaissait avant la guerre de Troie, avait été autrefois appelée Mélaneis et Arotria.

ETHIOPIA, *Ethiopie;* sous ce nom on comprenait toute la largeur de l'Afrique, au midi de l'Egypte et des déserts de la lybie. Elle était divisée en Ethiopie occidentale et Ethiopie orientale. La première s'étendait depuis Syène, le long du golfe Arabique, jusqu'au promontoire de Prusium, et à l'ouest du Nil, jusqu'aux frontières de la Nubie. L'Ethiopie occidentale s'etendait au sud du Niger. Une vaste contrée qui n'a pas été connue et qui était entre les deux

Ethiopies dont il est question ici, fut désignée sous le nom général d'Ethiopie intérieure.

EUBEA, *Eubée ;* île séparée par un très-petit détroit de l'Attique, de la Béotie et de la Locride. Elle est terminée au sud par le promontoire Géræstus et Geræste, qui se dirige vers l'Attique, et le promontoire Caphareus ou Capharée qui se montre vers l'Hellespont. Elle se termine au sud par les promontoires Cenæum et Artémisium.

EULÆUS, fleuve qui prend sa source dans la Médie, traverse la Susiane et se jette dans le golfe Persique. On croit qu'il est le fleuve connu sous le nom de Choaspes. Il perce une montagne dont le nom de Koh-Asp, qui est persan, signifie montagne de cheval. On lit que les rois de Perse ne buvaient point d'autre eau que celle de ce fleuve. Sa véritable source, supérieure à son issue du Koh-Asp, est dans le Zod-Zerdeh, ou la montagne jaune, selon les persans,

de laquelle d'un coté sort le Zeindehrud, ou la rivière d'Ispahan.

EUPHRATES, l'*Euphrate*, fleuve considérable qui prend sa source en Arménie, traverse la Syrie, la Mésopotamie, la Chaldée, reçoit le Tigre et se jette dans le golfe Persique ; mais avant de s'y rendre, épuisé par les canaux et par les coupures pratiquées pour arroser les campagnes, il s'affaiblit à mesure qu'il s'éloigne de sa source. Il est plus considérable vers la canicule qu'en hiver, parce que sa crue ne vient pas des eaux de pluie, mais de la fonte des neiges.

EUROPUS, *Europos*, ville située à l'est de l'Axius, sur les confins de la Mygdonie et de la Pelagonie.

EUROTAS, fleuve dont la source se trouve à l'est de la ville d'Asea en Arcadie ; il traverse la Laconie, passe à l'est de Sparte et tombe dans le golfe, vis-à-vis l'île de Cranæ.

G.

GABÆ, ville de la Perse, sur les frontières de la Carmanie, et l'une de celles où les rois faisaient leur résidence. Elle est située sur le Granis ou Bagrada. Gabæ est aujourd'hui Kaûos.

GAZA, ville de la Sogdiane, entre l'Oxus et le Jaxarte ou le Tanaïs. Selon l'antiquité l'Oxus et le Jaxarte ont leur embouchure dans la mer Caspienne. Cependant les nations actuelles veulent que l'Oxus, ou le Gihon, dérive dans un lac, n'arrive plus à la mer, et que le canal qui l'y conduisait ait été bouché à dessein et mis à sec depuis assez peu de tems; mais il n'en faudrait pas conclure que ce lac a été formé des eaux de l'Oxus et du Jaxarte, ensorte qu'il ne fût pas convenable de le voir paraître dans une carte faite pour l'ancienne géographie. On le distingue formellement dans une représentation des contrées de l'Orient[1], qui paraît antérieure au tems présent

d'environ cinq cents ans. On sait que dans les historiens d'Alexandre, c'est sous le nom de Tanaïs qu'il est mention du Jaxarte, que les anciens donnent pour borne à la Sogdiane. Son nom actuel est Sir, et paraît prévaloir sur celui de Sihon, qui est familier aux géographes orientaux ; on ne le juge pas même être récent, en lisant dans Pline que Silis est le nom du Jaxarte chez les scythes.

GRANIS, *voyez* GABÆ.

GRESTONIA, province conquise par les macédoniens, au nord de la Mygdonie et de la Pélagonie.

GYGÈS ou *Gygée*, lac. Il touche au tombeau d'Alyattis, père de Crésus, à quarante stades, un peu au nord de Sardes, pas loin du Caystre, près du mont Tmolus et des monts Cilbiens où était la source du Caystre. On prétend qu'il avait été creusé pour recevoir les eaux des fleuves voisins lorsqu'ils venaient à se déborder. Ce lac fut ainsi

H.

sa citadelle. On y voyait le tombeau de Mausole, commencé par Artémise sa sœur et sa femme, et achevé par Idrieus. Halicarnasse fut la patrie d'Hérodote et de Denys, qui a écrit sur les antiquités romaines. Les rois de Carie y faisaient ordinairement leur résidence.

HALYS, le plus grand fleuve de l'Asie mineure. Sa source est au sud de la Cappadoce.

HELIOPOLIS, ville de la basse Egypte, au sud-est de la pointe du Delta; elle était célèbre par son temple du soleil et par le culte du bœuf Mnevis. Elle était tout-à-fait déserte du tems de Strabon.

HELIOPOLIS, ville située près de la source de l'Orontes.

HELLESPONT, détroit qui sépare l'Asie de l'Europe et réunit la mer Egée à la Propontide, actuellement mer de Marmara. Vers le milieu et du côté de l'Europe était Sestos, et à l'entrée de la Propontide, Callipolis du côté

ville est située dans une petite plaine entre les montagnes ; on la nommait Trachès ou Heraclea - Trachyoria, du nom d'Hercule, que l'on disait s'être jeté dans le bûcher allumé sur le mont Æta qui est peu éloigné. Cet emplacement n'est pas demeuré vide, et contient une ville nommée Zeiton, dont le golfe Maliaque prend aujourd'hui le nom.

HERCYNA. Suivant la tradition, une oie s'échappa des mains d'une nymphe tandis qu'elle jouait avec Proserpine, dans le bois de Trophonius ; l'oiseau se réfugia sous une pierre dans une caverne. En ébranlant la pierre, l'eau jaillit de deux sources et forma un ruisseau qui fut appellé Hercyna du nom de la nymphe. L'une des deux sources fut nommée la fontaine de mémoire, et l'autre celle d'oubli.

HERMOPOLIS, c'est le nom de deux villes d'Egypte ; la première, dans l'Heptanomis, l'autre est dans la Basse-Egypte.

Kiliath-Arba, c'est-à-dire, ville d'Arba, et on lui attribuait une grande antiquité.

ILISSUS, fleuve de l'Attique qui passe à l'est d'Athènes, et se jette dans le golfe Saronique, entre Munychia et Phalère.

INDIA, *Inde,* contrée de l'Asie, d'une vaste étendue, divisée en deux parties, dont l'une est en-deçà du Gange, et l'autre au-delà de la première, suivant Ptolémée, bornée à l'ouest par les Paropamisadæ, l'Arachosie et la Gédrosie; au nord par le mont Imaüs, à l'est par le Gange et au sud par l'océan Indien; la seconde, par le Gange, à l'ouest, la Scythie et la Séricie, au nord; par le pays des Sinæ, à l'est et par l'océan Indien, au midi.

INDUS, fleuve qui prend sa source dans la partie du mont Caucase, nommée Paropamisus; on l'appelle aussi Sindus. Il coule du nord vers le sud-est, fait un coude vers le sud-ouest et se

jette dans la mer Erythrée. Arrien ne lui donne que deux embouchures, et il ajoute que l'Indus forme par ses deux bras une île assez semblable au Delta d'Egypte, et que cette île s'appelle, dans la langue du pays, Patæla. Pline assure qu'il forme deux îles, une grande appelée Prasiana du nom des Prasiens, qui habitaient les bords de l'Indus, et une petite, nommée Patæla. Entre plusieurs rivières qui descendent des montagnes dont le nord de l'Inde est couvert, il y a de l'incertitude à distinguer celle à laquelle le nom d'Indus peut appartenir préférablement. Il faut remarquer que dans le pays ce fleuve est appelé Sind, d'un terme appellatif désignant fleuve ou rivière, ce qui est même propre aux tems les plus reculés, puisque le nom de Sindus ou Sinthus est cité dans l'antiquité comme étant celui de l'Indus.

IONIA, *Ionie*, colonie grecque sur les côtes de l'Asie mineure, qui

comprend aussi les îles de Samos et de Chios et renferme douze villes considérables dont Phocea ou Phocée, fondée par les athéniens, était le plus au nord vers l'Eolide, et Milet le plus au midi. Milet, Myonte et Priène sont en Carie. Ephèse, Colophon, Lébedos, Teos, Clezomènes, Phocée sont en Lydie; Erythres est de l'Ionie, ainsi que les îles de Samos et de Chios. Smyrne fut enlevée aux éoliens, par les habitans de Colophon.

IRE, *Ira*, ville maritime de la Messénie, sur les confins de la Laconie, appelée depuis Abia. La forteresse d'Ira, située sur les bords du fleuve Néda, fut le dernier rempart où tinrent les messéniens contre leurs ennemis déclarés, les lacédémoniens.

ITHACA, *Ithaque*, île de la mer Ionienne, entre Cephallenia ou Cefalonia et les côtes de l'Etolie.

ITHOME, montagne de la Messénie. Il y a aussi une ville du même nom

L.

Ménélænus. L'Eurotas coulait entre ces deux montagnes et la ville. La distance de Ménélænus à l'Eurotas n'était en quelques endroits que d'un stade et demi. Sur une éminence, presqu'au centre de la ville, on voyait un temple de Minerve, qu'on appelait Chalciæcus, parce qu'il était d'airain.

LAMPSACUS, *Lampsaque*, ville située sur le côté asiatique de l'Hellespont, à l'entrée de la Propontide. On l'appelait anciennement Pityusa. On y adorait plus particulièrement que par-tout ailleurs, Priape, dieu des jardins : elle fut accrue des ruines de la ville de Pæsos, dont les habitans s'y établirent. Son territoire était fertile en vignes; aussi fut-elle assignée à Thémistocle par Artaxerxès pour son vin. On l'appelle aujourd'hui Lampsaco ou Lampsaki.

LATMOS, ville et montagne sur les côtes de la Carie, suivant Ptolémée, et de l'Ionie, selon quelques autres; elle

anciens nommaient aussi Sinus Leontinus la partie sud du golfe de Catane, comme étant à l'est de la ville de Leontium et peu éloignée de cette ville.

LESBOS, île près des côtes de l'Asie mineure ; on dit qu'elle a reçu son nom de Lesbus, petit-fils d'Æolus. On présume avec raison que son nom primitif était Issa, parce qu'il y avait vis-à-vis une petite île qu'on nommait Antissa, comme si on eût dit vis-à-vis d'Issa. Cette île d'Antissa fut dans la suite jointe à celle d'Issa et ne fit qu'une seule et même île avec elle. La ville d'Antissa près du promontoire Sigrimus, est un témoin qu'on ne peut récuser. Lesbos a produit de grands hommes en tout genre, tels que Pittacus, l'un des sept sages de la Grèce, Théophraste, Phanius, Alcée, Sappho, Arion, Terpandre, Diophanes, Potamon; Lesbocles, Crinagoras, l'historien Théophanes. Les vins de Lesbos étaient renommés; ils n'ont encore rien perdu de leur

ancienne réputation. Cette île s'appelle aujourd'hui Mételin [1].

LEUCADIA, *Leucade*, (l'île de) Péninsule de l'Acarnanie, du tems d'Homère et probablement jusqu'à la guerre de Peloponèse. Cet isthme ayant été creusé, le pays devint une île ; cependant comme il n'y avait pas assez d'eau, les vaisseaux n'y pouvaient passer. On l'avait jointe au continent de l'Acarnanie, par un pont. Leucade a porté aussi le nom de Néritus.

LOCRIS, *la Locride*, contrée de la Grèce, divisée par le Mont-Parnasse en deux parties, la première habitée par les locriens-ozoles, entre l'Etolie et la Phocide; la seconde s'étend jusqu'aux

[1] Dans les articles extraits de la table géographique d'Hérodote par M. Larcher, et de la géographie ancienne de M. d'Anville, et que je cite sans y rien changer, je n'ajoute pas les noms de ces deux savans; cela serait inutile, puisque j'indique leurs ouvrages, et il suffira de comparer l'Index anglais à celui-ci.

Thermopyles et le long de l'Euripe et de l'Eubée. Cette dernière est subdivisée en deux autres contrées, celle des locriens-opuntiens, le long de l'Euripe, et celle des locriens-épicnémidiens, plus au nord et près du mont Cnébis.

LYDIE, la Lydie proprement dite était anciennement appelée Méonie. C'est une contrée de l'Asie mineure, bornée à l'ouest par l'Ionie, au nord par la Mysie, à l'est par la Phrygie, et au sud par la Carie. Sous ce nom, on comprend quelquefois tous les états de Crésus, qui s'étendaient jusqu'au fleuve Halys.

M.

MACEDONIA, *la Macédoine*. La haute Macédoine était habitée par des tribus nombreuses, dont les plus puissantes furent les lyncestes et les élimiotes; mais les autres, quoique subordonnées à ceux-ci et leurs alliés, avaient un gouvernement particulier. La basse

Macédoine, à l'est de la première, était soumise aux rois des argiens, qui d'abord s'y étaient réfugiés et y avaient trouvé un asile. Ils en usurpèrent la souveraineté et étendirent leurs possessions jusqu'à la mer, par la conquête de la Piérie et de la Bottiéïde. Ils possédaient aussi une partie de la Pæonie, sur les bords de l'Axius, de la Mygdonie, depuis l'Axius jusqu'au Strymon, de l'Édonie, l'Eordie, l'Almopie, Anthémus, la Grestonie et la Bisaltie. Lorsque ces possessions s'accrurent, ils les comprirent sous le nom général de la Macédoine. La basse Macédoine avait la haute à l'ouest et au-delà l'Illyrie, au nord le mont Hémus et le Strymon, à l'est la Chalcidie et au sud la Thessalie.

MAGDOLUM, *Magdole*, c'est le nom de deux villes d'Egypte, l'une à l'ouest et assez près du golfe Arabique, et l'autre un peu au midi de Péluse.

MAGNESIA, *la Magnésie*, contrée de la Thessalie, à l'est de la Thes-

saliotide et de la Phthiotide, à l'ouest du golfe Therméen, au nord du golfe Pelasgique et au sud de la Pelasgiotide dont elle faisait anciennement partie.

MALEA, promontoire à l'extrémité méridionale de l'île de Lesbos.

MARATHON, bourg de l'Attique, au nord-est d'Athènes près de l'Euripe. Ce lieu devint fameux par l'action de Thésée qui y prit le taureau qui avait fait beaucoup de mal à la métropole d'Attique, et qu'il sacrifia au temple de Delphes. Il devint encore plus célèbre par la victoire signalée que les athéniens, sous la conduite de Miltiades, y remportèrent sur les perses, la troisième année de la LXXII olympiade. La plaine de Marathon, où se donna cette fameuse bataille, s'appelle encore aujourd'hui de ce nom, et a environ douze milles de tour. On y voyait les tombeaux des athéniens qui avaient été tués dans le combat, avec des colonnes sur lesquelles étaient écrits leurs noms

près de l'embouchure Mendésienne, à laquelle elle donne son nom. Mendès est aujourd'hui Ashmun-Tanah.

MESSENIA, *la Messénie*, contrée du Péloponèse, qui s'étend le long des côtes depuis le promontoire Tænarium, aujourd'hui Matapan, du mot grec *Metopen*, qui signifie front, jusqu'à la ville de Cyparissa, et bornée par la Laconie, l'Arcadie et l'Elide. La Messénie couvre le fond du golfe qui, du nom de Messénia était appelé Messéniacus, et au-dehors de ce golfe elle borde la mer Ionienne. Le fleuve Pamisus, dont il est parlé comme étant plus considérable que la longueur de son cours n'en ferait juger, est reçu dans le golfe vers le milieu de son enfoncement. Messène qui donnait le nom au pays, était reculée dans les terres, vers les frontières de l'Arcadie. Ses vestiges sont appelés dans le pays Mavramatia ou les yeux noirs, selon la signification qu'on y attache; et le mont Ithome qui

lui servait de citadelle, est nommé Vulcano.

MESSANA, *Messane*, ville en Sicile, située sur le détroit qui la sépare de l'Italie. Elle est ainsi nommée des messéniens qui s'y établirent, lorsqu'ils furent chassés de leur pays par les spartiates. Son ancien nom était Zancle. C'est aujourd'hui Messine.

METHYMNA, *Méthymne*, à l'est de l'île de Lesbos.

MILETUS, *Milet*, la plus considérable des villes de l'Ionie, sur les confins de la Carie, célèbre par le nombre de ses colonies et par un temple d'Apollon. Elle fut d'abord appelée Lélégéïs, ensuite Pisyusa, puis Anactoria, puis Milet. Elle a donné naissance à Cadmus, le premier qui écrivit l'histoire en prose. Ce fut aussi la patrie de Thalès et d'Anaximandre. On appelle actuellement cette ville Palatza.

MITYLENE, la capitale de l'île de Lesbos, près le promontoire Malia.

Castro a été bâtie sur ses ruines ; c'est de l'ancien nom de cette ville, que s'est formé celui de Métclin qui est le nom moderne de l'ile de Lesbos.

MOLYCRIA, petite ville de l'Etolie, un peu à l'ouest du promontoire Anthirrium, à l'entrée du golfe de Corinthe.

MUNYCHIA, *Munichie*, port d'Athènes, moins étendu que le Pyrée, et située entre ce dernier et l'embouchure de l'Ilissus. Ce port était accompagné d'un bourg du même nom ; il avait pris son nom d'un roi nommé Mounychos, fils de Peutaclès.

MYCALE, promontoire de l'Ionie; au sud-est, vis-à-vis l'île de Samos, dont il est séparé par un petit détroit. On voyait près de Mycale le temple des Potnies, c'est-à-dire, des vénérables ou redoutables, des terribles : on entendait par ce mot les Euménides, ou Furies. Ce fut près de cette montagne que se donna la célèbre bataille de ce nom.

thraces, en firent une de leurs provinces. *Voyez* la MACEDOINE.

N.

NAUPACTUS, ville frontière de l'Etolie, du côté des locriens-ozoles, sur le golfe de Corinthe. Elle prenait son nom des vaisseaux qu'on y construisait. Nous l'appelons aujourd'hui Lépante, par une étrange dépravation du nom d'Enobect, formé par les Grecs de celui de Naupact.

NEMEA, fleuve qui séparait les territoires de Sycione et de Corynthe. Près de sa source était une ville du même nom, sur les confins de la Corinthie.

NISA, ville de la Lycie, près de la source du Xanthe. Il y avait en d'autres pays, plusieurs villes de ce nom.

NISÆA. Le port de Mégare, à-peu-près à deux milles de distance de la ville, à laquelle il était joint par de longues murailles.

O.

pour couronner ceux qui remportaient les prix.

OLYNTHUS, *Olynthe*, la ville la plus considérable de la Chalcidique.

ORONTES, montagne au nord de la Médie.

P.

PACTOLUS, *Pactole*, rivière de la Lydie, qui a sa source dans le mont Tmolus, traverse la ville de Sardes, et tombe dans l'Hermus, qui se jette dans la mer Egée.

PALLACOPAS, *Pallacope*, canal qui dérivait de cette branche de l'Euphrate qui traverse Babylone ; il commence à-peu-près à cent milles au-dessous de cette ville, et se prolonge le long des plaines de la Chaldée, du côté des confins de l'Arabie déserte, en formant, dans son cours, un grand nombre de petits lacs, dans un desquels il se termine. A l'extrémité de ce lac ou marais, appelé actuellement Rahe-

territoire de Mégare, près des confins de la Béotie, et précisément à l'entrée de l'isthme de Corinthe.

PELASGIOTIS, *la Pélasgiotide*, ainsi nommée de ses anciens habitans les pélasges ; elle fait partie de la Thessalie. Elle avait au nord, le Pénée ; au sud, la Thessaliotide ; à l'ouest l'Apidamus ; et à l'est, la Magnésie.

PELLA, ville située sur les confins de l'Æmathie et de la Bottieïde, la résidence des rois de Macédoine. Elle était située sur une petite éminence environnée par des lacs profonds et des marais. Près de cette ville, était une citadelle, qui, à quelque distance, paraissait en faire partie, et qui y était réunie par un pont jeté sur l'Axius.

PELOPONESUS, *Péloponèse*, île de Pélops. C'est une presqu'île que forme la partie la plus méridionale de la Grèce. Elle comprenait l'Achaïe, l'Élide, la Messénie, la Laconie, l'Argolide et l'Arcadie.

PERSE, *la Perse proprement dite*, est bornée à l'ouest par l'Élymaïs, partie de la Susiane, dont elle est séparée par le Pasitigris ou l'Orontes; elle a au nord la Médie, et au sud le golfe Persique. De l'autre côté, elle est environnée par de hautes montagnes, qui ne sont accessibles que par d'étroits passages, et dont les plus remarquables sont ceux qui communiquent avec la Susiane, près de la source du Pasitigris; on les appelait indifféremment *Pilae persides* et *Pilae susides.*

PHALERUM, *Phalère,* port d'Athènes, sur le golfe Saronique, au sud de l'Ilissus; avant que Thémistocle eût entrepris de fortifier le port de Pirée, il était joint à Athènes par de longues murailles.

PHASIS, *le Phase,* fleuve considérable, qui prend sa source sur les confins de l'Arménie, traverse la Colchide, d'abord en se dirigeant vers le nord, ensuite vers l'ouest; il se jette

PHTHIOTIS, *la Phtiotide*, la plus méridionale des quatre divisions de la Thessalie. Elle s'étend à l'ouest jusqu'au Pinde et au territoire des dolopiens, à l'est jusqu'à la mer, entre le golfe Pegasœus, ou Pelagiaque et le golfe Maliaque. Elle est bornée au nord par la Pélasgiotide, et au sud par le mont Æta.

PYRÆEUS, *le Pyrée*, un des ports d'Athènes, à trente-cinq stades de la ville. On l'appelle aujourd'hui Porto-Draco.

PIRENE, *voyez* ACRO CORINTHUS.

PLATÆA ou PLATÆÆ, *Platée*, ville de la Béotie, au sud de l'Asope, entre le mont Cithéron et Thèbes et près du chemin qui menait à Athènes et à Mégare.

PORTUS ALBUS, port de la haute Egypte sur le golfe Arabique.

PORTUS ITAMUS, port de l'Arabie heureuse, sur le golfe Persi-

à l'entrée du golfe de Corinthe. Il y avait au-delà une ville du même nom. Le promontoire opposé sur la côte de l'Etolie, fut nommé Antirrhium.

RHODES, île considérable, sur les côtes méridionales de l'Asie mineure, et vis-à-vis celles de la Carie et de la Lycie ; Rhodes sa capitale, fut bâtie à l'est de l'île, 408 ans avant notre ère.

S.

SABÆA, canton d'une étendue considérable, au sud-ouest de l'Arabie heureuse ; elle s'étend jusqu'au golfe Arabique.

SAIS, ville célèbre d'Egypte, près de Naucratis, entre le canal Canopique et le Saïtique, à deux schènes, ou un peu plus de deux lieues à l'est de Naucratis, qui, étant sur le canal Canopique, était plus à l'ouest.

SALAMIS, *Salamine*, île située dans le golfe Saronique, vis-à-vis d'Eleusis.

les androphages, les mélanchlænes et les budins, et à l'est du Pont-Euxin et du Palus-Mæotis, jusqu'au Tanaïs ou Don.

SERBON ou SERBONIS, lac en Egypte, vers les confins de la Palestine, à l'est du mont Casius et à l'ouest de Rhinocolure ou El-Grisch. Il tient à la mer par une ouverture que l'on appelle Ecregma, qui passe près du mont Casius.

SICILY, *la Sicile*, île considérable de la Méditerranée, séparée de l'Italie par un petit détroit. Elle a une forme triangulaire, avec un promontoire à chacun de ses angles ; Pélorum, aujourd'hui cap de Faro, du côté de l'Italie ; Pachynum, aujourd'hui Passaro, du côté de la Grèce ; Lilibeum, aujourd'hui Boco, du côté de l'Afrique.

SICYONIA, *la Sicyonie*, petit canton du Péloponèse, borné par l'Achaïe, l'Argolide et le territoire de Corinthe.

SIDON, ville très-ancienne,

sur les confins de la Chalcidie, qui fait partie de la Thrace et qui est peuplée en grande partie par des colonies grecques.

STRYMON, fleuve de Thrace qui prend sa source, selon Thucydide, au mont Scomius.

SUNIUM, ville et promontoire de l'Attique.

SUSA, *Suse*, capitale de la Susiane, sur l'Eulæus ou Choaspes; elle fut la résidence des rois, bâtie par Tithonus ou plutôt par son fils Memnon, et embellie par Darius fils d'Hystaspes. Elle se nomme aujourd'hui Souster, Schouster et Toster.

SYBARIS, ville de la Lucanie, entre la rivière de Sybaris et celle de Crathis, fondée par les achéens et les trézéniens, conquise et détruite par les crotoniens, rebâtie par une partie de ses habitans et quelques thessaliens, et détruite encore par les crotoniens. Enfin les Sybarites, avec le secours des colo-

Laccius. Ils étaient séparés par l'île Ortygia qui était considérée comme un des quartiers de Syracuse; elle y était jointe par un pont jeté sur un étroit canal qui réunissait les parties intérieures du port Laccius et du grand port. Au nord du petit port était le quartier Acradina, le plus considérable de tous; il formait presqu'une ville et il était fortifié de tous les côtés. Syracuse est située sur la côte orientale, un peu sud, au nord du fleuve Anapus ; aujourd'hui Anapo, au sud de la petite Hybla ou Mégare. Le quartier Acradina était séparé de Tycha par un fort rempart. Tycha était ainsi nommé d'un vieux temple à la Fortune, et quoique plus faible, il était fortifié comme Acradina. Au sud de Tycha était le quartier plus faible encore et appelé Téménites, d'une statue d'Apollon Téménites ; il fut augmenté et appelé Néapolis. Au nord-ouest de la ville, était une éminence qui la commandait, on la nom-

TENEDOS, petite île vis-à-vis des côtes de la Phrygie Hellespontienne.

TENTYRA, ville de la Thébaïde, à l'ouest du Nil.

TEOS, l'une des douze villes des Ioniens, située vers le milieu de la côte méridionale de la Péninsule, qui est au nord de l'île de Samos; elle est au nord-ouest de Lébedos, à l'est un peu nord du mont Corycus.

THÈBES, nommée aussi Diospolis, capitale de la Thébaïde; elle était située sur la rive orientale du Nil.

THEBES, capitale de la Béotie, située sur l'Ismenus. La citadelle qui en était la plus ancienne partie, fut bâtie par Cadmus et en conserva le nom de Cadmea.

THESSALY, *la Thessalie*, contrée septentrionale de la Grèce; elle s'étendait à l'est depuis les Thermopyles jusqu'à l'embouchure du Pénée; au sud, depuis le mont Æta jus-

d'une nation très-illustre, celle des Tusci, appelés Tyrrheni, par les grecs.

TIGRIS, *le Tigre*, grand fleuve de l'Asie, dont la source est à Elégosine, dans la grande Arménie; il coule d'abord très-doucement, et il est appelé Diglito; ensuite devenant plus rapide, il prend le nom de Tigre ou Arrow. Lorsqu'il atteint le mont Taurus ou Niphates, il se perd dans la terre, reparaît de l'autre côté de la montagne et forme les limites orientales de la Mésopotamie et de la Babylonie; à l'extrémité méridionale de celle-ci, il se joint à l'Euphrate et se jette dans le golfe Persique. Quelques géographes regardent l'endroit où il reparaît au-delà du Taurus, comme la véritable source de ce fleuve.

TMOLUS, montagne et ville de la Lydie, près de Sardes.

TRÆZEN ou TRÆZENE, ville située à l'extrémité orientale de l'Argolide, près du promontoire Scyllæum,

aujourd'hui Skilleo, qui est la pointe du Péloponèse la plus avancée vers le levant et faisant face au Sunium de l'Attique.

TROY ou ILIUM, *Troie*, ville dans la Phrygie Hellespontienne.

TYRE, *Tyr*, ville située dans une petite île, très-près d'une autre Tyr plus ancienne et appelée Palætyros. La nouvelle fut fondée par les sidoniens, après la destruction de la première par les assyriens.

Z.

ZACYNTHUS, *Zacynthe*, île de la mer Ionienne, à l'est de l'Elide aujourd'hui Zante.

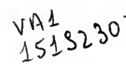
ZELEIA, nom de deux villes, l'une dans la Troade, près le mont Ida, sur les bords de l'Æsepus; l'autre dans le Pont, sur le Lycus et les confins de la petite Arménie.

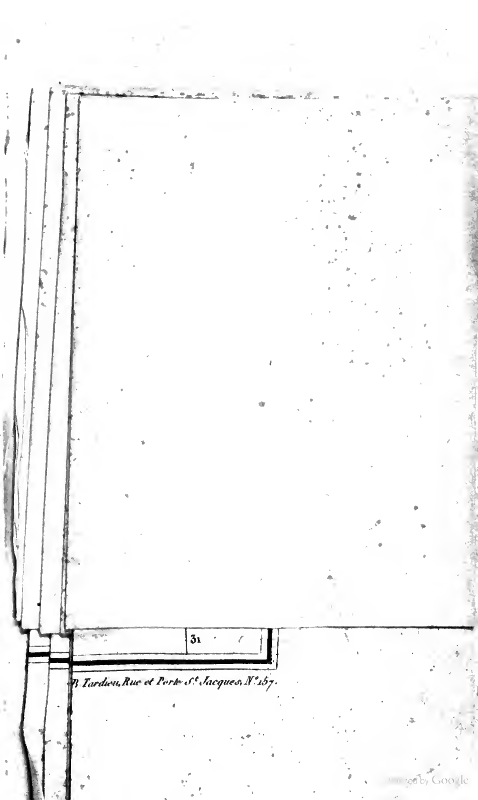
FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE
DES MATIÈRES

Contenues dans ce volume.

FIN DE LA TABLE.




31
P. Tardieu, Rue et Porte S.t Jacques, N.° 157.

